

*Ici*

*et*

*Maintenant*

*Chroniques d'un temps  
qui ne passe plus.*

*Benjamin Doutey*

**A toi,  
pour la lueur  
entretenu**

# I

L'espace est infini où pourtant nous découpons des territoires, des frontières et des haines. Enfant, je les regardais avec ce mélange de fascination et de crainte qui caractérise la candeur. La flèche s'était arrêtée ici, à Strasbourg, où je naquis; elle aurait pu se ficher sur une autre terre, presque la même, un peu plus loin, sur l'autre berge du fleuve. Je suis né français; J'aurais pu naître allemand. Le hasard ici était naturel.

Les miens, depuis de très nombreuses générations échouèrent dans ce même espace: ils naquirent pourtant allemands. Le hasard dorénavant est historique ou culturel comme on préfère dire parfois.

Je ne puis comprendre le hasard dont d'autres cherchent à repousser les limites mais à observer la logique qui débouche sur la nature humaine, l'idée m'effleure parfois que la terre où l'on naît n'a ni lieu, ni temps.

Ici et maintenant. Tous nous cherchons notre identité, la revendiquons ou la défendons. Nous avons même une carte pour cela qui nous rattache à une race enfouie. Elle mentionne un nom, un lieu et une date comme si la lignée et le temps suffisaient à nous définir. Je crains au contraire qu'ils nous perdent. Quand je veux dire mon identité, je butte plutôt sur une question que je ne trouve de réponse.

Je veux ici écrire cette question. Pourquoi toujours l'ici se dérobe sous mes pas; pourquoi le maintenant ne me console non plus que l'auparavant.

\* \* \* \* \*

## II

**P**ourquoi écrire sinon pour transmettre et donc braver ce flux incessant de l'être qui s'égayé dans le sable ? Écrire est un rêve d'intellectuel ou bien l'effroi de l'âme; mais toujours un pari vaniteux contre le temps. Avoir quelque chose à prouver est une prétention dont je n'ose arguer; je préfère, même si c'est difficile, laisser suinter la sensation presque muette.

Malgré cela, malgré l'angoisse de l'échec, malgré la sottise qui frappe toujours par revers quand l'on n'a écrit que d'insipides fadaïses; ma plume ne cessa jamais de s'affoler sur la feuille quitte à ne la laisser jamais achever la page, comme pour mieux s'assurer qu'elle ne me quittera pas.

Je ne suis pas le seul de la famille: mon grand-père, aussi, écrivit, lui que rien pourtant ne prédisposait à d'autres écritures que comptables. Un jour, mon père, lassé sans doute des questions sans cesse reposées sur ma famille, sur mon avant, posa devant moi un petit dossier de quelques cent feuillets manuscrits.

- Tiens, puisque tu veux savoir! Lis! Ton grand-père écrivit cela dans les années qui précédèrent sa mort. Ces lignes sont tout ce qui me reste de lui. Elles ne disent pas tout; à charge pour toi de deviner le reste.

J'avais un grand-père ! Je le savais bien sûr; mais il n'avait été pour moi qu'une austère abstraction. Cherchant un jour un papier, je tombai sur le livret de famille de mes grands-parents. Je devais avoir une douzaine d'années; peut-être un peu plus.

Qui dira jamais la magie d'un livret de famille ? Je ne suis même pas sûr que lui manque la grâce que possédaient les vieilles bibles familiales sur la page de garde desquelles, l'on notait autrefois, naissances, mariages et décès. Sous l'aridité si pointilleuse de l'acte officiel perce la puissance de l'être. Symbolique première page où sont liées, vis-à-vis, les lignées maternelles et paternelles! Puis ces pages consacrées à chaque enfant où la place de la mort est déjà réservée. J'imaginai la

fierté mâle de mon père déclarant en mairie la naissance de son enfant: geste obligatoire mais inaugural ! En l'espace de quelques instants, l'enfant soudainement existait !

### *C'ÉTAIT ÉCRIT*

Privilège nécessaire du mâle comme l'enfantement l'est de la féminité. C'est d'un autre accouchement dont il s'agit, moins douloureux certes, moins vivant bien sûr, mais tout aussi mystique. Cet instant, je le connus à mon tour, bien plus tard, mais le même sentiment de puissance m'envahit alors que celui que j'avais pressenti en compulsant le livret des autres: donner un nom ou plutôt un prénom, marquer d'une musique à peine audible le parcours d'un être est une charge bien grave pour un homme jeune.

Bien sûr, le choix est déjà porté, mais je ne pus jamais m'empêcher de songer à ce qu'il fût advenu de mes enfants si par bravade ou soudaine prescience, j'avais décidé d'en modifier le prénom. L'enfant serait-il autre ? En serais-je père différent?

L'instant est lourd: le choix est irréversible ! Il est solennel car la vertu s'y fait acte.

Sur le livret de mon grand-père, une mention marginale était portée:

### *MORT POUR LA FRANCE.*

La formule ne manque pas d'une tonitruante élégance: elle frappa l'enfant que je fus. Mon père m'expliqua en quelques phrases trop générales quel fut son parcours: industriel, juif, happé par la guerre, résistant, déporté. Drancy, Auschwitz. Ces noms ne me disaient alors rien. C'était assez pour satisfaire ma curiosité d'enfant; mais trop peu pour qu'à mes yeux mon grand-père fût vivant.

Grâce à ces feuillets, j'allais non seulement connaître mais reconnaître quel grand-père l'histoire m'avait ravi.

J'avais un grand-père! Enfin! Il n'était plus seulement un prénom et quelques papiers officiels laissés derrière lui; il n'était plus seulement cette médaille de légion d'honneur à l'importance de laquelle j'affectais alors de croire avant de comprendre la vanité des colifichets politiques.

Il était vivant puisqu'il me parlait! A moi, surtout, qui du même coup, prenais de l'épaisseur.

J'avais un grand-père, et donc une histoire !

J'aimais ces lignes qu'il m'offrait. Le compris-je alors ? Je ne sais mais je crois bien avoir découvert alors combien puissante est l'écriture qui, d'un nom, fait une vie, qui rappelle celui que la mémoire avait presque effacé d'entre les morts.

\* \* \* \* \*

### *III*

**Q**ui ne recherche ses traces, ses racines ? L'enfant regarde sa mère et devine, sous l'affection lasse d'un sourire mille fois répété, les charmes presque gommés d'une genèse enfouie. L'homme mûr rapporte des histoires de famille qui n'intéressent personne que sa nostalgie. Le grand-père raconte ses guerres aux petits-enfants qui les répéteront dans la cour de récréation comme si un peu de sa gloire rejaillissait sur eux; s'ils ne s'agacent pas déjà de ce vieillard par trop rabâcheur. Le vieil écrivain enfin, court après sa jeunesse et tente sous la plume déjà tremblante de réinventer les lustres nostalgiques d'une enfance presque éteinte.

Quant à moi, j'ai trop longtemps cru n'avoir pas de passé: j'aurais aimé, comme tout enfant, passer mes vacances dans la vieille demeure familiale, retrouver le cheval à bascule ou la voiture à pédale que mon père aurait commencé de casser; j'aurais aimé, ah ça oui, ! me promener le long des sentiers où autrefois mon père s'était éveillé aux charmes de la nature; j'aurais aimé jusqu'aux jours pluvieux que l'été réserve souvent aux trop longues vacances scolaires; j'aurais aimé, sans qu'on m'en donnât nécessairement l'autorisation, fureter dans la poussière d'armoires trop abîmées pour avoir l'honneur encore d'une chambre à coucher, et y dénicher quelque vieux livre interdit aux vignettes troublantes où j'eusse écorné les mystères de la vie. J'aurais aimé me travestir de nippes baroques extirpées de quelque coffre oublié, me faire corsaire à l'affût de trésors mirifiques ou hidalgo ténébreux enivrant quelques vierges d'un tango initiatique.

Mais de cela, rien ou presque! Ma famille a succombé aux désastres de deux guerres, ne laissant surnager que le regret d'une aisance passée, quelques photographies et le goût amer de traces effacées. Rien ne reste des splendeurs bourgeoises passées: l'horreur fit son office qui faucha les hommes et détruisit les choses.

Quand je vins au monde, il ne restait déjà plus rien, ni personne. Naître juif, en cette seconde moitié de siècle, m'aura certes épargné l'horreur et la souffrance, mais certainement pas la difficulté d'être. Il eût été facile bien sûr de me draper dans le tragique holocauste et donner à mon personnage la profondeur de ceux que l'angoisse étreint et dépenaille. Sans doute le fis-je quand, adolescent, je cherchais où poser mes pas et tentais d'inventer une identité qui ne fût pas totalement oiseuse. Mais quand le temps n'a plus rien d'épique, il ne reste plus qu'à briller par soi-même. Quand le temps se dérobe, qui n'offre aucune aspérité où s'accrocher, aucune trace par où se repérer, ni aucun promontoire où se grandir, la glissade est tellement séduisante où se laisser à sombrer, que la mollesse bourgeoise prendrait presque des allures de grandeur !

Non, être juif m'a seulement marqué par la vacuité imposée. Quand autour de moi je voyais les amis se réunir aux grandes occasions familiales en de vastes tablées tapageuses, un rien vulgaires mais tellement riantes, mes dix doigts suffisaient à compter ceux qui, vers Noël, se rassemblaient autour de nous.

Ma famille se réduisait à presque rien: huit personnages qui souriaient de nos joies et facéties enfantines mais jamais ne riaient comme l'on peut rire quand on croit encore que la vie toujours est belle et que les difficultés se résolvent. Non que nous fussions tristes, mais l'ombre toujours semblait voiler les regards et saccader les gestes.

\* \* \* \* \*



# IV

**C**ar derrière moi, il n'y aura jamais eu que des morts; pas même des tombes. Tous, au moins, pressentent l'horreur du génocide; elle me sera d'autant plus douloureuse que sous la plume de mon grand-père elle se teintera de sueur et de sang. Mais pour le pré-adolescent que j'étais alors, ce fut d'abord cela: le vide et le sourire figé, presque forcé, dans les yeux des grands qui me protégeaient et se forçaient malgré tout à me faire aimer la vie. Quand je porte mon regard, il n'y a personne pour me dire les frasques d'un vieil oncle célibataire, ou les bougonneries d'une grand-tante acariâtre et autoritaire. Ma famille sans doute compte chez moi, comme chez d'autres, comme chez tous, quelque honteux secret qu'avec malice on dévoile une fois les protagonistes disparus; quelque amant mal caché dans un placard à la porte grinçante; une jeune fille rêvant trop d'amour qui aura flétri ses romances dans un hymen vite arrangé; peut-être même un violoniste virtuose comme les familles juives savent si bien les sécréter quand les familles chrétiennes lui préfèrent la notoriété d'un médecin ou la morgue d'un militaire. Il me plaît d'imaginer que dans cette lente hérédité de commerçants avides et de marchands de bestiaux hâtivement dégrossis, s'intercala probablement un rabbin ou un demi fou ratiocinant dans les campagnes l'avènement imminent du Messie.

Comment croire que pas un seul de ma lignée ne fût assez adorateur de cette belle république qui sut nous émanciper pour ne pas succomber aux délices politiciennes ?

Mais ceux-là, s'ils existèrent jamais, sont morts deux fois de n'être plus rappelés à la mémoire de personne.

Oh ! je mens bien un peu: il est vrai que mon enfance fut marquée par la visite obligée à une arrière-grand-mère si vieille. si discrète qu'elle s'était rapetassée sur elle-même; tellement pâle que la mort même feignit un moment de l'oublier.

Cette femme était étonnante mais le souvenir qu'il m'en reste est effacé comme la présence qu'avec parcimonie elle nous prodiguait. Elle fut pourtant belle et grande dame. Racée. Je rêve devant une photo d'elle, prise sans doute dans les années vingt. L'allure est altière; l'habit élégant; très: la fourrure épaisse, le bijou rare mais étincelant. Quelque chose dans le regard d'à la fois narquois et inquiet fait que souvent je la regarde, essayant de comprendre le mystère de cette pose qui semble autant supporter les avanies passées d'un époux frivole - un charmeur certes, mais à la prodigalité dévastatrice - que deviner les tourmentes à venir.

J'ai beaucoup de mal, c'est vrai, à relier cette image altière à celle de cette vieille dame, menue, tout anguleuse, qui nous recevait, de son divan, mon frère, mes parents et moi, son seul reste de famille, dans une position que j'eusse aimée hiératique; qui était seulement brisée.

Cette femme était rentrée seule à la Libération. Veuve dès avant guerre elle avait perdu ses deux fils, ses frères, sa sœur surtout. Seule, elle s'était installée dans un hospice de vieillards, préparant une mort qu'elle escomptait rapide. Elle attendit longtemps; trop longtemps !

Je n'ai gardé aucun souvenir des conversations qui se tinrent alors et qui d'ailleurs ne me concernaient pas. Pour l'enfant que j'étais, ces visites dominicales préfiguraient les musées que je ne fréquentais pas encore. Je n'aime toujours pas ces cimetières. Non que j'eusse peur de cette femme: elle n'était pas effrayante, tout juste effacée, presque gommée par le temps, la souffrance et l'oubli. La visiter c'était comme la transfuser, lui inoculer un peu de notre sève qu'elle asséchait pourtant si vite. Réalisait-elle qu'en réalité sa présence nous vieillissait prématurément? Je sais maintenant qu'en ces instants, je restais sagement assis sur ma chaise, trop sagement pour mon âge, attendant que le cérémonial s'achevât où le mystère avait sa part que je ne désirais même pas soulever .

Mon mensonge était bien mince: une vieille dame assise; une boîte en fer blanc d'où elle extirpait à notre intention un carré de chocolat blanchi d'avoir trop tardé à être dégusté: parfois, une madeleine rance et durcie, mystérieusement associée pour moi à une lancinante odeur de vieux et de naphthaline.

Proust faisait surgir un univers entier de sa tasse de thé: mais, pour moi, la madeleine aura toujours cette détestable odeur de mort.

Une seule fois elle accepta d'aller se promener en notre compagnie. D'un pas lent et lourd de vieillard écrasée par le destin. noircie par le veuvage, elle parcourut les quais de l'III, encore calmes à cette époque. C'était en automne; les feuilles flétries jonchaient déjà le trottoir que nous aimions froisser de nos semelles traînantes. Cette petite dame portait chapeau plat et rond à voilette, que personne n'arborait plus depuis vingt ans. La voilette surtout m'intriguait: je ne savais si elle se cachait ou si elle s'était volontairement enfermée derrière son petit grillage synthétique. Son renard surtout m'inquiétait, qu'elle portait autour du cou. La mort, toujours!

Elle était la dernière qui eût pu témoigner d'un monde à jamais enseveli sous les cendres. Elle mourut avant que je puisse l'interroger. Je doute d'ailleurs qu'elle eût accepté de parler tant elle avait renoncé à appartenir au monde de ceux qui espèrent encore un avenir.

Mon père, bien sûr, aurait pu témoigner; eût du transmettre l'impossible message. Mais, toujours, il se mura dans le silence, gardant par gêne ou par pudeur son trop plein de souffrances, laissant filer en d'épisodiques cauchemars des cris qui déchirèrent mes sommeils d'enfant. Il se tut tellement qu'aujourd'hui encore je ne sais de lui que ce que d'autres - ma mère surtout - voulurent bien me confier. Mon père, secrètement, désirait que son histoire ne commençât qu'avec ses enfants. Il ne put tout gommer; il y parvint presque !

Il se tut tellement que j'appris tardivement notre judéité à laquelle d'abord je ne pus donner aucune signification. Ce qui aurait du me donner une souche, m'était ravi, dès l'origine. Je ne crois pas m'être jamais relevé de cette castration-ci. Un père toujours s'érige en modèle que l'enfant toise avec fierté. Mais le mien avait honte, sans qu'il en eût nécessairement conscience. Honte de ce qu'il était, de ce qu'il avait fait, ou répugné à faire. Décidément, la marque nazie était si profonde en sa chair que spontanément il avait cherché à biffer toute judéité en lui comme en ses fils.

Le juif en lui chercha à se prolonger dans ses fils, mais d'emblée, il leur barra le passage qui sépare la mort de la vie !

\* \* \* \* \*



Comment être juif ? Mais qu'est-ce qu'être juif ?

Trois fois j'aurai ainsi été marqué par l'aléatoire et le mélange. Né alsacien, je sourde d'une terre qui n'existe que de son hésitation nationale. Né juif, j'appartiens à un peuple à la fois déterminé et impuissant qui jamais ne put graver l'écorce terrestre d'aucune empreinte. Né de juifs survivants, j'appartiens à une souche déracinée qui s'éloigne et se meurt.

Tous, nous cherchons nos racines; au besoin les inventons-nous! Il y a de l'instinct là-dessous. Non pas celui grégaire par lequel nous assouvissons notre faiblesse, en nous calfeutrant dans la meute. Il est vrai que le troupeau est rassurant! Et qu'il est confortable d'être de quelque part! Mais il faudrait être sot pour oublier jamais que le clan sait être meurtrier et passablement terrifiant. Non! Cet instinct-ci n'est pas bestial. Il est de l'âme et non du corps. Il révèle plutôt la sublime nostalgie de l'être que l'engourdissement des chairs.

Quel est le citadin qui ne regarde avec une ironie mêlée d'envie la communauté villageoise se rendre à l'église, le dimanche matin ? Qui ne comprend que derrière la parole religieuse évidente, s'insinue plus profondément encore qu'elle est inconsciente, l'adhérence au sol et aux hommes? Il n'est pas de communauté sans communion et rien n'a encore remplacé ce que la religion a désormais désappris de transmettre.

Je sais aujourd'hui qu'il n'est pas de grandeur d'âme sans amour de l'homme dans l'homme, si frustré ou rugueux soit-il. Ce qui manquait à l'ancestrale adhésion n'était pas la fierté d'être d'ici et de maintenant, mais seulement le respect de ceux qui par hasard avait échoué de l'autre côté; de l'autre côté du village, de la barrière ou de la frontière.

D'instinct, nous cherchons à être reconnus pour ce que nous sommes et non pas seulement pour ce que nous faisons ou possédons. J'aime dans le regard de l'autre ce qui m'incite à en devenir l'interlocuteur.

La parole métamorphose et nous exhausse. Je sais de vieilles légendes juives racontant l'effroi des animaux devant l'avènement de cette bête curieusement dégingandée que Dieu venait de créer; je sais surtout combien la Parole divine subitement nous extirpait de la forêt.

Il y a de la grandeur dans la parole que l'on adresse: même vulgaire, même banale, elle retient encore dans son sein quelque chose de l'écho créateur. Nous parlons trop et mal, sans doute; mais cette médiocrité vaut encore mieux que le crépitement des armes ou le silence du dédain. Nous écrivons plus rarement, mais la difficulté même de la plume à enjoliver la page, en souligne le sacré.

Mon grand-père de qui tout m'éloigne - l'époque, la formation, la pensée tant philosophique que politique- était pourtant, comme moi, en quête d'une source où il pût étancher une soif d'être. Je crois deviner qu'il se désaltéra au moment le plus sombre de sa vie, le plus terrifiant de l'histoire humaine. En écrivant, il espéra entamer avec son fils un dialogue qu'il fut toujours impuissant à seulement esquisser; il rêvait peut-être de le prolonger à sa descendance.

Aujourd'hui encore, je ne puis lire ses lignes sans trembler d'émotion et de honte. Pourquoi donc cette histoire qui me regarde de si loin me mine-t-elle ainsi ?

Auschwitz qui pour nous signifie l'impardonnable et empêche à jamais qu'on prononce encore le nom d'homme avec fierté, Auschwitz fut aussi pour quelques-uns une formidable révélation. Ceux qui mouraient là, échoués des quatre coins de l'Europe, détritrus d'une grandeur insensée, ceux-là qui tentèrent souvent les formes les plus radicales de l'assimilation, mesuraient dans leurs plaies purulentes l'échec total de leurs démarches; la vanité de leurs espérances.

Enfin, ils découvraient qui ils étaient !

Grand-père, dès ses premières lignes, se demande s'il doit écrire. Je sais maintenant que la plume n'a pas d'autre noblesse que cette quête-ci.

\* \* \* \* \*

# VI

## Mémoires

*Juin 40.*

*Je ne sais pas écrire. J'ai été éduqué pour former les hommes et diriger une entreprise. J'y ai appris à donner des ordres. Ce qui m'a servi en périodes de guerre. Mais à écrire, sûrement non. Si je le fais néanmoins, c'est un peu à cause des circonstances. L'armée française est défaite. En près d'un mois, la barbarie aura triomphé de la France. Tant d'efforts et de souffrances; tant de morts pour voir de nouveau la grisaille allemande souiller notre terre !*

*Me voici prisonnier à Sarrebourg. En attente. L'armistice vient d'être signée. On dit qu'à Vichy, Pétain et Laval verrouillent. Je n'aime pas cela. Les bruits les plus fous circulent dans le camp. Un jour notre libération est imminente; le lendemain c'est notre départ pour l'Allemagne. Ils commencent surtout à vouloir repérer les juifs et les alsaciens.*

*Le désordre est à son comble ici. Chaque journée apporte son contingent de nouveaux prisonniers; à croire que toute l'armée française afflue ici. Il faut que j'en profite. Ces imbéciles n'ont pas encore repéré que j'étais juif. Je vais leur fausser compagnie. J'ai vu ici plus que je ne veux en supporter.*

*Où es-tu mon fils ?*

*Je veux t'écrire - et mon histoire -. En ces jours de désolation et de crainte, j'ai réfléchi. Beaucoup. Avons-nous vraiment fait jamais connaissance ? Depuis ta naissance, j'ai travaillé beaucoup; aimé, un peu; mais dans cette vie, y eut-il seulement une place pour toi, pour nous ? Cette guerre n'est pas achevée. Elle durera, j'en suis convaincu, pour peu que les anglais tiennent. Il le faut ! La lutte. Il faudra bien la reprendre, sous n'importe quelle forme. J'y veux prendre ma part. Mais je n'aimerais pas que mon fils dût*

*un jour s'agenouiller sur ma tombe par devoir. Je veux bien mourir. Mais n'être qu'un nom dans la mémoire de mon fils, sûrement pas!*

*C'est pour cela que je t'écris. Fils, ces lignes sont pour toi. Je ne suis pas un personnage célèbre dont l'existence mériterait d'être narrée ou la mémoire célébrée. Mais seulement ton père. Comment te dire mon regret de t'avoir trop aisément escamoté sinon en te disant mes souffrances; mes échecs. Un homme peut se priver de fils mais un fils peut-il pardonner la désertion d'un père ?*

*Je vais disparaître. Je le sais. Je le sens. L'époque est trop brutale pour qu'un homme comme moi en réchappe. Je n'ai pas réussi grand-chose; pas même à me faire aimer de mon fils !*

*Je ne peux pas m'effacer ainsi. Je ne veux pas !*

\* \* \* \* \*

# VII

Jamais je ne n'ai pu lire ces lignes sans angoisse. Plus encore aujourd'hui que j'ai moi-même des enfants. Cet homme fut meurtri. En quelques lignes décousues, il dit le grand désarroi de l'être. Cet homme, plus facilement enclin à l'acte qu'à la réflexion ou à l'introspection, avait été pétri par une éducation un peu trop roide pour lui, une période trop épique pour ne pas le bousculer continûment.

Je devine bien pourquoi longtemps mon grand-père me resta une énigme. Jamais on ne m'en parlait. Mon père évoquait rarement les moments heureux de son enfance; sans doute furent-ils rares. Mon grand-père assurément n'y avait aucune part. Ils s'étaient ratés. Aucun n'avait su trouver le chemin par où s'émouvoir. La paternité est un hasard, selon Nietzsche. Un hasard! Encore un! La fierté virile soutient mal le change devant cette incroyable combinaison de rencontres aléatoires. Cette certitude est au plus vif dans l'attente de l'enfant. Le père n'est encore qu'un amant qui espère, quand l'épouse est déjà mère.

Quand ma fille naquit, je vis les regards immédiatement se croiser dont j'étais exclu. Il me fallait conquérir mon enfant, déjà séduite par sa mère. La paternité est un effort sans cesse recommencé, un regard dont on tâche seulement de ne pas démeriter. Comment s'étonner que si souvent il échoue?

Mais ces deux-là ne se trouvèrent jamais et je crois bien que cette défaillance explique la retenue avec laquelle mon père aborda lui-même ses enfants. Les temps depuis changèrent, qui nous font regarder le nourrisson avec tendresse et nous autorisent enfin la chambre de l'accouchée. L'enfant n'est plus seulement celui de la mère, que le père lentement approche et tente de séduire. Toujours espérant créer entre nous une symbiose dont il dut rêver parfois sans croire jamais l'atteindre, mon père nous regardait, interdit, fier sans doute, mais redoutant trop de se donner au risque de se reprendre.

Mon père ainsi renouvela le mystère. Jamais il ne s'est confié, même s'il nous offrit tout ce qu'un enfant peut légitimement espérer des siens. Certes, l'enfant



n'avait pas encore conquis la place impériale qu'on lui réserve maintenant, et il n'intéressait qu'après atteint l'âge de raison. Mignon faciès qu'on exhibait pour flatter juste assez la vanité bourgeoise, l'enfant était une promesse d'avenir ou de succession. Rarement valait-il pour lui même.

\* \* \* \* \*

# VIII

## *Mémoires (suite)*

*Je suis né en 1897 à Schirmeck. Mais cela, tu le sais. Je suis donc né allemand. Enfants, nous ne parlions que de cela. On m'avait enseigné le culte de la France et la répugnance de tout ce qui approchait l'usurpateur. Oh bien sûr ! le temps n'était plus à la révolte ouverte. Depuis 1872, ne restaient plus en Alsace que ceux qui s'accommodaient de la situation ou ne pouvaient lui échapper. Le temps et la lassitude avaient fait leur office. Sans vraiment l'accepter, nos oreilles s'accoutumaient d'entendre l'allemand. Nos langues de le répéter à l'école et nos doigts de compter les prussiens qui monopolisaient les postes en vue. L'Alsace n'était ni plus française qu'alsacienne.*

*Notre famille avait conservé vivace la haine du boche. Elle la distillait jusqu'à m'en faire une seconde nature. Dans les cours de récréation, nous nous complaisions à ne parler que français, puis à le chuchoter quand on nous l'eut interdit. L'héroïsme enfantin est parfois facile, mais il nous était nécessaire.*

*Je ne suis plus aussi sûr, même aujourd'hui où il nous faut bien réapprendre la haine du teuton, que le problème fût si simple. Certes, l'Alsace était déchirée, mais elle n'en cessait pour autant jamais de n'être que la revanche des uns, ou la victoire des autres.*

*Fut-ce vraiment pour nous que trois guerres, successivement, auront éclaté ? Tout le monde, en Allemagne comme en France, se moquait de l'alsacien et de son accent un peu trop lourd. Certes, la contrée est belle, riche surtout - assez en tout cas pour attiser les convoitises - mais enfin, la France comme l'Allemagne avaient toujours su vivre sans elle.*

*L'alsacien est touchant quand il est croqué par Hansi ou par Erckmann-Chatrian: typique, oui; folklorique, assurément; mais pour autant il n'est l'hôte d'aucune table. Tu peux ouvrir tes livres d'histoire, mon fils, lis les pages consacrées aux années 1871/1918: c'est vrai, elles regorgent d'Alsace et de Lorraine; elles déclinent jusqu'à en vomir la ligne bleue des Vosges. Mais c'est d'une Alsace perdue, à reconquérir qu'elles parlent. Sur ce que nous vécûmes, nous qui dûmes plier sous le joug prussien, rien, pas une ligne ! Nous n'existons en fait que comme une flétrissure sur l'armoire alors glorieuse de l'armée française. Province perdue, à laquelle on ne tenait que pour la honte d'une défaite qu'il fallait effacer au plus vite.*

*Le prussien nous désirait parce qu'il nous croyait foncièrement allemands; le français croyait nous avoir trop sentimentalement séduits pour que nous puissions désirer autre chose que sa munificence républicaine. Aucun, pourtant, ne nous voulut pour ce que nous étions; aucun ne tint réellement compte de nos aspirations.*

*Coincée entre deux massifs rabotés par les âges, l'Alsace est de ces femmes que l'on désapprend d'aimer sitôt qu'épousées. Aucune de ces deux puissances ne se demanda jamais ce que nous voulions vraiment, ni ce que nous étions. Pourrions-nous vivre seuls, indépendants ? Je ne crois pas. Notre singularité reste pourtant notre seul attrait. Aujourd'hui, en 1940, l'Alsace est à nouveau rattachée au Reich allemand. Zone interdite, enclave incrustée dans l'étroitesse des nationalismes haineux, l'Alsace reste toujours réduite à ce funeste rôle de prostituée dont on dispose, presque par mégarde puis que l'on délaisse sitôt la fièvre éteinte.*

*Tous, et ce dès 1912, nous avons senti, la montée des haines. Avant le cliquetis des armes, les rodomontades et les boursoufflures verbales ne trompent jamais. Aux frontières, nous le sentîmes encore mieux.*

*Quelque chose, qui n'était pas encore la menace, mais où suintait déjà la détresse, s'était levé qui empêchait le vent de nous rafraîchir et le vin d'être enivrant. Les positions respectives s'étaient raidies. Mon père ne parlait plus que de guerre et de vengeance d'un ton âcre où il était difficile de démêler la morgue du patriote, de la crainte de l'industriel préoccupé par des perspectives commerciales assombries. La guerre toujours prend plus qu'elle n'offre. Il avait été trop jeune pour combattre en 1870, il était trop vieux aujourd'hui pour participer à la grande guerre qui allait débiter; mais il avait assez appris pour savoir qu'en ces instants-là, jamais les choix ne sont heureux.*

*L'usine familiale, toute fraîche, n'était pas encore rentabilisée en 1872 pour que les miens pussent se permettre de tout abandonner et de tout recommencer de l'autre côté de la frontière, là-bas à quelques kilomètres à peine.*

*Je le dis un jour à mon père qui s'en offusqua: nous devînmes allemands par intérêt si le cœur était resté français. La France est une affaire d'amour et de devoir, me répondit-il cinglant. Il croyait avoir tout dit; en mon âme, je sentis qu'il avait raison. Il s'était tant démené en 1912 contre la réforme constitutionnelle sensée donner à l'Alsace un nouveau statut au sein du Reich allemand qu'il s'était fait une jolie réputation de cabochard. Au moins savait-on dans la vallée qui nous étions. J'entrais dans la vie, ainsi marqué par la France.*

*Je n'avais que 17 ans quand éclata la guerre. En ces temps-là, tous auguraient que l'affaire serait bouclée en quelques semaines. Les allemands sont gens de guerre pressés; et les français tellement imprévoyants.*

*Mon père espérait que tout serait clos avant que j'eusse l'âge de combattre. Il en était ravi, cherchant à m'épargner la honte d'avoir à servir une cause qui n'était pas mienne. Les circonstances lui donnèrent tort: la guerre fut longue et je combattis plus tôt même que de rigueur.*

*Je me souviens encore de ces journées de l'été 14: le ciel, uniformément bleu, à peine affadi par un soleil conquérant, semblait nous en promettre. Les esprits étaient surexcités. Nos maîtres d'école se raidissaient dans leur superbe germanique, appuyaient leurs cours sur les gloires allemandes espérant susciter en nos jeunes âmes quelque vocation patriotique.*

*Comment dire notre frustration ? Nous avons effectivement besoin d'être stimulés: ces journées étaient trop énervantes pour que nous puissions regarder l'histoire passer sans bouger. Tout adolescent a besoin d'un maître, d'un directeur de conscience qui lui ouvre la voie. Mais le chemin qu'on traçait devant nous n'était pas le nôtre. L'histoire qu'assez sottement nous devions réciter était celle de nos ennemis; la géographie nous décrivait des contrées que nous aurions souhaité parcourir la baïonnette au fusil et la botte martelante. La langue même qu'on nous parlait et obligeait à décliner, nous indisposait d'autant plus qu'elle se rapprochait du patois que nous nous réservions. L'école nous était étrangère et les meilleurs d'entre nous répugnaient même parfois à exceller en un savoir où ils ne se retrouvaient pas.*

*L'année scolaire s'était achevée précipitamment sur l'hymne patriotique que nous avions affecté de déformer. Deutschland über alles. Non, décidément, je ne pouvais pas !*

*Les événements se bousculèrent. Jaurès assassiné en France; la mobilisation de part et d'autre; et de plus en plus vite; ici, mon père arrêté: la guerre était bien pour demain.*

*Ma mère m'avait demandé d'aller aux renseignements. Je m'y rendis, un peu fâché car j'avais projeté ce jour-là de longer la frontière avec quelques camarades pour observer les mouvements de troupe.*

*La frontière depuis toujours me hantait.*

*Je ne l'ai pas souvent traversée car mon père n'aimait pas m'emmener quand, pour ses affaires, il se rendait à Saint-Dié. Mais maintenant, j'avais vraiment envie de la passer, définitivement, tant qu'il en était encore temps. Quelques jours auparavant, je m'en étais ouvert à mon père:*

*- La frontière sera bientôt fermée. On ne pourra plus rien tenter. Laisse-moi aller en France. Tu y as quelques intérêts, je ne serai donc pas sans ressources. Et puis, de toutes façons, je veux m'engager et combattre de ce côté-là.*

*- Non, tu es trop jeune ! Et la guerre sera finie bien avant que tu aies seulement l'âge de combattre.*

*Je sa vais lui faire plaisir et peur en même temps, mais quoique comprenant ses raisons, je lui en voulus néanmoins de ne pas me laisser aller.*

*- De toutes façons, j'ai besoin de toi ici. On me surveille de trop.*

*Effectivement, ils l'arrêtèrent. Depuis toujours, il proclamait avec véhémence son attachement à la France. L'entreprise familiale affectait ouvertement de dédaigner le marché allemand pour exporter vers la France.*

*Le nom que nous portions, joliment français, était comme la protestation de notre blason patriotique dans cette Allemagne germanisée. Et puis surtout, mon père s'était taillé une solide renommée revancharde lorsque militant quelques années auparavant, il avait dédaigné publiquement le poste de député qu'on lui avait proposé.*

*- Je serai élu un jour. je vous le promets répondit, mais pas au Reichstag; à Paris.*

*Il tint parole.*

*Les Allemands redoutaient qu'il n'appelât nos compatriotes à l'insurrection ou à la désertion. Pour la première fois, ils eurent peur de nous: l'Alsace était donc encore vivante. Comment les jeunes se battraient-ils ? Ne seraient-ils pas tentés de franchir les lignes et de trahir? On trouva une parade: les alsaciens seraient envoyés sur le front russe; et les meneurs mis à l'écart.*

*Mon père, dès le lendemain, fut déplacé vers le centre du pays et contraint d'y résider jusqu'à la fin. L'exil recommençait. À 17 ans j'étais promu, sans le vouloir, chef de famille ; sans savoir quelles décisions prendre, dont d'ailleurs on ne me laissa pas le loisir. Je m'étais jeté dans la gueule du loup. Un rapport m'avait précédé à la Kommandantur qui faisait de moi, aux dires de mes professeurs, un redoutable meneur, aux propos subversifs, que seuls l'éloignement du cadre familial et une roborative instruction militaire pouvaient espérer tempérer.*

*J'avais 17 ans! On m'enferma quelques jours avant de m'envoyer, sans qu'on me fit rien approuver ni même qu'on m'en avertît, dans une école militaire où très vite, l'on me considéra suffisamment âgé pour combattre et assez dangereux pour mourir.*

*J'avais 17 ans, et sans pouvoir prévenir ni père ni mère - que je ne devais revoir que quatre années plus tard et dont longtemps je resterais sans nouvelle - je dus endosser l'uniforme. J'allais me battre et j'étais du mauvais côté! Je l'avais rêvée cette guerre! Comme d'une libération. Elle était là désormais et pourtant je la haïssais de me bousculer déjà dans les ornières.*

# IX

17 ans - Tu avais effectivement 17 ans. Pourquoi donc te lire m'émeut-il tant ? Je ne t'ai jamais connu et pourtant tout, croyais-je, aurait dû me séparer de toi.

La paix surtout.

Ma génération n'a jamais connu de guerre et, adolescents, nous affectons tous de mépriser la soldatesque, oubliant que notre culture politique eût dû nous faire aimer l'armée populaire. Je lis dans ton histoire un patriotisme énervé à l'extrême que mes maîtres gauchistes m'avaient désappris de respecter pour la mort stupide qu'inéluctablement il provoquait. Que l'as-tu aimée cette France qui pourtant fut bien chiche; que l'as-tu honnie cette Allemagne par qui le scandale et la honte survinrent ! Quand ma génération pense Europe et compte la grande réconciliation pour un fait naturel et si simplement nécessaire, comment te comprendre ?

C'est vrai, mes lectures et ma connaissance de ta période m'ont toujours plutôt entraîné vers le lyrisme généreux d'un Jaurès que vers le bellicisme acariâtre d'un Poincaré. Et l'ironie veut que notre époque ait ainsi gommé frontières et guerres, celles mêmes qui vous écrasèrent.

Tu en parles beaucoup de cette frontière. Pour toi, parce que tu restais du mauvais côté, elle était ce qui empêchait le ciel d'être bleu, les filles d'être jolies, et le temps d'être quiet. Il t'importait d'ailleurs moins de la supprimer que de la déplacer, là, un peu plus à l'Est; quand nous rêvons souvent de la survoler.

Enfant, je vécus le long des mêmes lignes que le hasard des mutations paternelles nous fit parcourir. Il en est, dit-on, de naturelles et il est exact que jamais le Rhin ne m'avait frappé qui barrait si puissamment l'espace en deux rives à peine conciliables d'être tellement semblables. Mais il en est d'autres toutes fictives qui ne cessaient pas de me surprendre.

Je vécus des villes mosellanes, biffées en deux, Je sais des rues symboliquement coupées par une barrière. De l'autre côté, l'Allemagne. Rien, pas même une guérite de douanier, qui conférât quelque solennité au terme du territoire ! La barrière rouge et blanche ne se prolonge même pas jusqu'au trottoir. Plus loin, une Nationale bordée à droite par une haie de troènes chétifs et malades, jaunis prématurément par les gaz d'échappement; çà et là, comme pour mieux souligner la vanité des politiques, des passages forcés par des piétons peu scrupuleux. D'un côté la France; de l'autre l'Allemagne.

J'aimai me promener là. La frontière était invisible mais tout en décollait. Rien n'était tracé à l'identique. Ici, sur la route, des bandes jaunes ; là, blanches ; ici, des maisons sales et noires, là, un je ne sais quoi de propre qui m'agaçait déjà et à quoi toujours j'identifiais l'Allemagne. Là surtout, un cinéma où se pressait la population turbulente des samedis soirs car on y projetait de ces films, introuvables en France, qu'on appelait encore cochons; de ceux qui nous faisaient envier mais aussi mépriser ces allemands qui, par une bien étroite et médiocre porte, venaient de rentrer dans la modernité, quand nous, Français, traînions encore derrière nous l'endémique nostalgie d'une république sociale et humaine.

L'espace était uni qui, pourtant, trahissait des géométries incompatibles. La frontière, implacable et invisible, répartissait les déplacements et les tâches, les richesses et la monnaie le long d'une improbable ligne.



# X

Que compris-je alors de la frontière et de sa logique ? J'avais entériné le nom d'Allemagne comme on tolère le nom du bourg voisin. Comment comprendre que l'étrangeté soit si coutumière et néanmoins demeure ? Que la différence soit aussi bien incrustée dans la gemme de l'identité ? La langue même ne pouvait suffire à marquer l'altérité tant mes camarades - ou ma grand-mère quand nous allions la retrouver - parlaient le même patois.

C'est une règle de géométrie autant que de bon sens: la ligne à la fois sépare et unit les espaces qu'elle dessine. Ce que je suis, sans doute, est-il également bâti de ce que je ne suis pas, ou pas encore. Les matériaux sont épars qui constituent l'édifice; sait-on jamais quel impossible mélange l'être exige pour seulement devenir ?

C'est une règle d'esthétique, aussi: l'essentiel jamais ne se voit mais souligne seulement ce que le regard doit observer ou la sensibilité éprouver. Le secret de la mixture, l'essence de la beauté, toujours se dérobent. Il n'est pas de recette en art, il n'en est pas non plus du devenir. Tout juste sais-je désormais ce qu'il faut de haines frôlées, de barrières infranchissables, de regards voilés et de poings serrés, restés dans la poche plutôt que d'être tendus, pour qu'éclate seulement la différence non comme une menace mais comme une promesse.

Grand-père vos frontières étaient sottes car on ne voyait qu'elles. En fait, seules comptent celles, intimes, par quoi l'on se reconnaît. Tu t'es battu pour rien - ou presque -. Nous avons tous cru que ce fut la frontière qui t'avait édifié alternativement allemand et français. Quand au contraire, ce fut toujours ta francité fière et bravache qui traçait lourdement le sillon en cette terre qu'alors tu omettais d'aimer.

Etre de quelque part. Etre quelqu'un. Il n'est pas différentes façons d'y parvenir. On est ou l'on devient. J'aurais dû écrire: où l'on parvient. Parvenir c'est réaliser son être par quelque réussite sociale, c'est, encore, être reconnu par les autres. Je

ne m'étonne pas que notre siècle ait à ce point vanté l'excellence de l'ambition professionnelle. A défaut d'être de quelque part, il ne nous reste plus qu'à être quelqu'un. Le métier où l'homme se croit obligé de briller, n'est pas seulement source de revenus mais demeure surtout le réservoir moderne d'identité. Quelque chose comme une citerne où l'on puiserait sans cesse comme pour mieux fuir l'angoisse de la nullité. On n'exerce plus une activité professionnelle, on cherche à y coller pour mieux y adhérer. Mais si le fût lentement bonifie le vin, le métier, lui, use avec une précision méthodique tout effort vers le devenir. La logique moderne nous a entraînés dans la folle efficacité de l'acte; nous a éloignés de la lente assurance de l'être.

Grand-père, rarement, dans tes lignes tu parles de ton métier. Oh, je sais que tu ne l'aimais point. Mais tu n'en avais nul besoin. Ton être était tout entier arc-bouté autour de la France. Les frontières aujourd'hui sont sociales et la guerre, économique: je ne suis pas sûr que nous ayons gagné au change. La vie y gagne, mais la tension vers l'être y perd.

L'enfant lentement réalise son être en prenant conscience des différences et des territoires. Je n'ai compris l'Alsace qu'en la quittant. Je me croyais Français; c'est en regagnant l'intérieur, comme on dit par chez moi, que je sentis combien peu je l'étais.

# XI

Arrivé à Nancy, quand j'eus ton âge, 17 ans, mes camarades de classe m'appelèrent "*le boche*" ! Je découvris avec effroi que j'avais un accent; moi, dont la fierté était précisément de posséder un parler pointu tout à fait orthodoxe. J'étais exclu; je devenais l'autre; celui qui devait s'assimiler et perdre ses traces; vite. Ce que j'étais était plus complexe que je ne l'imaginais; plus évanescent aussi.

Je compris alors en quoi je te ressemblais. La logique de l'exclusion est aisément mortifère car elle ne reconnaît que soi. Il n'empêche que sous l'affront qu'une vanité adolescente peut difficilement tolérer, pointait une interrogation bien plus redoutable. N'étais-je point encore? Où poser mes pas et éviter ainsi de demeurer celui qui n'est jamais que de passage ? Je ne me sentis pas tant renvoyé à un vieux conflit imbécile qui ne me concernait plus, qu'exhorté à me définir; ce dont justement j'étais alors incapable.

Je n'avais même pas d'ennemi à pourfendre; ce qui m'eût au moins conféré l'apparence de l'être. Je voulais être d'un côté de la frontière; on me reléguait dans l'autre. Je n'étais ni plus l'un. ni plus l'autre, juste en pointillé au-delà de la limite; la limite elle-même. Tel le voyageur, débarqué sous les tropiques qui se retrouve accoutré d'une vêtue inadéquate, tel l'explorateur ébahi par l'aménité de populations qu'il croyait sauvages, j'étais là, gourde et maladroit. Moi aussi, j'avais traversé cette frontière, d'autant plus invisible que la guerre l'avait depuis longtemps déplacée, mais qui opérait toujours son partage imbécile, là, dans les âmes.

# XVII

Cette frontière, je ne pouvais l'admettre. Toute mon éducation et la langue que je parlais, attestaient que j'étais bien français; chez moi, l'on se refusa toujours au patois quoiqu'on le comprît. Fus-je pour autant victime d'une injustice ? Je réalisai alors que je n'étais rien; pis ! je demeurais toujours l'autre.

Les philosophes l'enseignent bien: la langue n'est pas le véhicule de la pensée, mais sa condition. A ce que tu parles, je pressens ton chemin.

C'est vrai, j'ai fait toutes mes classes en Alsace-Lorraine dans ces contrées où la langue française finit bien par devenir officielle; celle écrite dont on use pour s'adresser à son maire ou à son député quand on sollicite une aide ou une faveur; mais la langue quotidienne, celles des petits-déjeuners, des papotages chez l'épicière, celle des hommes sur le chemin de la mine, celle des disputes conjugales lorsque la mère se plaint d'un manque d'argent que l'époux jette négligemment sur le comptoir des bistrots; cette langue-ci, au moins dans les temps de mon enfance, restait plutôt le patois.

Nos instituteurs, derniers héritiers des hussards noirs, combattirent avec la dernière rage l'hydre abominable du dialecte. Car le curé se faisait plus discret, plus acceptable aussi, en ces périodes post-conciliaires. Il n'est de grand enseignant que dans le combat ! Les grandes heures de l'anticléricisme étaient passées, qui, du reste, n'eut jamais grand succès en nos terres concordataires. Restait le combat de la langue.

Parler en patois, fût-ce en récréation, voilà la grande faute à ne jamais commettre. Le maître des lieux nous obligeait à une nouvelle laïcité. En fait, ces curés républicains exigeaient de leurs ouailles un engagement aussi plein que leurs prédécesseurs: la fidélité de la pensée. Bien sûr, il fallait exceller en grammaire et en calcul; bien sûr, il nous fallait consciencieusement nous initier aux choses de la nature et tâcher de comprendre les leçons de morale qu'au matin on ne manquait pas de nous dispenser; mais il n'y avait aucun lieu où l'école s'achevât. Nulle

frontière: juste un espace qui nous engageait dans nos pauses et nos jeux, et nous poursuivait jusque dans le repli familial.

Les maîtres nous surveillaient: autant nos amusements et leurs éventuels dérapages<sup>1</sup> que nos paroles. Toujours nous faisons l'objet d'une remontrance lorsque l'un d'entre nous naturellement énervé par une course poursuite où il s'était donné pleinement, laissait filer par mégarde ou provocation une expression germanique. Je l'entends encore cette leçon: elle me gênait alors même qu'elle dût ne pas me concerner puisque je ne parlais que le français. Cette leçon jouait toutes les cordes<sup>1</sup> menaçantes, enjôleuses, patriotiques.

- Vous vivez en France. N'oubliez jamais que vos pères et grands-pères se sont battus et parfois moururent pour que vous puissiez avec fierté parler votre langue. Le français était leur idéal: vous n'avez pas le droit de le trahir. Vous ne réussirez pas, poursuivait-il, si dans la vie vous ne parlez pas correctement. Le français est le signe de votre ambition. Ne l'oubliez pas. Je punirai tous ceux que j'entendrai encore parler patois.

En ces contrées-là, parler français était un signe d'excellence, une volonté bourgeoise de s'écarter de la plèbe, ou l'effort prolétarien de parvenir. On parlait patois avec sa femme de ménage, mais entre soi... Se démarquer toujours. Plus tard, ce sera la voiture, briquée et reluisante fièrement offerte aux regards envieux des voisins; ce seront les premières antennes de télévision arborant vers le ciel, la preuve d'une réussite; ce fut d'abord la frontière de la langue. La guerre était bien devenue sociale !

Il n'en alla pas autrement pour nous. Mon instituteur de père se devait de donner l'exemple: je n'appris jamais le dialecte, tout au plus, dus-je me colleter avec les invraisemblables accords de la langue allemande, que je ne sus pas vraiment aimer. L'histoire expliquait le reste: la francophonie frénétique de ma famille avait empêché que mon père parlât jamais l'alsacien.

# XIII

Enfant, je n'étais donc pas tout à fait comme mes camarades. Non pas supérieur; j'espère ne jamais en avoir eu la fatuité; mais d'ailleurs; pas tout à fait un des leurs. Nous avions un rang à tenir qui n'était pas social. Je reçus dans les méandres silencieux de mon éducation la certitude de cet ailleurs: que mes camarades ne le resteraient qu'un temps; que j'échapperais toujours à la mine qui alors dévorait la Moselle.

Quand il me fallut repartir et regagner cette autre partie de l'Est qui jamais ne fut allemande, vivre enfin dans ce qui me semblait être une grande ville, j'espérais trouver autour de moi quelques condisciples qui me ressemblaient, un milieu où je fusse chez moi.

Et voici qu'on me rejetait. Bien sûr sans cette violence agressive qui marque si pesamment le racisme ordinaire mais avec suffisamment de netteté pour que je me résolusse alors à conquérir cette francité que je me croyais naturelle.

C'est bien ici, que je te retrouve, grand-père; dans cette atavique impossibilité de se définir et se dire; d'avouer le plus simple: son identité. Chez moi, comme chez toi, l'identité restait un problème; jamais une certitude. Une lutte; jamais un rempart.

C'est cette même interrogation qui toujours te poussa à l'acte faisant de toi un involontaire aventurier; qui me retint toujours dans la contemplation sinon la passivité. Tu parvins à écrire une centaine de pages qui racontent ta vie; la mienne se réduit à une bien piètre épitaphe: il apprit; il engendra; il enseigna; il attendit.

Mais. sous l'antinomie, la même angoisse. Jamais nous ne parvenons à être de quelque part, ni à investir notre espace parce que nous occupons la crête même de la frontière. Le point qui est nôtre est géométrique: nous n'occupons aucune place; seulement des impasses. D'errances en différences, nous errons continûment en

quête d'un autel où nous agenouiller, d'un promontoire où nous situer, d'une mesure où reposer.

Préférer la plume au réel est aussi maladroit que privilégier l'action. Il n'est pas de réel sans imaginaire, non plus que de poésie sans concrétude à idéaliser. A l'apex du cône, nous résumons toutes les contradictions du devenir.

Je vins à Paris pour cela; non pour conquérir car je n'ai pas l'âme d'un Rastignac; mais pour me prouver que je saurais être pleinement de mon pays. Avec une rage presque morbide, j'avalai alors tout ce qui pût me faire comprendre la France: je lus ou relus les classiques, m'initiai à la gastronomie, découvris le catholicisme qui m'était étranger.

Tout homme a deux patries: la sienne et la France, disait-on autrefois. Cette vocation à l'universalité est flatteuse et explique que l'Alsace toujours préféra la France à l'Allemagne, sans pour autant être mieux comprise d'elle.

Il n'est de désir que de ce qui manque; d'identité que perdue. J'aime à croire notre malaise salvateur qui nous épargne de trop nous repaître de nous-mêmes. Je l'avoue: l'Alsace ne me manqua que longtemps après que je l'eus quittée. Mais toi, grand-père, tu n'auras jamais autant vénéré la France que lorsqu'on t'en privait. Je n'ai ainsi jamais aimé la Lorraine où pourtant je vécus longtemps; Paris n'eut jamais pour moi le charme de ce que l'on tente de suborner; jamais je ne parvins à m'y recueillir.

# XIV

Rien ne put jamais remplacer cette sensation presque utérine de quiétude que je ressentais sitôt que je foulais le sol alsacien. Les paysages de l'Est manquent souvent de splendeur et de grâce; pourquoi donc, alors, ce ravissement quand, passé Saverne, la route subitement s'incurve et descend vers la plaine. Venant de Paris, l'Alsace paraît presque cachée derrière son contrefort vosgien, femme pudiquement voilée aux regards indiscrets. J'ai toujours aimé cette route pour la surprise qu'elle réserve. La plaine y apparaît brusquement sans que rien, cent mètres auparavant, ne l'annonce de quelque signe prémonitoire. C'est ainsi que j'imaginai l'Éden. miracle surgi de nulle part, presque par mégarde; toujours par miracle; ou, qu'enfant, je rêvais des royaumes féeriques, non pas château-fort dominant la vallée de quelque accident rocheux mais plutôt palais rutilant lové au creux d'une anse, soustrait à la convoitise humaine par les brumes matinales, paresseuses à se lever.

Sur l'autoroute. est fiché à cet endroit, un panneau marron: Vous êtes en Alsace - Pardi ! C'est dans la descente même vers la plaine que montait en moi la douce certitude d'être chez moi. Quand enfin, la route s'achève en une ample courbe qui épouse la voie de chemin de fer, surgit fièrement la cathédrale, signature rassurante de mon espace intérieur.

Cet espace est urbain, ce qu'il m'arrive parfois de regretter; mais Strasbourg reste encore un de ces rares lieux que je puis parcourir où chaque pierre, chaque carrefour, chaque odeur me rappelle aux miens et à la magie de mon enfance.

La Rue des Veaux, puis la Rue des Frères: tel était le chemin, toujours empressé, d'une grand-mère qui ne sut jamais se promener en ville sans s'essouffler. Le Quai Rouget de l'Isle, longtemps avant d'évoquer l'hymne patriotique, fait plutôt se bousculer en moi les images sages mais froides de promenades le long de l'Ill avec cette autre grand-mère qui nous chérissait sans nous savoir aimer. L'église Saint-Guillaume, en face de laquelle nous logions.



scanda souvent de son carillon les matinées dominicales où, prostré à la fenêtre, je tentais de comprendre cette théorie de protestants à la nuque aussi raide que sévère.

Car l'Alsace ce fut aussi ceci dont je n'étais pas peu fier: une terre de mélange où l'on se sentirait d'autant plus libre que le catholique n'y fut jamais seul, ni même dominant. Toujours, il lui fallut faire bon ménage avec le protestant, mais le juif surtout, qu'ici l'on ne pouvait expulser. Je le crois, la terre alsacienne est protestante qui serait trop acide si par chance le vin n'en était venu réchauffer l'excessive sévérité. Cette terre, oui, est religieuse; mais elle n'est pas fervente. Pour l'être, il eût fallu que le protestant ne la labourât point de sa piété roide et triste. Il y a laissé des sillons trop profonds pour que la modernité les efface.

Il y a de la grandeur dans cette réserve-là, mais que le sentier est rocailleux, ronceux même qui mène à ces âmes. Car Strasbourg, c'est aussi ce Vendredi Saint, férié, où l'église Saint Guillaume offre une Passion de Jean-Sébastien Bach aux fidèles mais aux mélomanes aussi. J'ai toujours aimé cette ferveur baroque, cette explosion enthousiaste d'arpèges et de contrepoints, à laquelle l'Alsace sait donner un je-ne-sais-quoi de tristesse inconsolable. Rien ne lui sied mieux que cette nudité pâle du temps protestant; mais rien n'éteint plus que ce crescendo final de la *Saint Jean*, choral puis chœur, où l'âme s'élève vers Dieu en une irrésistible ascension que ne vient pourtant ponctuer aucun applaudissement. La maison de Dieu ne saurait tolérer aucune manifestation de contentement profane ! Cette foi triste et mordorée de crainte, a la grandeur du tragique; elle n'en a pas la puissance. Tout au plus a-t-elle coloré l'espace de mon enfance d'un indicible lest par quoi la vie m'apparut toujours plus comme un devoir que comme une joie.

Jeune homme, je cessais de revenir à Strasbourg, gardant pour moi la nostalgie de cette Jérusalem intérieure. Trop affairé de prouver ma francitude, trop intellectuel aussi pour me préoccuper d'autre chose que d'idées, je laissais malencontreusement s'éteindre la voix qui pût me faire entendre, ma race et ses exigences. Il fallut une visite impromptue à une parente moribonde pour soudainement me sentir orphelin d'une Alsace sottement délaissée. Pour la première fois, la plongée sur Saverne ne m'ouvrit aucun espace: rien, je ne ressentis rien; pas même les relents de l'enfance; pas même une couleur, une saveur qui me rattachât à cette terre

Dans l'innocente fatuité de mes certitudes juvéniles, j'avais cru tout prévoir: j'avais senti mon âme s'éloigner des berges de mon enfance; je n'avais pas soupçonné qu'un jour j'en souffrirais.

Alors, vraiment, je me sentis perdu. Paris n'était jamais devenu le lieu de mes ambitions et Strasbourg soudain resta muet. A trop avoir désiré m'intégrer, je me dissolvais dans un creuset cosmopolite. Il ne me restait rien.

Je courus alors tous les itinéraires connus de Strasbourg qui pussent éveiller le souvenir d'une odeur, la rémanence d'une couleur, ou le lointain écho d'un désir enfoui. Mais rien. Ni Place Broglie où enfant l'on me menait au marché de Noël, ni la Rue du Dôme au coin de laquelle ma grand-mère m'achetait un de ces Bretzels dont je raffolais tant. J'errais à la recherche d'une émotion, mais la ville s'affairait anonyme, loin de moi et de mon enfance. Le chemin de la conquête n'avait donc été qu'un lent effeuillage qui me laissait nu, sale et triste, tel Job au bord d'une route où personne ne passera plus et qui ne mène nulle part.

J'avais atteint la pauvreté extrême: celle de l'âme. Je pouvais encore me consoler d'avoir été l'artisan d'une déshérence.

Mais inconsolé, je n'avais plus qu'à m'inventer d'autres horizons. C'est alors qu'un irrésistible besoin d'enfant me saisit, pour la première fois, moi qui affectais de ne point les supporter.

# XV

## *Mémoires (suite)*

*Je veux te parler mon fils, mais je n'ai que des guerres à te raconter, toi qui les aimais si peu. Tu es tendre, trop à mon gré. Je ne te comprends pas toujours. Je m'emporte souvent contre ta mollesse et m'en veux aussitôt après.*

*Tu ne m'as jamais dit ce que tu ressentais, je ne suis même sûr de te connaître. Je suis assis ici dans un camp de prisonniers, caravansérail où reflue la horde épuisée et sale d'une nation exsangue. Je peste d'être inutile, j'attends sans savoir quoi espérer, et je pense à toi, mon fils de 13 ans, presque homme, tellement enfant encore. Mon fils si secret, si revêché. Je veux te parler, oui, mais que puis-je te dire sinon mes guerres.*

*Cette guerre de 14 n'était pas belle, si aucune le fut jamais. Plus longue, plus poisseuse, plus dégradante, oui, pour les hommes que lentement nous désapprenions d'être. J'avais été projeté sur le front russe. La vie n'y fut pas trop rude, au début du moins. Simple soldat, à qui tout avancement était, par brimade, impossible, je pouvais néanmoins me glisser dans les interstices de la lutte et des corvées. J'avais prévu de faire seulement acte de présence: je ne voulais pas risquer de tuer ceux qui, en d'autres circonstances, m'eussent été des alliés. Le plus souvent, on me maintenait à l'arrière, à de sombres tâches d'intendance qui, finalement, me satisfaisaient plutôt.*

*Durant l'hiver 1915, nous eûmes ainsi à investir un village polonais; j'en ai oublié le nom imprononçable. Mais c'est sans importance; il était le premier d'une trop longue série. Mais je ne pourrai jamais oublier le regard de ces femmes, de ces hommes qui virent alors se succéder alternativement les armées ennemies avec le même regard blanc d'effroi et de lassitude. Ils n'étaient pas vaincus mais victimes. J'avais à préparer le cantonnement de mes supérieurs à l'affût d'un gîte qui pût satisfaire leur confort et flatter leur goût de la hiérarchie.*

*Un peu à l'écart du village, une demeure cossue qui curieusement me rappela ma maison à Schirmeck à cause sans doute de la même aisance austèrement camouflée. J'entrai . Cela semblait convenir; j'y vis ce qui, avant-guerre, dut être un salon bourgeois mais où les meubles, tous recouverts, semblaient pudiquement s'effacer devant la noirceur des temps. J'y rencontrai un homme, deux femmes, deux sœurs à ce que je crus deviner. Et un enfant au regard incroyablement éteint, prostré dans une crainte foetale qui m'émut. Je n'avais rien fait qui pût la provoquer, rien mérité, pour paraître ainsi monstrueux.*

*- Ne craignez rien; je ne vous veux aucun mal. Ils se confondirent en d'obséquieuses salutations dans un allemand très approximatif qui fleurait bon le yiddish. Wissen Sie, ich bin ein Elsässer: je voulais les rassurer. J'y parvins effectivement. Le mot "ALSACE", en ces temps-là, ouvraient toutes les frontières. Grâce à lui, j'apparaissais pour ce que j'étais: une victime, comme eux!*

*Quelque chose nous liait qui leur faisait oublier mon uniforme. Grâce à lui, je redevais un homme parmi d'autres hommes, parlant d'histoires d'hommes et non d'armes.*

*- Va lui préparer quelque chose à manger, c'est un ami, dit le maître de maison à l'une des femmes qui manifestement ne comprenait pas l'allemand.*

*- Un café suffira, remerciai-je.*

*- Mais vous comprenez le yiddish !*

*J'avais voulu me rapprocher d'eux, leur faire sentir que je n'étais ni ennemi, ni surtout allemand et pas une seconde je n'avais seulement songé que j'étais juif, tout comme eux.*

*Je l'avais oublié.*

*Avais-je à ce point perdu mon être pour ainsi omettre mes racines? Je n'ai jamais été très croyant, c'est vrai. S'il est exact, en y réfléchissant, que ma famille était juive et ne s'en cachait pas: s'il est exact que mon entourage, mes amis et camarades furent toujours juifs; que nous échappions rarement au cercle étroit de la communauté, jamais nous ne vécûmes pour autant dans un ghetto. Nous avions peut-être délaissé le Dieu de nos ancêtres, mais ceci ne suffisait pas pour que nos morts reposent en terre chrétienne. En Alsace, nous étions vêtus comme les gentils et les fréquentions parfois; en affaire tout au moins. Bien sûr, j'ai fait ma bar-mitsva comme j'avais voulu que tu la fasses à ton tour.*

*Nous n'avions pas effacées traces de désert qui collaient encore à nos semelles mais l'esprit français était passé par là qui avait fait de nous des citoyens à part entière; des partenaires égaux. d'une république raisonnable.*

*Pour nous, être juif était une donnée de la nature, ni vraiment grâce. ni totalement malédiction: quelque chose comme une tranquille destinée qui nous obligeait à nous bien tenir parce que nous savions être toujours épiés.*

*Mais ici, en Pologne, rien de tout cela. Ces juifs avaient le regard torpide où la mort avait déjà creusé sa fosse. Quoique riches, du moins à ce qu'il me sembla, ils ne portaient pas la vêtue bourgeoise mais plutôt l'accoutrement qui les signalait à vingt lieux. Ils vivaient ici, en vase clos, empêtrés dans leurs palabres talmudiques, serrés autour d'un rabbin souverain. Pouvais-je savoir qu'on les y contraignait ?*

*Une certaine légende malfaisante avait répandu le mythe d'un syndicat international. Les Protocoles des Sages de Sion avaient répandu de trop méphitiques fantasmes sur une Europe qui ne demandait que d'y succomber. Je n'arrivais pourtant pas à me sentir du même peuple que ces hères miséreux de désespoirs. De ce côté du Rhin, je croyais être épargné par la sotte superstition.*

*Juif, pourtant, je l'étais, je l'étais autant qu'eux ! Pas comme eux. Mais autant qu'eux. Toi aussi, tu es juif, mon fils ! La victoire nazie te le fera vite comprendre.*

*J'eus presque honte de mon omission: elle me fit réaliser combien nous ne réussîmes finalement qu'à nous détruire nous-mêmes en privilégiant notre assimilation à la bourgeoisie. J'avais souri en voyant monter la revendication sioniste comme s'il ne s'était agi que d'archaïques ratiocinations, pire même, d'orgueilleuses fiertés de peuple élu. Mais ce que ces juifs-là me susurraient dans leur silence même pas réprobateur. tenait de l'aveu de faiblesse. Moi qui, désespérément, cherchais à être français, sans pourtant me sentir quiet nulle part, je n'avais en fin de compte fureté qu'autour de l'accessoire, tournant en l'évitant la seule réponse qui valût et qui m'était intérieure.*

*Ces derniers jours, où, feulant comme fauve en cage dans ce camp de prisonniers qui m'écœure, j'ai compris combien j'avais constamment esquivé l'essentiel, cheminé à côté de mon être, craignant sans doute une révélation qui eût troublé mon assurance; mais ratant sûrement tout ce qui, dans une vie d'homme, compte.*

*Ai-je compris sur le moment ce que ces juifs, si lointains et pourtant si subitement familiers, ce que ces ombres d'une judéité égarée m'avaient enseigné, ou ne l'ai je ressenti*

*qu'aujourd'hui, maintenant que je sais combien le juif toujours demeurera le grand scandale aux yeux du monde ?*

*Celui en tout cas, qui t'écrit sur ces feuilles dépareillées arrachées à la paperasse allemande, sache qu'il n'est plus fier. Je me sens raté; j'ai gâché ma vie professionnelle en dirigeant médiocrement notre usine familiale où l'autorité paternelle m'avait reclus; j'ai raté ma vie d'homme pour m'être lassé souvent de pouvoir jamais éveiller quelque lueur de désir chez ta mère ; j'ai raté ma vie de juif, moi qui, à 43 ans, suis même incapable de préciser la valeur de ma judéité.*

# XVI

Cette question que mon grand-père se pose, m'obsède depuis l'adolescence. Ma surprise fut seulement de voir cet homme que j'imaginai perclus de certitudes et toujours prompt à l'action au nom de principes fièrement proclamés mais fixement serrés au rivet de son âme, de voir cet homme mâle d'assurance s'effondrer juste avant de s'évader et résister; douter de tout ce dont il n'avait autrefois cure comme si toujours l'homme devait cheminer sur les mêmes sentiers rocailleux et se reposer les mêmes sempiternelles questions dans leurs formes les plus archaïques. Quel courage, ou quelle inconscience lui fallut-il pour reprendre néanmoins le chemin de la lutte.

Lui, le jeune homme policé par une culture subtile d'humanisme bourgeois, lui qui avait brocardé les vieilles croyances au profit d'un déisme tellement feutré, se vit bousculer, balayé presque, par des juifs à la crasse médiévale, à la foi trop entière pour ne pas lui sembler d'abord tragiquement candide.

Oh bien sûr ! il n'était pas totalement surpris par ce qu'il avait vu: il connaissait -de nom- la prégnance du courant hassidim et la rigidité à quoi l'enfermement des juifs dans une nation hostile les contraignait. Il savait que les ghettos étaient périodiquement harcelés; il ne pouvait pas deviner combien ces chants et prières, qui l'entraînaient cinq cents ans en arrière et dont en d'autres circonstances il se fût moqué, éveilleraient en lui une musique si douce de reproches.

Qu'avait-il fait, lui, de la parole donnée; de cette élection divine dont malgré tout il portait la trace jusque dans sa souffrance ?

Le génocide confèrera une dimension tragique, universelle, au judaïsme; il n'en reste pas moins que la judéité restait alors un problème irrésolu, une dissonance dans l'accord des nations qui dépassait chacun; et mon grand-père.

Je tiens cela de lui aussi. Juif, je suis; plutôt fier de l'être; même si cette vanité est vaine et sotte. Mais cela, je le compris plus tard et mal.

# XVII

Comment mes parents nous apprirent-ils cela, à nous les enfants d'une époque où l'on espéra le génocide rangé aux accessoires des horreurs? Je ne sais ! Sans doute au détour surpris d'une conversation d'adulte où, avec ma grand-mère, ils durent évoquer le retour des camps. Je sais seulement qu'un après-midi, je me retrouvai, seul, dans cette pièce de l'appartement si mal occupé de ma grand-mère, où se retrouvaient entassés les matériaux d'un grenier, d'un débarras. Ici, un vieux réfrigérateur, là un buffet tout de guingois; quelques vieux cartons, un lampadaire abîmé qu'elle se refusait pourtant à jeter; un tapis duveteux de trop de poussière. C'est dans ce faux grenier, sans charme et sans rêve, évoquant moins la nostalgie que la poussière et la négligence, que je me posai les premières questions métaphysiques. Ce ne fut pas un arbre; pas un poêle, pas même un mont qui surplombât une vallée; non ! Rien qu'un lieu, triste et sale.

J'avais demandé, j'imagine, ce qu'étaient les juifs. Je ne sais plus. Ne me reste qu'une réponse que l'amnésie infantile dut me rendre plus confuse encore.

- Nous venons de l'Orient, d'une région où toujours il fait chaud et que domine le désert. C'est de là que tu viens !

Est-ce en ces termes-ci qu'on me répondit ou bien est-ce seulement ainsi que je le compris ? Je ne sais ! Beaucoup plus tard, j'associerai cette réponse à mon identité juive. Mais alors, l'enfant d'à peine sept ans que j'étais, ressentit cette réponse comme une formidable menace.

Mais alors, qui suis-je ? Sur ma carte d'identité figure un lieu de naissance qui n'est pas Jérusalem mais Strasbourg ! Pas l'Orient, l'Alsace! S'agirait-il donc d'un faux? Mais alors je ne suis pas moi. Mes parents ne le seraient-ils que pour la forme ? Je crois bien que je pleurai.

J'aurais voulu me jeter dans leurs bras, leur demander des explications, ou quémander une consolation. Mais comment supporteraient-ils qu'un moment



j'eusse douté de leur parentèle. Je ne voulus pas les blesser; j'emportai donc le secret de mon angoisse en silence. J'étais un autre et mes parents n'étaient que de pure forme.

Ce serait beaucoup dire que j'en souffris: la nouvelle était trop incroyable pour que j'y crusse véritablement. Et puis, l'inconscient divertissement de l'enfance fit que j'oubliais. En tout cas, cela n'altéra pas longtemps la pureté de mes jeux.

Mais aujourd'hui, je sais y trouver l'origine inconsciente de mon penchant pour la métaphysique, autant que de ma répugnance à agir. L'action reste pour moi une épreuve où je dois incessamment contraindre mon âme faute d'un sujet qui puisse l'assumer. Lorsque j'écris "*je*", j'ai la certitude qu'il ne s'agit en fin de compte que d'un artifice grammatical; mais j'en ignore toujours le sens ontologique. Il manquera toujours au verbe son principe moteur. Je marche; je mange; je dors et, maintenant, j'écris. Avec quelle suffisance pourrais-je donc prétendre être la source de toutes ces actions quand celle-ci est tellement souterraine que toujours elle se dérobe et ne se laisse repérer que pour mieux m'échapper encore.

# XVIII

Il m'eût fallu un sourcier. J'en ai rêvé de ces hommes parcourant les terres de long en large, leur étonnant bâton dans les mains. Chez Pagnol, l'eau finit toujours par jaillir; mais il n'est pas de sourcier de l'âme; tout au plus des prêtres en qui je redoute plutôt le fossoyeur. A vouloir infiniment remonter le cours des fleuves jusqu'au point insécable où fuse la naissance et suinte l'eau, on s'expose seulement à ne plus rien voir ni entendre. Pas plus que la flèche ne s'arrête d'avoir atteint la limite de l'espace, pas plus ne s'élançe-t-elle d'un point défini. Car il n'est pas d'autre origine que l'infini de nos désirs.

J'ai vu ainsi naître chacune de mes filles mais je sais bien que leur origine s'étend bien en deçà de cet instant émouvant, où comprimées et fripées, elles s'extirpèrent de leur asile originaire. Leur histoire aura commencé neuf mois auparavant dans la rencontre inopinée et désirée de deux corps; mais cette union avait déjà été ensemencée dans un regard ému, subitement éveillé à la tendresse. Qui peut me garantir qu'elle ne se préparait pas depuis longtemps, depuis toujours?

L'origine, la funeste habitude qui nous étreint de tout vouloir expliquer par le début, en croyant y trouver la cause; oui, l'origine est un leurre où nous nous berçons.

Tout fuit; tout passe et m'échappe. J'aurais, comme tout un chacun, aimé proclamer l'ensemencement si rassurant. Au lieu de cela, l'infini encore s'enfonce où je voulais un terme.

Mais être juif donne le vertige. S'y enfouir, c'est plonger au sein des temps, au plus ancien de l'être. Etre juif, c'est participer à la seconde même qui suivit la création. Mais n'est-ce pas, aussi, et sans le vouloir, répéter une défaillance originelle?

Parce que j'avais voulu comprendre la philosophie, j'appris le grec; quand je voulus mieux pénétrer ma judéité, je m'initiai à l'hébreu. Commercer avec des sonorités si étrangement orientales m'ouvrit l'ivresse de l'éternité, me plongea dans ces récits où Dieu n'était pas encore cet être bonasse qui toujours pardonne, ni déjà plus ce potentat trop froid qui comptabilisait les errances; mais, enfin, ce partenaire qu'avec passion l'on révère.

Mais la langue n'est pas tout qui peut exprimer la pensée mais plus difficilement l'être. J'ai, c'est vrai, le sentiment que ce qui te manqua, grand-père, c'est cette proximité d'avec le sacré, qui seule eût pu t'offrir le souffle de poursuivre quand tu n'eus plus que la rage de vaincre. J'ai assurément la conviction que l'homme n'est jamais aussi grand qu'en mesurant le fossé monstrueux que rien ne comble jamais, qui le sépare de la grandeur simple de Dieu.

La foi s'éveilla en moi avec l'antique question de l'être, comme pour mon père alors. Nos parcours s'en virent étoffés même si souvent, ils s'écartèrent alors de la norme sociale d'une époque qui désapprît trop vite dieu. Mais parce que mon père découvrit dieu sans sa judéité, il nous traça le chemin vers celui ci, et gomma en même temps les couleurs de celle-là. Il n'a jamais voulu de ma fierté judaïque quand mon grand-père s'en fût moqué. Car il en eut honte.

# XIX

Nul ne revint intact des camps. Certains témoignèrent; d'autres se turent, pressentant que ce qu'ils avaient vécu, les situait à jamais au-delà de toute limite humaine. Race perdue et muette au sein d'un troupeau exilé et honni, ceux-là sont les témoins d'un monde abandonné de Dieu, où les lointains échos de la parole créatrice qui soutenaient voici peu encore l'effort humain ne résonnent plus, couverts qu'ils sont par les cris immondes de la bête .

Mon père rentra, l'échine courbée, mutilé à vie de ne pouvoir plus se regarder sans honte ni crainte. Refusant que le même destin nous écrasât un jour, il tâcha comme il put de camoufler sa judéité et la nôtre. Pouvait-il comprendre que par cette atroce complicité de la victime et du bourreau, il poursuivît ainsi l'effort d'anéantissement qu'avaient entrepris les nazis.

Si je relevai la tête, s'il m'arrive encore de me proclamer juif avec ce rien d'ostentatoire provocation, n'est-ce pas pour racheter cette honte paternelle que jamais je n'ai admise ? Parfois je lui rappelle la grandeur de notre peuple qui, pour avoir été sempiternellement victime de la bêtise humaine, reçut au moins la grâce de n'avoir aucune page dont il eût à rougir. Rien n'y fait! Les blessures de l'âme ne cicatrisent jamais.

La découverte de la judéité m'est indissolublement liée à ces chairs déchiquetées, à ces âmes broyées; jusqu'à la défaillance.

Etre juif à s'en évanouir plutôt que se réjouir d'être chrétien !

L'on raconte parfois qu'un juif converti fait peut-être un chrétien de plus mais pas un juif de moins; la boutade est plaisante qui sous l'antisémitisme feutré trahit une incontournable vérité .

Il m'apparaît aujourd'hui que la judéité parce qu'inanalysable demeure ce qui jamais ne se dissout ni ne se réduit. Ce qui toujours résiste à l'agression ou à

l'assimilation. Cette part en nous, issue du divin, qui domine et que rien ne peut altérer; mais que rien non plus ne suffit à désaltérer.

Ces juifs que mon grand-père rencontra, dont les traces devaient bientôt s'effacer sous la morbidité teutonique, furent les derniers témoins d'une intarissable patience. Ils attendaient le Messie et n'en désespèrent jamais. Comment ne pas pleurer devant cette insouciance fidèle à une promesse qui toujours sut reléguer à l'arrière-plan les souffrances et les injustices qui furent si souvent le prix de leur royaume ? Comment ne pas hurler de nostalgie devant cette humilité mystique que nos ambitions sociales ont désormais flétrie, et rendue presque impossible ? Cette famille en apprit plus à mon grand-père qu'un long traité talmudique; sans mot dire, sans même gourmander celui avait pourtant déserté la rocaïlle de l'être. Elle lui raconta le pogrom auquel elle venait par chance d'échapper, seule désormais d'une communauté ancestrale.

Cette histoire n'avait que quelques jours. Elle avait mille ans!

# XXI

## **Mémoires (suite)**

*Hier matin, raconta l'homme, on m'appela à la marie. Un colonel allemand voulait me voir. Inquiet, je m'y rendis mais voulus d'abord en parler au rabbin Leibowitz. Cet homme était un juste, savez-vous ! Il emportait avec lui la ferveur des plus tièdes et n'aurait jamais admis qu'un seul d'entre nous désertât la synagogue. Mais ce fut toujours sans morgue, sans menace qu'il nous convoquait à la prière. J'étais un peu comme vous; avant ! J'avais fait des études de droit: je voulais être avocat. C'est sûr! j'en avais les moyens. Mais il fallait être chrétien. Je résolus donc de me convertir. Après tout, je n'étais pas le premier et ne serai pas le dernier. Combien des nôtres, pour survivre à la furie assassine des grands purificateurs durent-ils renier ainsi la foi de leurs pères ? La foudre divine ne les avait pas frappés pour autant ! Et puis! qui m'empêcherait jamais de prier dans la langue des miens, chez moi ou dans le silence de mon étude ?*

*J'ignore encore aujourd'hui comment Leibowitz l'apprit mais il s'arrangea pour me le faire avouer.*

*- Que cherches-tu, fils ? A gagner de l'argent ? Mais ton père en a tant déjà ! Il te le léguera un jour. A exceller dans ton art manœuvrier ? Mais tes frères aussi ont besoin d'un avocat pour leurs misérables querelles de boutiquiers inquiets. Que t'ont-ils donc appris à l'Université ? A déshonorer les tiens ? Ta carrière n'est qu'un prétexte !*

*Ton père est simple mais il est bon. Qu'a-t-il fait pour mériter cela ? Tu seras père un jour, tu comprendras. Un fils doit tout à son père, mais ne peut rien lui rendre. Rien, sinon l'aider à affronter le regard divin quand advient le temps de la mort.*

*Que peut valoir un homme qui n'aurait su apprendre à son fils ni à parler, ni à compter, ni à aimer ? Quel piètre homme, que celui qui laisserait son fils ignorer le nom*

*des fleurs, ou le chant du merle éveillant l'aube. Mais misérable est l'homme qui n'a pas su accompagner son fils au-devant de son Dieu !*

*Quoi, le Créateur eût fait le ciel et la terre, fait s'aimer les cerfs au printemps ou fait chanter les femmes au réveil, et il n'y aurait personne pour L'en remercier, tremblant d'humilité et fier de sa foi ? Quoi, il nous eût donné la Loi et fait souffrir les prophètes et nous n'aurions même pas su lui offrir la reconnaissance de nos fils ?*

*Qui es-tu, toi, pour oser ainsi braver Dieu et ton père ?*

*Il avait vu juste. Je le lui dis. A l'Université, au contact des groupes révolutionnaires, j'avais découvert la science de l'histoire, appris à détester la vieille rengaine de la misère humaine dont les églises toujours, quelles qu'elles fussent, s'étaient faites le chef de chœur. J'avais désappris d'aimer Dieu et d'attendre le Messie que toujours l'on nous promet sans qu'il vînt jamais autrement que sous la forme de vexations ou de massacres. Je ne croyais plus que l'espace de l'être fût l'éternité divine mais plutôt les luttes toujours scandées de l'histoire sociale. J'étais revenu mécréant de l'Université; je ne supportais plus la chape de plomb obscurantiste que les rabbins faisaient peser sur l'esprit juif. Je haïssais l'accoutrement médiéval, la barbe et la kippa, les ridicules génuflexions: mais surtout, le ghetto où l'on nous enfermait, qui nous condamnait à la singerie de nous-mêmes.*

*J'avais envie d'air libre: d'être comme les autres, celui que l'on regarde plutôt que celui dont on se moque ou que l'on montre du doigt. On n'est jamais bien brave quand on fait figure d'apostat . Comment dire à ce saint homme que je ne voulais pas blesser, combien ma vie désormais lui échappait. Je ne l'osai, mais il l'avait deviné.*

*Alors, parce qu'ils ne savent faire que cela, il me raconta une histoire:*

*- Connais-tu, me dit-il, l'histoire des Dunmeth ? En 1665, le kabbaliste Sabbatai Zevi non seulement annonça l'imminence de la Rédemption mais se proclama le Messie que nous attendons tous. De Smyrne à Jérusalem, les foules se pressèrent autour de lui avec d'autant plus de ferveur que Nathan de Gaza, un docte, avait confirmé le miracle messianique. Dans ses moments d'extase, il vit le Royaume divin et l'accomplissement de la Loi. Il balayait tout sur son passage, raison comme passions: Tous quittaient maisons, ateliers et femmes pour suivre Sabbatai qui assurément les délivrerait d'un millénaire d'effroi.*

*Comme signe tangible de sa mission, Sabbatai résolut de se rendre à Constantinople, pour y détrôner le Sultan et le convertir à l'ère nouvelle dont il dessinait les premières fureurs. Nul ne doutait qu'il réussirait. Comment le surgeon pourrait-il échouer dans son entreprise purificatrice?*

*Pourtant rien ne se déroula comme espéré. La police turque l'arrêta mais curieusement ne le mit pas à mort. Prisonnier près de Gallipoli, il réussit à s'y préserver un tel privilège qu'il y tint une véritable cour. Mais le prix était lourd. Convoqué devant le divan d'Andrinople, Sabbatai avait abjuré et opté pour le turban.*

*- Pourquoi me racontes-tu cette histoire ? Elle n'a rien à voir avec moi. Que des juifs trop naïfs se soient laissés prendre au piège d'un plus rusé qu'eux, n'est après tout que le risque inévitable d'une attente qui se prolonge. Tu sais mieux que moi combien l'histoire d'Israël cache d'illuminés qui se prirent pour le Messie. Il n'est pas de foi sans mystère, soit, mais le désir ne se survit que si, de loin en loin, il trouve de quoi se satisfaire ! Ton histoire montre seulement combien les hommes toujours perdent d'attendre leur salut du ciel plutôt que de briser les chaînes que d'autres, plus malins, ont forgées autour d'eux.*

*- Ne sois pas si impatient, me rétorqua-t-il. Je n'ai pas fini. Car que crois-tu que firent les adorateurs de Sabbatai ? Bien sûr certains se détournèrent de lui et jurèrent qu'on ne les y reprendrait plus. Mais d'autres ne purent accepter que le Messie fût un traître. Ils imaginèrent alors que l'apostasie n'était pas un accident mais le dessein obscur et irréfragable de la miséricorde divine, le chemin que devait emprunter Sabbatai pour accomplir l'ère nouvelle. Le juif, disaient-ils, est toujours vivant, quelque religion qu'il paraisse embrasser.*

*- Voici ce que tu dois comprendre: Juif, tu es né; juif, tu mourras. Plus tu croiras t'écarter de la foi de tes ancêtres, plus tu découvriras que l'attente toujours t'habite dont ta science de l'histoire n'est que le dernier - et bien piètre - avatar.*

*Il m'avait ébranlé avec son histoire de faux Messie. Je fis pourtant la bêtise de me convertir; mais rien dans le monde des gentils: ni les beautés, ni les richesses, ni même l'assurance de s'endormir le soir sans redouter qu'on frappe à la porte; rien, décidément, ne put étouffer la honte qui se mit à me ronger.*

*Et puis, de toute façon, pour mes collègues comme pour mes clients, je restais un juif qu'on ne fréquentait que par nécessité; au mieux, pour attester qu'on avait échappé aux préjugés antisémites. Un jour, je cessais de supporter ces regards insincères et regagnai notre stettl. Depuis, chaque fois qu'un événement grave survient, ou qu'une interrogation*



*me hante, j'essaie d'agir comme il me l'eût recommandé car je l'avais reconnu comme un juste.*

# XXI

*Hier donc, je me rendis chez lui. Les récentes manœuvres militaires avaient énervé les gentils: ils cherchaient une cause à leurs malheurs. Comme toujours, disposé à servir, le juif était disponible, prêt à être pourfendu.*

*- Il faut être très prudent, Salomon, me dit Leibowitz. Un enfant s'est égaré dans la forêt, qu'on croyait perdu. On vient de le retrouver ce matin: mort. Une vilaine mort ! L'enfant a été mutilé, violé sans doute. La ville s'agite. Regarde devant l'église: ils sont attroupés, prompts à la vengeance. Ecoute, ils nous accusent déjà. Rends-toi près du colonel. c'est lui qui commande ici. Demande-lui sa protection. Toi, tu sauras le convaincre, tu parles leur langue, tu connais leurs habitudes. Il m'a demandé un traducteur: profite-en!*

*J'acceptai, évidemment. J'avais suffisamment souffert de ma désertion passée pour ne pas me réjouir qu'aujourd'hui elle servît les miens. Il ne faut que quelques minutes pour se rendre de chez le rabbin au cantonnement des troupes allemandes. Il me fallut pourtant une demi-heure: car je dus éviter les foules déjà haineuses.*

*La ville était calme; trop ! Ce n'était pas, comme chaque matin, le délicieux charivari des femmes courant l'épicier; maugréant le boulanger pour son pain toujours trop cher; du rémouleur parcourant les rues en quête d'un client et haranguant le vitrier à qui depuis vingt ans il dispute la place. Non, rien de tout cela ! Juste un silence menaçant; des regards qui vous esquivent comme ceux de l'enfant qui fomenterait un mauvais coup; et puis, là-bas, deux cents hommes amassés autour de l'église, autour d'une voix stridente.*

*- Je vous le dis: passe encore qu'ils souillent notre terre mais ce sont nos enfants qu'ils tuent maintenant. Je l'ai vu hier, cet enfant, traînant dans le quartier juif. A coup sûr, ils l'auront capturé et tué pour je ne sais quelle cérémonie satanique. Il faut nous débarrasser d'eux. Maintenant !*

*Derrière lui, le curé. Mais il est trop mou, ou trop complice pour oser s'interposer et braver ses ouailles. Trop souvent, le chrétien a le pardon et l'amour à la bouche mais son bras jamais ne désarme.*

*Je contournai la place pour n'être pas vu. L'entrevue avec le colonel allemand fut ce qu'elle devait être. Oh ! Ce n'était pas un mauvais bougre mais comment demander à un hobereau prussien tout engoncé dans son fier code militaire de se préoccuper plutôt d'un troupeau égaré que de l'avance ennemie. Qu'étions-nous pour lui ?*

*Une source d'ennuis, tout au plus ! Son rôle était d'organiser le calme à l'arrière. Il organisait.*

*Le militaire peut parfois écraser les foules mais jamais affronter sa colère. Depuis Ponce Pilate, toujours il préféra céder à la foule furieuse plutôt que de renoncer à la puissance du commandement. L'homme toujours se tait, sous le militaire. Ainsi, quand domine l'ordre suprême, l'homme se meurt.*

*- Vous exagérez, me dit-il. Tout cela n'est que sempiternelles pleurnicheries juives. Vous ne croyez pas que votre devoir serait plutôt de resserrer les rangs devant l'ennemi plutôt que de solliciter de vaines protections égoïstes pour les vôtres ? Mais laissons cela, j'ai du travail pour vous.*

*Je traduisis ce qu'il me demandait et rentrai chez moi. Mais cette nuit-là ne fut pas comme les autres. Mais le grand concert tonitruant de la haine chrétienne ! Partout ce n'était que hurlements, feux et saccages. Est-il utile vraiment de vous décrire comment tous moururent ? Femmes violées, enfants écrasés par la foule qui ne les voyait même pas, hommes pendus après qu'on les eut obligés à mettre eux-même le feu à leurs propres maisons.*

*Autour de Leibowitz, on retrouva dix hommes, châles de prière autour du cou; les corps presque entièrement calcinés, à peine identifiables.*

*Comment parvins-je à échapper à cette furie ? Je l'ignore. Bien sûr, nous étions-nous cachés dans un coin reculé de la cave. Ils ne nous ont pas trouvés faute d'avoir vraiment cherché comme si leur soif sanguinaire avait été suffisamment étanchée. Il m'arrive de le regretter. Avec ces deux femmes et cet enfant, je reste aujourd'hui le dernier survivant d'une communauté ensevelie sous la honte. Partout, autour de moi, des cadavres !*

*La guerre que vous faites n'est pas belle; aucune ne l'est! Mais les morts que vous laissez derrière vous ont tous une tombe, un parent qui pleurera devant elle, une*

*photographie jaunie extirpée d'un portefeuille à chaque instant de nostalgie. Ils sont morts mais leurs disparitions ont un sens, même s'il est révoltant.*

*Personne ne pleurera les miens; il n'y aura ni tombe, ni survivant pour l'entretenir: il ne reste que moi, portant en mon âme une ville entière, avec ses joies et ses craintes, ses chants joyeux du shabbat et ses angoisses du lendemain.*

# XXII

J'ignore ce qui troubla le plus mon grand-père: du malheur de cet homme ou de l'oubli de sa propre judéité. Je sais en revanche qu'il n'oublia jamais Salomon et qu'il en parla parfois à son fils, mon père. Des tragédies comme celles-ci, il y en eut beaucoup; le pire était encore à venir sous la forme d'un cataclysme universel. Je crois qu'alors, il le devina.

L'histoire humaine égrène lamentablement ses joies et ses peines comme un refrain souvent répété, vite lassant. Parfois, des crêtes, comme ces vocalises un peu hystériques que le mélomane prise tellement dans l'opéra. Mais une fois, une fois seulement, ce contre-ut poussé jusqu'au dégoût, qui brisa tout alentour. Le grand air de la Reine de la Nuit !

Depuis, l'histoire balbutie comme s'il n'y avait plus qu'à ressasser de vieilles rengaines ou que l'infinie combinatoire des notes se fût étrangement épuisée et que toujours on retrouvât des mélopées déjà composées par d'autres, ailleurs. Comme s'il n'y avait plus rien à dire ou faire qui ne le fût déjà. L'histoire ne se répète pas; elle bégaye.

Désormais, toute émotion laisse derrière elle un goût âcre de déjà senti; tout n'est presque plus qu'illusion fade après la croisée insoutenable de hurlements et de meurtrissures que l'humanité a scellée sur sa propre dignité.

# XXIII

## **Mémoires (suite)**

*Cette histoire, mon fils, essaye de ne pas l'oublier. Elle est ce qui te rattache à moi, à mon père et au père de mon père. Cette histoire aurait pu être la nôtre, et risque bien de le devenir si j'en crois ce qu'on dit des projets nazis. Des massacres, il y en eut, même en Alsace, il n'y a pas si longtemps. J'avais trop feint de l'oublier. Certes, la France est un pays de raison, mais pour combien de temps encore ? Qui prenait Hitler au sérieux en 1932 ? Demain, il dominera et tu disparaîtras comme moi, comme Salomon.*

*Après l'avoir rencontré, plus rien ne fut plus comme avant. Je me sentais déjà étranger dans cette armée d'occupation, mais je devinai alors que je l'aurais été tout autant si le hasard m'avait projeté dans l'autre camp. Les armes qu'on nous confie, toujours se retournent contre nous et nous assassinent.*

*Je résolus de garder contact avec cet homme. Il m'avait dit:*

*- Un jour, je viendrai te voir à Strasbourg, quand la guerre sera terminée. Tu me montreras l'Alsace et la France. Je veux bien croire qu'on y peut être à la fois juif et vivant. Telle reste du moins notre espérance. En Pologne, il est deux sortes de juifs: ceux qui rêvent de Jérusalem et ceux qui désirent Paris. J'essayerai la France.*

*Il tint sa promesse. Il arriva à Strasbourg un matin de 1938. Il avait tout tenté: Berlin d'abord, mais il en fut chassé par l'ascension d'Hitler. On l'avait pourtant bien reçu. Berlin, alors, était libre et folle, baroque comme une adolescente pressée d'afficher ses nouveaux appâts. Il s'intégra à la communauté juive, fréquenta la grande synagogue et recommença de croire en la vie. Sa fonction d'avocat lui ménageait d'honnêtes revenus qui lui autorisèrent toutes les délices d'une grande métropole.*

*Puis survint Janvier 33!*

*Salomon n'eut pas le courage d'encore résister. Il savait la puissance de la haine et connaissait la misère du désespoir. Tout allait recommencer. Il tenta de communiquer ses inquiétudes mais personne ne l'écoutait. On n'est pas en Pologne ou en Russie, ici ! L'Allemagne est une grande nation civilisée. Regardez Beethoven, Brahms ou Goethe ! Un peuple aussi fier et futé a bien compris le parti qu'il pouvait tirer de la communauté juive !*

*Trop lucide ou trop fatigué de lutter encore, Salomon partit. Pour Vienne. L'Anschluss l'en chassa. C'est alors qu'il vint me voir. L'Alsace le rassurait: suffisamment française, espérait-il, pour le protéger, assez allemande encore pour ne pas le dépayser. Mais il arriva presque trop tard. La guerre, bientôt ! Où est-il aujourd'hui ? Cet homme fut toujours poursuivi, et il le savait. Où qu'il posât le pied, toujours l'horreur l'attendait.*

# XXIV

*Il arriva à Strasbourg, épuisé et défait. Sans espoir mais fier encore, juste assez pour ne pas s'effondrer et tenter encore d'ensemencer une terre qu'il redoutait d'aimer.*

*Ici, lui dis-je, tu ne risques rien. Tu t'installeras en Alsace; je t'aiderai. Les hommes sont rudes mais pas méchants. Nous vivons avec eux depuis toujours et si nous n'avons jamais pu forcer leur respect, tout au moins n'attisons-nous plus leur haine.*

*J'en suis sûr, en épousant la France, l'alsacien s'est uni à la liberté dont il goûte trop les fruits pour succomber encore à la fascination de l'ordre teutonique. C'est vrai, il a la tête près du bonnet, mais la république s'y est insinuée.*

*Viens, travaille, lis, rêve et dors. Choisis ta route. L'Alsace te fera oublier la douleur d'être juif.*

*Nous sommes un peuple élu, me dit-il. Nous en sommes fiers. Mais de quels massacres faudra-t-il encore payer l'honneur d'être ordinaires. J'ai préféré parfois que Dieu ne nous eût pas choisis d'entre les hommes tellement le fardeau est lourd.*

*Tout homme, me disait-il encore, cherche à être reconnu. Pour cela, tel l'animal, il marque son territoire. L'un ensemence la terre et identifie la réussite à l'extension de son patrimoine. L'autre engrange l'argent, croyant tout gagner de posséder la valeur universelle qui se substitue à tout. L'autre encore, s'essaye à l'art, espérant former la matière qui témoignera de son être. Mais tous, engendrent pour la gloire ou la sottise fatuité du pouvoir, bien sûr, mais surtout pour ne pas être oubliés. Tous tentent d'accrocher la terre, d'y laisser une trace, une marque de pas ou une antique statuaire .*

*Nous, juifs, sommes peut-être les seuls à avoir préféré le temps à l'espace. Nous avons cherché dans la parole ce que d'autres crurent trouver sous le soc de leurs*



*charrues. Quelqu'un nous répondit qui nous interpella. Il nous exhaussa loin au-delà de toute limite humaine de souffrance et d'abnégation. Mais ce que nous avons gagné en puissance, nous l'avons perdu en pouvoir.*

*Toujours, il nous fut interdit de créer, de marquer l'espace de notre empreinte. Le juif est homme du désert, homme de sable, quoiqu'il fasse. Le vent bientôt l'effacera dans l'aride certitude. Dieu nous a élus mais ce qu'il nous demande, décidément, dépasse toute exigence humaine. Faut-il vraiment, pour aimer Dieu, désespérer de l'humain ?*

*Notre peuple inventa l'amour. Il obtint la mort, en retour ! Je ne dis pas que cela soit injuste. Peut-être nous faut-il cette désespérance atroce pour comprendre ce qu'homme signifie et ce que Dieu attend de nous. Car il est vrai que la Parole jamais ne nous suffit. Pendant que Moïse escalada le Sinaï pour aller au-devant de Dieu et recevoir de lui la Loi, nous, les juifs, festoyâmes de la plus odieuse manière autour d'une idole lamentable. Il fallut alors toute l'énergie rageuse du prophète pour ériger en peuple cette cohorte de bédouins poussiéreux et incultes. Quarante ans, dans le désert ! Mais ceci non plus ne dut pas suffire. Depuis deux mille ans, la traversée se poursuit qui biffe un à un du livre de la vie, le nom des survivants de cette archaïque épopée.*

*Je ne parvins pas à n'être plus juif. Je m'épuise de le demeurer. Je veux mourir.*

# XXV

*As-tu jamais entendu. mon fils, d'homme qui désirât ainsi la mort ? Il n'est pas de plus grande violence. Quoique tu lui dises, cela sera vain; ou futile ! Un tel homme fouaille dans les reins plus qu'aucune arme ne saurait le faire. Il nous oblige à l'excellence et nous mesure à la désolation de n'y point parvenir.*

*Je n'ai pas su le retenir. ni lui donner le goût de vaincre ! Mais l'avais je encore moi-même ?*

*Devant lui, je restais orphelin. Que jamais, tu ne le sois de moi !*

# XXVI

*8 juillet 1940*

*Quatre mille prisonniers viennent d'arriver au camp ce matin. Ils avaient combattu sur la Somme. Il ne sont ici qu'en transit. Dès demain, ils partiront pour l'Allemagne. Mon fils, je n'aurai peut-être plus le temps d'achever de te connaître. Je voulais tout te dire mais l'occasion est trop belle, qui ne se représentera pas de sitôt. Le camp est dans un tel désordre que l'évasion doit être possible, maintenant.*

*J'ai rencontré ici un capitaine fringant et volontaire. Selon lui, un certain De Gaulle, dont je crois avoir vaguement entendu parler, aurait envoyé un message de Londres. Il veut continuer la lutte et refuse l'armistice. Nous avons décidé de le rejoindre. Mais pour cela, d'abord, il faut nous évader.*

# XXVII

Il s'évada effectivement en juillet 40, mais ne put jamais rejoindre Londres. Ce capitaine était-il H. Frenay, je n'en sais rien; je découvris seulement qu'ils furent prisonniers en même temps, dans la même région. Mon grand-père gagna Vichy, y régla quelques affaires administratives, dont sa démobilisation, fit une rapide visite à sa femme et à son fils, alors repliés à Périgueux, y acheva sa confession écrite, puis disparut. Jamais, il ne dit à son fils qu'il lui avait écrit, ni ce qu'il ferait. Quelques démarches, concéda-t-il, il faut bien que je me trouve du travail !

En réalité, il participa très vite au réseau de résistance Combat. Deux fois seulement, il fit visite à son fils. Puis, plus rien.

Je ne puis songer à mon grand-père sans penser à sa courte vie. Il mourut à 48 ans mais que fut sa vie ? Cette génération née avec le siècle ne se vit rien épargné: deux guerres mondiales, n'était-ce pas trop pour l'éclosion d'une quête personnelle ? Que reste-t-il aujourd'hui de ces femmes et de ces hommes, maintenant que tout est forclos ? Ils n'eurent le temps de rien, hormis se battre et mourir.

Mon grand-père était en quête de son fils; il lui fallut y renoncer. Tout se déchire quand parlent les armes. Je sais bien qu'il est des combats qu'on ne peut désertier mais je devine aussi quels renoncements ils exigent. La guerre partage ceci avec Dieu d'imposer toujours de nous le plus exorbitant. La nation aura peut-être reconnu en lui un homme méritant mais sa famille l'y perdit et Dieu n'y retrouva pas les siens.

On ne peut décidément pas être à la fois celui qui cueille la rose et celui qui la contemple. L'action pèse aussi sûrement que la passion: l'engrenage y est aussi bien huilé qui vous entraîne au-delà de toute prévision. On peut aimer se mesurer aux hommes; on peut aimer le pouvoir sur les choses et les êtres; on peut aimer tout court. Mais il est faux qu'un homme puisse jamais conjuguer ensemble ces amours-là ! Il est des hommes qui bandent tous leurs muscles dans la seule perspective du pouvoir. Savent-ils que leur âme s'en distend d'autant ?

Ce divorce de l'action et de la pensée m'effare. Il n'y a pas si longtemps au fond, la pensée grecque s'éveillait autour de l'exigence sublime du Connais-toi toi-même ! Un temps où l'on pouvait encore traduire Sophia par sagesse et non pas seulement par savoir. Nous savons aujourd'hui beaucoup sur le monde, mais presque rien sur nous. La philosophie n'a pas tenu sa promesse. Il n'y a pas si longtemps au fond, et presque en même temps, un Dieu parla aux hommes qui délivra un message de paix et d'amour. Un temps où l'on pouvait encore évoquer l'amour sans être ni rêveur, ni ridicule. Nous savons aujourd'hui que seule la violence ne périt pas. La religion n'a pas tenu sa promesse.

Ce que cherchait le juif c'était ce chemin isolé peut-être, ardu sans doute, où l'on pût à la fois s'émerveiller du vol des hirondelles et cueillir la plante qui guérit des langueurs automnales. Le juif a rêvé d'un pays où chaque arbre, chaque fleur serait une offrande, où chaque parole adressée au voyageur fût un offertoire; où la table que l'on dresse le soir exprimât la joie non tant de se sustenter que de se retrouver et comprendre ensemble le sens du labeur quotidien.

# XXVIII

Il y avait une sagesse orientale mais j'en redoute la dévaluation. Le monde n'est jamais rassurant qui ne sait plus prier. La table d'antan était riche d'un cérémonial que l'agitation moderne, le travail des femmes et la cupidité des hommes ont gâché. Nous nous nourrissons mieux et plus qu'aucune autre époque, mais nos victuailles ne rassasient pas l'âme. Se retrouver le soir était une autre façon de se recueillir et prier. Oh bien sûr ! le rite dut bien souvent dégénérer en mécanique incantation; certes. La lettre tue quand seul l'esprit vivifie; mais j'aime à penser que la veillée fut longtemps ce grand moment où l'homme enfin tâchait d'unir piété et action; le seul instant où sa prière fut de reconnaissance et non de sollicitation.

La table moderne n'offre plus aucun plat que la lente patience des femmes ait embelli; ne permet plus d'autre parole que les déclamations faussement sincères des journalistes de la T.V.; ne supporte plus aucune patience de l'autre.

Enfants, nous mangions souvent seuls, mon frère et moi. Soit que ma mère désirât que le coucher fût assez précoce pour nous ménager un sommeil réparateur; soit que mon père voulût se préserver une confortable soirée; que la raison fût bonne ou complaisante, elle nous écarta d'une cérémonie qui réconforta longtemps l'humain. Elle déniait toute solennité à la joie d'achever honnêtement la journée.

Je n'en souffris pas, et à tout prendre, nos repas pris isolément nous permirent au moins de parler. J'aurais sans doute détesté ces tables fièrement dressées ou l'on ne s'exprime que si l'on vous y autorise, et uniquement avec brièveté. L'enfant que j'étais, bavardait beaucoup; un père trônant et donnant le "la" eût assurément endigué le flot de mes paroles et gommé sans doute trop tôt le brouillon où j'esquissais mon être.

Mais si mes parents nous inventèrent d'autres rites où nous adorions nous retrouver, ils ne surent jamais conquérir la table. Mon père mangeait par habitude, presque par devoir mais il restait incapable de goûter un plat. L'effort culinaire, l'art gastronomique lui semblait moins un luxe excessif qu'un fat relent de

paganisme. Il n'aimait pas manger. On ne lui avait jamais appris les plaisirs de la table et inconsciemment, il reproduisait devant nous ses repas d'enfant pris à l'office devant une gouvernante plus soucieuse d'en finir avec une journée pénible que d'écouter l'enfant qui s'ennuyait.

Il fut un temps où le bourgeois s'habillait pour passer à table; il ne fût venu à l'idée d'aucun mineur de fond de ne pas se changer et laver avant de présider le repas vespéral. L'exigence était morale comme si l'on avait pressenti que les repas pris en famille étaient de la même gravité que l'office du dimanche matin. Le pain que l'on rompt et partage concilie les hommes et invoque le sacré.

Adolescent. j'affectais de découvrir la grande cuisine et tentais d'en développer l'esthétique. Quand d'autres investissaient leurs premiers salaires dans une voiture qui témoignât de leurs indépendance et virilité toutes neuves, moi je hantais les restaurants comme pour mieux prendre revanche d'une table familiale trop froide, trop compassée.

Je sais aujourd'hui que ma découverte de la France doit beaucoup à la table et au vin. Comme souvent dans les familles juives, il fut rare chez moi. Jamais je ne vis mes parents déguster du vin autrement qu'en fond de verre moins d'ailleurs pour le goûter que pour complaire à un hôte trop empressé. Or le vin a partie liée avec la vie dont il est la symbolique sacrée. Je ne m'étonne pas qu'il incarne l'alliance avec le divin: ne pas aimer manger, ne pas boire avec grâce. c'est se condamner à devoir trouver d'autres chemins, plus ardu, vers l'Etre.

Je ne fus certainement pas toujours à la hauteur des vins que je bus mais jamais je n'oublierai ces moments prégnants de grâce. Le vin est une femme qui jamais ne se donne au premier venu mais seulement à qui sait le mériter. Il excède toujours le buveur. C'est bien là son intime générosité. Mais le vin n'est jamais insouciant. S'il est vrai que les régions françaises qui portent le vin ont je ne sais quoi de vertueux qui épargne au paysan l'austérité d'une nature trop rebelle, qui colore la musique même du langage humain; s'il est exact que les contrées démunies de toute culture viticole souffrent souvent d'une tristesse endémique qui ternit jusqu'au chant des merles, il n'empêche que jamais le vin n'oublie l'homme, qui toujours le ramène à sa dure condition. Il faut être américain pour désirer se saouler avec une précision si méthodique. L'âme française trouve dans le vin un nectar qui la réveille ou la révèle, un élixir qui lui permette d'enfin s'exprimer; quelque chose comme un liquide purificateur et miraculeux qui ferait se lever le paralytique et chanter le sourd-muet !

Le vin est exigeant qui sollicite la joie. Mon père était trop mélancolique pour y rien comprendre.

Le vin nous domine, pour l'insondable part de sacré qu'il recèle. Il est la seule part de vie que l'homme sache ensemer, avec l'oeuvre d'art. Partout, il n'est de bruit que d'armes ou de machines; oeuvre que de destruction ou de transformation. L'homme n'aime pas la nature qu'il revêt toujours d'un bizarre accoutrement social; il n'aime pas vraiment l'homme en lui, non plus qu'en l'autre, qu'il agresse si aisément. Partout, toujours l'homme ne répand que la mort. Hormis le vin qui parvient à vivre, à côté de lui, malgré lui.

Aimer le vin c'est reconnaître en nous cette infime part de vie, c'est lui donner sa chance ainsi qu'au sacré dont il porte le sceau .

Nul n'est besoin d'être philosophe pour comprendre que la pensée cède toujours le pas quand vient le moment de l'acte. Il n'est pourtant de grandeur humaine que par la juste harmonie des deux. Je crois bien que les grands juifs approchèrent cette union mieux qu'aucun peuple, eux qui voulurent qu'aucun moment, même pas la table vespérale, n'échappât à l'engagement devant l'Etre. Les bougies allumées au shabbat commençant, la fierté d'entonner en famille un cantique à la gloire divine juste avant de déguster le plat de la fête, c'est renouer avec l'antique exigence d'une musique qui n'effarouchât pas les oreilles divines. On peut sourire de la méticulosité presque mécanique avec laquelle le juif respecte ces préceptes d'un autre âge; mais c'est oublier la grandeur d'une tradition qui voulut rappeler les progrès humains à leur place secondaire, loin derrière l'homme à genou qui hurle de douleur et de joie mêlées devant sa trop dilatoire fidélité à Dieu.

Notre monde nous entraîne dans la spirale échevelée de l'acte où il n'est plus de gloire que pour l'épreuve ou la prestation de service. Nous voici condamnés aux mâles rodomontades du pouvoir et de l'exhibition. Grand-père l'avait deviné: nous ne sortirions plus jamais de la guerre.

Il avait compris que sa vie désormais déchirée, l'écarterait de tout, hormis l'action. Il n'avait d'autre dilemme que de se battre ou se soumettre mais toujours perdre son fils quoiqu'il fit.



# XXIX

Ce qu'il avait résolu en 1915 lui était interdit en 1940. En 1915, parce qu'il ne s'agissait après tout que d'un conflit classique. même si plus long et plus meurtrier, il avait pu mimer le combat lors même qu'il s'en était désintéressé. Mais la violence barbare du nazisme exigeait qu'on lui répliquât par une rage plus grande encore, par une violence tout aussi universelle.

L'homme qui revint de Pologne en 1915 avait changé. Il y resta quelques temps encore, de combats d'arrière garde en comédies de courage mais sa seule préoccupation était alors de ne rien faire qui l'eût empêché de rester simple soldat. Malheureusement pour lui, les aléas du commandement, la mauvaise volonté de plus en plus évidente qu'il mettait à servir, fit qu'on l'envoya bientôt sur le front Ouest, alors qu'allait débiter la bataille de Verdun.

*Mémoires (suite)*

*Verdun: parce que la France a gagné cette bataille, elle la commémore justement comme le faix le plus lourd que la nation ait porté. Tu l'as appris à l'école, mon fils, où l'on t'enseigna à respecter ceux qui, autour de cette macabre ville de garnison, payèrent de leur sang la plus meurtrière des stupidités humaines. Pendant de trop long mois, des millions d'hommes se seront ici déchirés pour gagner quelques mètres qu'ils savaient perdus dès le lendemain.*

*Tu me demandas un jour si j'y étais. Je te répondis oui, mais du mauvais côté ! Tu ne compris pas, tu étais alors trop jeune mais je souffris quand tu comptas alors pour nulle ma bravoure d'antan. Tu n'en parlas pas à tes camarades comme le font tous les gamins épris de fierté paternelle. Avoir été allemand c'était, pour toi, comme ne jamais avoir existé ! Seul celui qui peut mourir, sait être courageux. L'homme qui combattit en 1916 n'était plus le même que celui qui te parlait. Tout réside cependant dans cet autre côté qui ne t'a pas encore été opposé. Ce que je fis à Verdun n'a aucune importance, ni originalité. Comme les autres, comme ceux d'en face, je ne me réveillais que pour me voir extirpé de la boue fangeuse des tranchées, rampant telle une bête sous l'orage vers quelque illusoire objectif. Nous avons tout détruit alentour, hommes et chevaux; jusqu'au paysage mutilé à jamais, crevassé et engouffré pour longtemps par l'éclatement continu de tout ce qui pouvait exploser.*

*Ici, plus question de se défilier. Il fallait combattre ou mourir, et souvent, combattre et mourir. J'en avais pourtant moins envie encore que jamais. Là-bas, en face, à quelques mètres à peine, devaient souffrir et s'ébrouer non seulement des français mais des lorrains, des vosgiens; des frères, ceux qu'avant-guerre je voyais parfois; des cousins car les frontières toujours méconnaissent les familles.*

*Mais ce qui m'horrifiait le plus, qui m'empêchait de dormir, était la lettre reçue de mon père. Mes parents allaient bien quoiqu'ils fussent de plus en plus agacés de cette résidence surveillée à quoi on les contraignait depuis 1914, sans réel motif; mais elle m'annonçait surtout que mon frère, en pension en Suisse depuis le début de la guerre, avait profité des vacances scolaires pour se faufiler en France et s'y engager.*

*Mon frère, en face ! à cent mètres peut-être ! Prêt à l'assaut !*

*Jamais plus qu'en ces mois, je ne maudis autant cette guerre qui, de mondiale, me devenait fratricide. C'est lui, mon frère, que j'entendais peut-être la nuit, dans la tranchée d'en face. A chaque détour d'arme, je croyais le reconnaître, l'entendre m'appeler, me supplier de ne point tirer. C'est vrai, les luttes humaines sont toujours fratricides, mais subitement, cela cessa d'être pour moi une métaphore.*

*C'en était trop: il me fallait partir, vite !*

*Une nuit que nous étions aux avant-postes, préparés à je ne sais quel assaut qui devait décider du sort de la guerre et ne réglerait pourtant que le destin d'une centaine d'hommes; une nuit si noire qu'on n'y voyait même plus ses pieds; une nuit où les canons miraculeusement s'étaient tus comme pour mieux donner sa chance à la nature agonisante, je résolus de m'enfuir. Pas une lumière, pas un bruit; juste quelques chuchotements de camarades trop angoissés pour parvenir à s'endormir ou même seulement à se taire. Le bavardage rassure tellement celui qui va mourir ! Les conditions étaient propices. Avec difficultés, je m'extirpais de la tranchée, la boue collait à mon uniforme. Je rampais lentement, de crainte que le frottement du tissu n'éveillât, ou qu'un malheureux clapotis ne fît croire à une attaque. La nuit, rien n'est silence, jamais; mais tout résonne odieusement. Quand l'homme enfin se tait, quand pour quelques heures il met enfin un bémol au cliquetis macabre de ses armes, on pourrait espérer que le silence apure enfin l'espace; mais non ! Dans l'antichambre de la mort, il n'est pas de répit. Les bêtes ont depuis longtemps déserté les sentiers de notre fatuité; elles seules eussent pu apaiser la nuit de quelques chants d'amour ! Le détestable écho de nos hurlements et de nos haines emplit désormais l'horizon, de part en part. Où que je porte le regard, même la nuit, il n'y a plus que l'homme, partout, obsédant; atroce.*

*Les minutes sont longues quand se joue un destin. Mais l'exaltation à son comble, là, à cent mètres à peine, j'entendis des chuchotements. Tout proches, à portée d'arme et bientôt de main.*

*Tout redevenait possible: fierté et combat. Je n'oublierai jamais ces instants d'entre deux mondes. J'étais seul, seul entre tous, ni plus allemand que français, mais moi, libre puisque je pouvais choisir. Étrange vertu que cette liberté, si humaine et qui cependant ne se peut exercer qu'au lieu même qui sépare les hommes.*

*Mais ce n'est pas en rampant que la liberté se conquiert, ni d'ailleurs en se mentant à soi-même. Pour quelques minutes de réelle extase où j'eus véritablement la certitude de la puissance, pour quelques instants de vertu fugace, que de désarroi !*

*Je laissais derrière moi ma famille et une nation honnie; je trouverai devant moi une réelle communauté humaine. Mais toujours la même sale guerre, poisseuse et débilitante ! De toutes façons ! J'y étais presque, une vingtaine de mètres quand je me sentis retenu par les pieds. Je me retournai. Notre capitaine m'avait vu quitter la tranchée; il m'y ramena, penaud mais agacé.*

*- Alors, on veut nous quitter ? L'Empereur n'aurait-il pas été assez généreux avec vous que tu veuilles aussi le trahir?*

*Il y avait dans sa voix un je ne sais quoi d'ironie sadique qui me le rendit odieux. Un homme de plus ou de moins dans sa compagnie lui importait peu. Il en mourait tant ! Mais me prendre sur le fait, le réjouissait non tellement pour la perspective de me punir que pour la certitude de me jouer un vilain tour. Les Schwobe ont toujours su que les alsaciens ne partageaient pas leur foi: ils nous voulaient allemands mais ne tenaient à nous que pour la grandeur du III<sup>e</sup> Reich. Je crois bien qu'ils se délectèrent de notre souffrance. Elle leur permettait, chez eux et sans risque, d'imposer leur morgue militaire. Le châtement ne se fit pas attendre. Mis aux arrêts, au cachot pour un mois, je m'en tirais bien. Il fallait coûte que coût que j'échappe à cette furie insensée. Je mis à profit une grippe contractée en détention pour simuler une forte fièvre à répétition.*

*J'y gagnais bientôt un répit: on m'envoya à l'arrière. Pour quelques jours.*

# XXXI

*J'arrivais ainsi à Sarrebruck où l'on m'avait hospitalisé. Je n'ai jamais aimé la Sarre; elle est sale et triste comme tout bassin houiller. Il y semblait que les hommes y avait mimé, en temps de paix, les blessures et les anémies qu'ils pouvaient infliger à la nature, en temps de guerre. La mine crevasse et ronge lentement la terre mais avec la même noire détermination que les obus.*

*C'est pourtant à Sarrebruck que je vécus la première pause depuis 1914, depuis ce matin d'Août où, après mon père, l'on m'avait arrêté. J'entrais dans l'hôpital par les jardins. Les premières fleurs depuis de longs mois de grisaille boueuse ! Ainsi donc les couleurs existaient encore ! Ce gazon bien vert, ces roses si finement alignées à gauche dans leur rougeur écarlate; ces trois chênes dominant de leur feuillage un édifice par trop massif, mais que l'on avait voulu aussi accueillant que possible me rappelèrent à la vie; au désir. La guerre durait depuis si longtemps que j'en avais oublié combien les splendeurs des matinées froides et brumeuses où les pas encore trempés de la rosée printanière tâchent d'inventer le sentier et buttent sur les racines comme sur des rocailles; combien un ciel, même gris, découpé par la robe touffue d'un sapin, pouvait en appeler à la vie. La mort est un espace où la couleur est intruse.*

*J'étais comme un enfant qui sortait d'une trop longue réclusion dans la cave noire et sale, après une trop grave bêtise. Ébloui, vraiment, par la révélation d'un monde qui continuait sans moi d'étaler sa calme beauté, aveuglé par une lueur dont même le souvenir s'était éteint en moi.*

*Je dois à ma famille le goût de la forêt où l'on chemine, du vallon que l'on arpente, sac au dos et le respect pour les arbres. C'est tout cela qui remontait en moi comme sève printanière trop longtemps engourdie. Cette matinée d'automne eut pour moi des saveurs estivales. J'avais alors besoin d'un espoir et d'une consolation. L'alentours de cet hôpital, qu'en d'autres temps j'eusse assurément trouvé quelconque, me le prodigua. Imagine, mon fils, j'avais beau regarder autour de moi: pas de boue !*

*Oh bien sûr, je n'eus pas de sitôt le droit de sortir me promener dans les allées: ma pseudo-maladie imposait un alitement prolongé. Mais je savais désormais qu'autour de moi, la vie avait su se conserver presque intacte. Pour la première fois, j'entrevois que la guerre puisse finir un jour et j'étais même capable d'en imaginer la forme. Je savais que la mort bientôt desserrerait ses griffes au moment où je pourrai cueillir, en randonnée, ma première violette.*

*On s'habitue à tout, je crois; même à la mort !*

*Au cœur du combat, on a peine à s'imaginer des mains qui se serreraient d'amitié ! Au creux de la tempête, le marin oublie qu'il est des océans calmes. Quand la mort accompagne chaque geste, chaque pas, chaque cuillerée d'une gamelle infâme, il est difficile de ne pas l'accueillir même s'il est faux qu'on l'apprivoise jamais. A Verdun, la mort ne m'inquiétait pas: elle était là, devant moi, même pas bravache, mais compagne un peu forcée d'un parcours sans fin. L'homme n'est courageux que par la certitude d'avoir déjà tout perdu. Alors, crânement, il se choisit la sortie la plus élégante. Mais la mort est impériale qui accapare tout, jusqu'à l'espérance d'en réchapper. Alors on la maudit; puis on la tait; enfin on l'attend toujours surpris qu'elle ne vous fauchât point déjà. L'homme de guerre attend son tour quand l'homme de paix sait espérer l'aube, et poindre la promesse de ses semailles.*

*Les permissions que l'on accordait aux soldats étaient autant de souffrances inutilement distillées. Je ne connais point de combattant qui supportât sa maison toujours debout, intacte; ou sa femme uniquement préoccupée du prix du pain ou des commérages de l'épicière. Mais aucun n'aurait non plus supporté la ruine de leur foyer ou la mort des siens. Tous eurent la certitude de vivre en un autre monde que les leurs ignorerait toujours, par impuissance et désinvolture. Mais tous savaient également l'espace de leur cœur à ce point anesthésié qu'ils ne ressentaient, de loin en loin, que leur impuissance à rien supporter.*

*Ce n'est pas vrai: ils ne reprenaient pas de force; ils s'épuisaient au contraire dans ces lieux où leurs souffrances restaient muettes. Chaque fois, ils devaient réintégrer un univers où la mort était fatale mais un univers toujours rétréci comme si la parenthèse qu'ils avaient ouverte devait nécessairement se payer d'un effroi plus intense encore.*

*Repartir était une torture, comme une épée tranchante fouaillant une plaie encore béante.*

*Je fis tout mon possible pour ne pas repartir.*

*Mon voisin de lit était alsacien, comme moi. Le hasard voulut que je le connaissais même si nous ne nous étions guère fréquentés. Fils de grand industriel, il avait mis son point d'honneur à ne pas commercer en dessous de sa condition. Nous nous étions parfois rencontrés dans les couloirs de l'école ou au hasard des promenades dominicales. Toujours les salutations étaient civiles, mais d'une chaleur calculée à l'aune de sa fierté.*

*Ici, il était tout autre. La guerre décidément arase les prétentions sociales ! La guerre vous change un homme plus sûrement qu'une femme ou les bonnes résolutions du Nouvel An ! Fut-ce par trop grande solitude, ou par l'épreuve trop aride d'une lutte à quoi rien ne le prédisposait ? Il s'ouvrit à moi et m'offrit le secret de son séjour à l'hôpital.*

*Il n'était pas plus malade que moi. Mais de ses trop fugitives études de médecine, il avait retenu le nom et les symptômes de quelque affection mentale qui lui assurait, ici, calme et survie. Il m'aida à dénicher une psychose au nom alambiqué que j'oubliais aussitôt. Nous passâmes quelques jours à réviser mes symptômes et mettre au point la crise qui devait les révéler.*

*A ma grande surprise, la feinte réussit sans trop de difficultés. Le médecin psychiatre était plutôt bonhomme. Par lassitude ou par compréhension, il feignit de me trouver gravement atteint. Je n'ai jamais su à quel point il fut la dupe de mes manoeuvres. Peut-être eut-il seulement pitié des récits de souffrances que je lui servis, mélangeant subtilement événements réels et fantasmes imaginaires. La psychiatrie apparemment est une médecine bien innocente. Je ne m'en plaignais pas !*

*C'est ainsi que je terminais la guerre, fils, malade mental. Sans gloire, c'est vrai, mais fou de joie.*

# XXXVII

Puis vint le temps des dénouements. L'attente si longue laissa place à l'énervement des passions. Le ressort trop tendu subitement céda. Les armées, épuisées de s'être trop combattues, il n'était plus que d'attendre laquelle craquerait la première.

L'air du temps était à la révolution et plus d'un, en Allemagne, rêvait de suivre l'exemple de Lénine. La guerre ne saurait être qu'impérialiste, disait-on. Des mots, de misérables mots pour dire seulement la lassitude, l'épuisement jusqu'à l'écoeurement. Vit-on jamais armées en campagne ainsi se mutiner ? Subitement, dans le cœur même des peuples en armes, pointait la certitude d'une guerre qui nécessairement s'arrêterait dès lors que le dernier des combattants eût jeté au fossé sa dernière cartouche.

A l'automne 18, des soviets de soldats se constituèrent çà et là et de plus en plus systématiquement qui minèrent l'effort de guerre et précipitèrent l'issue. Mon grand-père profita de l'aubaine.

Avec quelques camarades et son compagnon de folie, ils s'autoproclamèrent soviets sanitaires, destituèrent médecins et militaires, chapardèrent quelques tampons et rédigèrent leurs propres ordres de démobilisation. Il était temps. Le 21 novembre, ils arrivèrent à Strasbourg juste assez tôt pour préparer l'accueil des troupes françaises et participer aux agapes de la libération.

J'aime à t'imaginer, toi si peu révolutionnaire, si conservateur, manier l'ironie et le verbe des foules en rage. Je te vois descellant la statue de Guillaume II. Je n'ai pas retrouvé les pages où sans doute tu décrivais à ton fils, l'entrée des français à Strasbourg .



Ces pages ont été perdues au gré de la tourmente. Mais je ne déteste pas l'idée de cette histoire sans fin où le moment de la liesse s'efface, qui n'était d'ailleurs qu'illusoire ou provisoire. La chronique rapporte des foules excitées, une exubérance presque excessive pour ce peuple si réservé à l'ordinaire. Je t'imagine mal au sein de cette foule énervée. Ces grandes fêtes populaires ponctuent les victoires, certes, mais n'en sont que des symboles, des imageries trop faciles. Je ne connais pas de ferveur nationale qui ne se payât un jour dans le sang.

L'Alsace rentrait chez elle après une longue absence ! Vingt ans seulement vous séparaient d'une échéance bien plus terrible encore.

# XXXVII

## **Mémoires (suite)**

*La paix revenue, notre francité enfin reconquise, revenait le temps des destins individuels. J'avais 21 ans mais si la douleur avait aguerris en moi ce qui restait de molle candeur enfantine, encore me fallut-il devenir homme. Je rêvais de grandeur et de gloire et n'aurais pas détesté embrasser une carrière militaire. J'avais une revanche à prendre: on m'avait spolié d'une guerre. Je n'avais alors pas compris encore que la mort était horrible quelque uniforme qu'elle portât. J'avais surtout découvert mon goût pour cette fraternité virile qu'on ne retrouve que dans les armées en campagne, devant l'épreuve. Mais mon père s'y refusa.*

*En ces temps-là, la vie d'un fils faisait souvent le détour de la volonté paternelle. Ce père que je n'avais pas revu depuis 4 ans, rentra changé, vieilli, mais assez retors encore pour nourrir quelque ambition politique. Mais cela impliquait que j'assume progressivement la direction de notre usine à Schirmeck.*

*En une année à peine, mon père fut élu maire, conseiller général, puis député. Avec quelle rapidité il s'initia aux méandres et aux ruses de la république. Il avait presque cinquante ans de démocratie à rattraper : il la mordait avec une gourmandise touchante. L'Alsace n'avait vécu l'effondrement du second Empire français que pour subir le Second Empire allemand renaissant. Avec un demi-siècle de retard, elle allait intégrer la République, sans expérience politique, avec seulement la foi ample du converti.*

*Il me fallut donc apprendre le métier de chef d'entreprise. J'étais l'aîné. En moins de cinq ans, je passais ainsi, sans autre transition que l'uniforme guerrier, de l'adolescence un peu sotte à la mûre gestion économique. On m'avait volé les années qui fixent la démarche d'un homme. Je n'eus même pas le loisir de me chercher. Très vite, on arrangea pour moi un beau mariage; une de ces unions toute de raison calculée où l'amour n'entre que par effraction.*

*Puis tu vins.*

*Puis la guerre.*

# XXXIV

Pourquoi, grand-père, glisses-tu si rapidement sur ces vingt années qui pourtant furent les seules, avec celles de ton enfance, ou véritablement tu vécus ? Dans cet empressement extrême à borner ta vie entre deux guerres, aurait pu percer la pudeur d'une éducation trop stricte pour qu'on tolère de parler de soi autrement que de raison; non, seule plane l'ombre de tes échecs successifs ou de tes désillusions.

L'amour est affaire intime même s'il est de coutume aujourd'hui d'en étaler les frasques et les charmes. je n'ai jamais cru qu'on y pût être désinvolte sans être en même temps insincère.

Adolescent, je souffris d'une pudeur à ce point étouffante que j'avais toujours préféré mentir plutôt que d'avouer le sentiment que je nourrissais à l'égard d'une jeune fille. J'avais honte, je crois, de ce dont plus tard on est fier. Cette honte que je n'expliquais pas, non plus que je ne la tolérais parce que mes sentiments restaient plutôt chastes, fit que jamais je ne pus aborder une jeune fille, sans reculer en même temps.

Cette pudeur est de famille. Je l'ai retrouvée en mon père qui jamais ne se fût autorisé à parler de sa femme autrement que comme d'une mère. Peut-être l'a-t-il héritée de toi, grand-père.

Ton histoire est bien belle pourtant qui débute, tel un conte de fée, par un bal de printemps. Tout y était pour garantir ce soupçon de romantisme permettant d'oublier que dans votre bourgeoisie bien étriquée encore, rien n'était laissé au hasard; ni surtout les alliances.

Avoir une fille était toujours une épreuve sociale délicate en ces temps où il fallait la doter pour la marier. Le risque menaçait toujours d'une mésalliance, ou d'une laideur trop prononcée pour que la jeune fille ne vous restât point à charge.

Dans ton milieu, la menace était plus grande encore: il fallait en plus éviter le déshonneur d'un mariage mixte. S'épouser entre soi, rester juif à tout prix puisque la femme est le passage obligé vers la pureté judaïque, explique en partie l'anachronisme d'une noce où les entremetteuses durent bien avoir encore leur place.

La jeune fille était belle et grande. Une sorte de gourmandise dans le port altier qui te fit espérer le calme et la tempête sans quoi il n'est pas d'hymen durable. Elle n'avait même pas rougi quand on vous présenta l'un à l'autre; juste manifesta-t-elle un peu de gêne devant cet arrangement presque obscène de convenances qui disposait ainsi de vos intimités.

Mais que savais-tu des femmes, toi qui naquis dans une famille où les filles se faisaient si rares ? Nulle sœur, nulle cousine avec qui dessiner les méandres d'une féminité si secrète. Comment aurais-tu pu tenter de les comprendre quand l'âge où d'accoutumée le jeune mâle déniaise ses ultimes émois enfantins dans les premières rodomontades juvéniles, t'avait plutôt enfermé dans l'espace purement guerrier de la virilité.

Ton initiation fut repoussée à plus tard quand, le calme revenu, tu avais presque déjà renoncé à toute vie autre que celle ennuyeuse de ton usine textile. Que pouvais-tu bien espérer, toi à qui la jeunesse fut ravie et l'amour confisqué, sinon seulement te lover dans la morne rigueur bourgeoise, à la respectabilité plutôt affichée qu'intimement ressentie. Ton adolescence t'avait enseigné que la survie passait le plus souvent par l'espérance non tant d'un avenir meilleur que d'une foudre qui, enfin, tomberait plus loin. Le dos courbé, non par la soumission mais par l'attente, tu avais désappris le bonheur pour n'aimer plus dans la vie que ce jeu de piste contre la mort.

Se marier pour toi, qu'était-ce sinon concéder une forme supplémentaire à la convenance bourgeoise ? Bien sûr, le désir a ses exigences parfois impétueuses mais on les taisait si facilement dans les alcôves des commerces ancillaires. Il n'y fallait voir que le tribut d'une grande santé qui n'importait pas plus que les obscures exigences matinales. Un tribut que l'on payait faute de mieux, en attente d'une tempérance autant désirée que redoutée. Il est des troubles contre quoi rien ne fait, qu'il faut supporter, vaille que vaille !

Tu t'étais accoutumé à cette existence sans autre lueur qu'épisodique et l'amour te faisait peur comme une permission d'extase, d'autant plus dure à assumer que toujours elle s'achève par un douloureux retour aux tranchées.

Quelque chose m'émeut encore dans cette accoutumance stoïcienne à feindre la vie, à renoncer au sacre de l'extase, en échange d'une bien médiocre respectabilité. Certes, il restait toujours pour l'homme l'exutoire de noces morganatiques où Balzac laissait si complaisamment se vautrer sa plume. Votre temps était encore celui des demi-mondaines parce qu'il avait oublié la femme. A cette dernière, ne restait souvent que l'attente feutrée d'un époux toujours plus distant, au mieux, que la tendresse d'autant plus sincère qu'elle camouflait les frasques.

Votre temps n'était pas fait pour le bonheur. Je ne suis pas sûr que le nôtre l'atteigne jamais; au moins l'aura-t-il désiré ! Votre temps, tout de devoir engoncé, s'autorisait juste quelques passades si obscurément consenties qu'elles en devenaient vite obscènes. Votre temps n'était pas fait pour les femmes que vous abandonniez vite à la raideur de leurs corsets; à la banalité de leurs propos, où pourtant, par mépris, vous les réduisiez. Vous ne les honoriez que pour vite les oublier, ou les salir. Quelle somme de maladresses, de préjugés et de malheurs fallut-il donc pour rater ainsi, avec tant de constance, ce qui seul importe !

# XXXV

Fus-tu de ces hommes qui surent à l'époque accompagner l'éveil des femmes ? J'en doute. Ton univers fut trop longtemps envahi par les hommes et rien dans les lignes laissées derrière toi ne témoigne que tu leur accordasses aucune autre place que celle, nécessaire, de la rigueur. Il y a des mères dans ton interrogation; mais de femme point. Sans doute étais-tu trop marqué par la tradition judaïque qui ne sut jamais voir dans la femme que la pureté d'une mère, et ne lui donner l'essentiel rôle de transmission de l'identité que pour l'abandonner aussitôt à se fondre dans l'exclusive lignée des mâles. Jamais, tu ne parles de ta famille maternelle (non plus que moi, du reste) comme si la généalogie toujours devait gommer la trivialité d'une ascendance féminine.

Nous n'avons jamais aimé les femmes que pour la générosité de leurs ventres !

Il m'est arrivé parfois de chercher les sources de ma famille. J'y renonçais vite devinant que la race répétait toujours les mêmes dysharmonies et qu'un XVII<sup>e</sup> siècle de juifs poussiéreux et hagards ne me dirait rien de plus qu'un grand-père écrasé par des guerres plus torpides que son envie de vivre. Mais jamais ne me vint seulement l'idée d'aller quêter du côté de ma mère une quelconque vérité qui importât. Quand beaucoup plus tard, mon père s'amusa à nous retrouver en Alsace dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'offusqua presque que ma mère lui demandât d'en faire autant pour sa propre lignée. -Je n'existe donc pas ? Ne sommes-nous rien donc d'autre que les hôtes passagers, à peine acceptables, de votre fierté nationale?

Mon père chercha, par souci d'apaisement, mais il y mit si peu d'intérêt que la première difficulté eut raison de son effort. Nous sommes sans doute de notre temps, et devons bien accepter l'éclosion des femmes, avec plaisir ou en maugréant. Mais nous restons des hommes, pétris de millénaires de suffisance et de pouvoir. Notre reconnaissance des femmes est bien fragile encore: un rien l'emportera comme paille au vent!

# XXXVI

Il est difficile de parler des femmes. D'ailleurs elles ne sont pas toujours elles-mêmes les mieux placées pour le faire. Mais l'homme, lui, jamais. Peut-être est-ce pour cela, grand-père, que tu fis silence sur une vie sentimentale. Pourtant il y avait ici une revanche à prendre sur la vie que je te suppose avoir ratée. Tu avais trop agi pour ne pas éprouver la nécessité du recueillement. Pourquoi donc te plonges-tu si servilement dans cette profusion d'activités, dans ces associations que tu aimais diriger, dans ces périodes militaires pour lesquelles tu étais toujours volontaire ? Que fuyais-tu sinon ta famille que tu n'avais su fonder; ta femme que tu n'avais su ennoblir ? Que se passa-t-il pour que tu reprisses si vite le chemin de l'action, quelques jours seulement après la naissance de ton fils, et sans retrouver jamais la joie de lui offrir un frère ?

Il n'est pas de plus grand échec pour un homme que sa vie amoureuse. Quand même il ne serait pas le plus visible, puisqu'il est toujours possible de donner le change, il reste le plus douloureux. L'amour comme le sommeil cautérise les meurtrissures et les plaies de la vie. Mais jamais l'ambition professionnelle ne suffira seule à étancher l'appétit d'être et d'amour. Il est des ratages dont on se remet mal; celui de l'amour est implacable qui vous condamne à souffrir d'autant plus des actes qu'ils demeurent la seule issue contre l'angoisse.

J'avais 17 ans. Comme toi, lorsque tu commenças de te battre. Comme mon père, lorsqu'il rentra, éreinté et atone des camps de la mort. Il est ainsi des ères où l'histoire vous rattrape pour ne plus jamais vous abandonner au destin de l'être. Tout alors commençait pour moi tandis que pour vous deux, tout était déjà forclos. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était un matin de septembre: j'intégrais ma classe dans ce délicieux désordre des rentrées scolaires. J'y retrouvais mes camarades des années passées, grandis, mûris pour certains dont la barbe commençait ostensiblement de noircir le visage encore tellement poupin; embellies pour d'autres encore. Les vacances sont de repos pour les adultes mais de métamorphose pour l'enfant. Tel parti gamin encore turbulent et joueur, rentrera



taciturne et grave; tel autre bambin en culottes courtes reviendra jeune homme; nos voix surtout brutalement dévalaient l'octave à en donner le vertige!

Mais au milieu de tous ces visages connus, il en était un, le tien, que je ne puis oublier. Oh, je te connaissais: depuis trois ans déjà tu appartenais à une classe parallèle à la mienne mais jamais jusqu'alors tu n'avais retenu mon regard. Pourquoi aujourd'hui ? Pour ce regard triste d'enfant trop vite grandie; pour ce désarroi tellement visible d'avoir perdu tes camarades habituels ? Je ne sais ! Je fis ce que je dus: j'allai te parler, voulant favoriser ton intégration dans cette classe à qui de solides amitiés avaient offert cette chaleur juvénile qui m'importait.

Cette année-là nous semblait particulière, dont nous espérions beaucoup. Certes le bac la clôturerait mais la chance avait fait de moi un élève juste assez bon pour n'en pas être effrayé. Non, surtout, nous allions recevoir un cours de philosophie et sans trop savoir ce que c'était autrement que par les bribes que nous en confiait une sœur ou un frère qui nous y avait devancés, nous sentions, moi en tout cas, qu'elle marquerait notre existence.

Notre lycée abritait alors un professeur de philosophie que la réputation d'exigence et de passion précédait comme une forte promesse; nous avions vu nos prédécesseurs sortir enchantés ou choqués de leurs cours, et certains (le cénacle!) entourer leur professeur de soins attentifs, d'affection admirative à peine voilée. C'est avec envie que nous les voyions parfois l'accompagner chez elle, où le cours sous une autre forme se poursuivait. Cette femme avait le don d'éveiller les vocations, mais aussi les admirateurs. Sans doute joua-t-elle souvent de son physique superbe et de cette sensibilité exacerbée par une souffrance qu'elle savait colorer de quelque mystère. Je sais aujourd'hui qu'il est aisé d'émouvoir des adolescents perturbés par la quête d'eux-mêmes; mais il est un âge où le père ne s'admire plus mais n'importe pas encore, un âge qui a besoin d'admiration et de maître. Cette femme sut nous l'offrir par l'exigence qu'elle eut de toujours se dépasser.

Cette femme ne se contenta ni d'être seulement un enseignant; ni seulement une philosophe: elle s'adressait à des êtres en formation, avides de sens. Elle ne pouvait que nous marquer.

Cette femme m'apprit assez la philosophie pour m'en donner un goût qui depuis ne s'est pas tari. Je le lui dois et c'est énorme ! Je ne suis pas sûr que je partagerais encore aujourd'hui le contenu de son enseignement, fortement marqué par les

soubresauts de mai 68 et les délices exotiques de l'Extrême-Orient. Mais quelque soit la sagesse au seuil de laquelle j'ai depuis déposé mon havresac, si éloignée soit-elle de ce qu'elle put nous apprendre, je sais que je lui suis fidèle en ceci au moins que l'enseignement m'est un engagement total et non un simple métier, où je poursuis la route qu'elle avait tracée pour moi.

Je regrette parfois de l'avoir si vite perdue, qu'elle ne pût voir avant de mourir, combien le chemin que je poursuivais n'était pas une trahison. Bien sûr, pour m'affirmer, il m'avait d'abord fallu la contredire, je le fis avec cette gravité fate du jeune penseur. Elle en souffrit assez pour cesser alors de m'écrire. Quand, quelques années plus tard, je voulus lui dire tout ce que je lui devais et que j'avais enfin réalisé, elle était morte. Suicidée !

La reconnaissance, décidément, est toujours tardive. Pourquoi n'est-il de gloire, même passagère, que pour l'ingratitude ?

# XXXVIII

Aucune époque ne compta dans ma vie que cette année-ci, qui pourtant ne me ménagea pas. J'y découvris l'amour et la philosophie; la solitude et l'abandon. L'homme jamais ne se voit vieillir car il est un âge qu'affectivement jamais il ne dépasse, celui où subtilement et sans qu'il le réalise vraiment, l'enfance s'efface devant un chemin rugueux qui ne s'achèvera pas. Cet âge est le centre de gravité de l'être; intime et puissant.

La vie peut-être ne se mesure qu'au gré des premières, puis des dernières fois qui l'égrènent. J'en eus la prescience lorsque, tout à la joie de son avènement, je vis percer le regard étonné de ma deuxième fille. J'ai commencé de vieillir lorsque je compris que plus jamais je ne verrai l'enfant paraître. Il est un temps pour tout; mais il est surtout un temps pour les dernières fois. Les dernières couches que l'on achète pour un enfant désormais propre; le dernier biberon que l'on prépare car désormais le bol le remplacera; la dernière promenade où l'enfant trône encore en poussette. Bien sûr, reste toujours l'illusion de tout recommencer mais ce n'est que surseoir à un vieillissement définitivement entamé.

La maturité se jauge à ces dernières fois qui jalonnent la route; la vieillesse à leur prolifération soudainement insupportable: la dernière feuille de paie qui subitement vous projette hors de la communauté des êtres utiles; la dernière cigarette qui vous condamne; le dernier voyage parce que la santé, sans être encore détestable, n'en devient pas moins fragile; le dernier désir qui noue encore les corps mais sans fièvre.

La mort n'est pas un événement qui soudainement viendrait à nous surprendre: elle se prépare continûment mais surtout s'annonce, de préavis en préavis, par la contrainte où elle nous laisse de céder un à un les désirs qui nous rattachent au monde; de renoncer lentement aux mille et un gestes qui marquent d'une patte humaine l'effort de l'être.

# XXXIX

A l'autre bout de l'échelle les premières fois, que l'on espère, que l'on attend impatientement avec une crainte mêlée d'excitation, que l'on commet avec la gravité sacrée des rites de fondation.

Le premier livre que l'on parvient à lire seul et en entier ! La première cigarette que l'on fume à l'écart et en cachette pour en mieux savourer le malaise; la première ivresse que l'on essaye moins qu'elle ne nous surprend; le premier baiser que l'on appose, rougissant et trembleur sur des joues impatientes d'être fardées; la première nuit blanche passée à parler, parler sur fond de musique tantôt saccadée, tantôt languide; le premier chagrin amoureux, la première querelle; que sais-je encore ! Le premier salaire ou le chèque que l'on signe. La première nuit blanche que l'on passe à ne plus parler, où les corps inventent un nouveau langage; ce corps adoré jusqu'à l'épuisement que jamais l'on n'oubliera.

Ce fut aussi pour moi, tout aussi importante, la première page que j'écrivis.

Ainsi, subitement, la plume dessine sur la page des graphes qui enfin prennent un sens. Il n'était avant que gribouillage et tâches; naissent à présent des mots qui résonnent ou tintent, les signes d'une volonté créatrice. Le voyageur en face de moi semble toujours crier ses grognements rocailleux tant que je ne comprends pas sa langue. Puis le bruit magiquement se fait musique où l'émotion plus jamais ne tarira.

Cette seconde est d'intelligence et d'ensemencement. Les chemins, à ce qu'on dit, mènent tous quelque part; qui dira jamais où ils débutent, où la jungle baroque et fière se fait piste et direction ? L'homme, presque par miracle, dessine un point, trace une ligne et alors, naît l'espace; celui, intime, de ses désirs.

Je sais aujourd'hui que cet instant-là inaugure une irrésistible nostalgie, une joie aussi fervente qu'est engourdissante la tristesse qui l'accompagne. Nous n'avons jamais l'âge de nos artères, mais de cette seconde, impalpable, où émergea le sens.

Et débuta le chemin. Jamais homme ne pourra regarder photographie de cette époque-là, musique alors en vogue, sans hurler pudiquement de reconnaissance et d'angoisse. Le temps miraculeusement s'arrête alors, qu'on ne dépassera plus. Nous ne sommes jamais d'une époque, mais d'un instant !

Cet instant peut être musical: un accord dans la Pastorale de Beethoven mille fois répété et toujours émouvant; une phrase du Stabat Mater de Pergolèse: tellement pure de toute ambition qu'elle ressemble à la Parole originelle et vous empêche de trop longues secondes de respirer autrement qu'haletant, ivre d'une exquise douleur; il peut être littéraire ou philosophique: tel argument que soudain l'on comprend et bouleversera le regard que nous portons ou le doigté de notre harmonie intime; il est souvent sentimental quand un regard vous illumine qui éblouit l'âme en l'élevant à des hauteurs qu'on désespérait pouvoir atteindre jamais; et vous fait oublier tout et tous.

Il fut pour moi tout cela ensemble. J'eus la chance de m'éveiller à la vie à la croisée de routes que j'avais longtemps crues inconciliables. Ces amours adolescentes durèrent peu; elles m'eurent pourtant un goût d'éternité. Si plus tard, je me consolais des femmes avec le commerce exaltant des idées, je n'y parvins que de les avoir rencontrées ensemble, en même temps.

Une nouvelle frontière venait de se tracer qui me séparait définitivement de mon enfance. Pourquoi eus-je alors le sentiment d'être aimé, la certitude d'être quelqu'un ? Je ne sais ! Mais ce m'était une première fois. Je n'eus envie ni de hurler, ni même de parler. J'étais assurément trop secret pour sauter d'une joie quelconque mais la musique qu'en moi j'entendis alors, approchait plus d'un choral fiévreux de Bach que de l'intime quatuor de Schubert ! Elle m'élevait aux cimes où, enfin, l'achèvement de l'oeuvre devient visible.

L'inépuisable puissance de ces instants-là reste notre viatique; notre dot. Ce qui fait la valeur d'un homme me semble aujourd'hui sa capacité à en prolonger le lointain écho jusqu'au plus infime détail de ses oeuvres.

Que j'ai pu l'aimer, cette jeune fille ! Et pourtant, j'ai la certitude que ceci est une banalité tellement écrasante qu'il vaudrait mieux la taire. Mais je ne puis oublier la grâce de cette seconde où, enfin, la fierté ridicule cédait le pas devant l'humilité inquiète. Le don le plus précieux que nous font les femmes doit bien tenir de cette impérieuse exhortation à nous exhausser toujours, sans coup férir, mais sans pause possible.

J'ai peine souvent à comprendre le peu de cas que nous faisons de cette grâce initiale, le peu que nous conservons de la nostalgie qui, de loin en loin, nous en saisit, pressés que nous sommes de faire nos preuves et de réussir dans cette implacable course à l'ambition. Et si nul homme ne peut oublier la première femme qui le regarda avec des yeux humides de passion, nous finissons pourtant tous par en égarer l'entraînante candeur.

Cet éclat, je ne le connus qu'une fois encore, lorsque je rencontrai celle qui à présent partage mes jours. Il n'était plus nouveau, mais c'était le même, comme si je remontais le temps trop long de ma formation et que je remissey mes pas dans les traces anciennes mais toujours vivaces de la quête.

# XL

L'enfant marche dans la forêt, seul, et soudainement il ne reconnaît plus le chemin. L'arbre, fauché par la tempête, devait pourtant être là, où il avait coutume de s'asseoir. Mais il n'y était plus. L'homme, assuré de lui-même, brusquement s'effondre quand on l'a jugé trop âgé pour exercer encore son métier où pourtant il croyait exceller. La mère, rassurée de si longues années par les soins attentifs prodigués à sa progéniture, regarde partir son dernier fis, s'assied, éperdue de n'être plus rien pour personne. Toujours, l'être maugrée devant les frontières mais s'épuise dès qu'elles s'effacent.

Ici, devant soi, à quelques mètres à peine, un arbre, une tâche ou un fils et l'horizon s'affiche avec une certitude fière. Il n'est d'angoisse que du brouillard qui efface l'espace avec la même cruauté que la guerre abat les hommes.

L'adolescent est souvent cet être qu'aucun sol ne soutient encore, qu'aucune flèche ne guide et qui nerveusement, maudit le destin de cette infortune. Cette flèche, il ignore être le seul à la pouvoir dessiner et orienter: il oubliera bien vite qu'il dut à une femme d'avoir le courage d'y parvenir. Les femmes souvent nous font la grâce de nous croire meilleurs que nous ne sommes: il ne saurait pourtant être d'enthousiasme sans cet élan vers l'autre.

Quelque chemin qu'emprunte l'homme jeune, toujours il rencontrera les femmes, à la croisée de toutes les tensions, de toutes les intentions.

J'avais dix-sept ans et tout à coup, je m'extirpai de la masse glauque des incertitudes juvéniles. L'envie résolue et méthodique de poursuivre la route. Les aléas d'une mutation paternelle devaient pourtant me priver bien tôt d'un amour à peine esquissé et d'un professeur de philosophie qui eut juste le temps de creuser le premier sillon de mes interrogations. Je ne crois pas au hasard non plus qu'à la fatalité; tout juste m'arrive-t-il de supposer que parfois ils offrent une esquivé à nos échecs, une architecture à nos rêves.

Tel Don Juan plus épris de quête que de conquête, j'eus seulement l'opportunité de me grandir à l'amour mais pas le risque de m'y brûler; d'éprouver les moments nobles de la rencontre mais non d'y souiller ma trop verte impétuosité. L'inachèvement m'était imposé qui pourtant coïncidait trop avec mon caractère. J'en souffris longtemps, m'enfermant dans un silence que ma solitude prolongeait indéfiniment. Par une incroyable provocation, les femmes ne s'offrirent à moi que pour aussitôt s'évader, laissant seulement en moi un goût amer.

Est-ce cela qui t'arriva grand-père ? Je ne puis que le supposer. Je sais pourtant avec certitude que mon amour fut sincère, aussi total que ne le sera, quelques mois plus tard, ton élégante fuite dans l'action.

Que se passa-t-il qui te la rendit bientôt étrangère, si vite odieuse ?



# XLI

La rencontre amoureuse est d'une rare alchimie. Qu'on cherche à la provoquer, alors telle la pierre philosophale, toujours elle se dérobera aux regards indiscrets de la certitude. Qu'on se contente seulement de la mimer, alors tel un rituel archaïque dont on aurait perdu le secret, n'en demeurent que les mécaniques et trop froides génuflexions.

Tel la désire si ardemment qu'il la prépare avec une minutieuse préméditation, une stratégie torve; et pourtant rien ne se passe qu'une piètre poignée de main. Tel autre, par on ne sait quel désespoir, la refuse avec un tel acharnement qu'il désapprend même de la reconnaître; et pourtant ce sera sur lui que le regard insolite se posera, qui entrave la quiétude et ennoblit l'âme.

Nulle recette pour la provoquer, nulle stratégie pour la réussir. Juste la prescience que son extrême fragilité en mesure le charme et le prix. Juste la certitude que l'incroyable mouvement aléatoire qui réussit à la bâtir peut immédiatement s'inverser et laisser retourner à la médiocrité ceux qu'elle avait unis.

L'amour est un regard que la myopie toujours guette.

Nous avons tous connu cet instant, qui fait l'homme, où soudainement tout s'illumine et revêt une grâce qu'on craint à tout moment de souiller. Tel l'enfant pénétrant la magie de Noël devant le sapin brusquement illuminé, dévoilant pêle-mêle l'amoncellement de cadeaux qu'il sait lui être destinés et la crèche posée là, pour rappeler au moins que la fête est sacrée; tel le jeune homme, interdit devant l'aimée, découvrant les délices d'un monde désormais métamorphosé. Rien, ni personne n'y reste insensible.

Il n'est pas d'autre alchimie que le regard amoureux, qui seul bâtit l'homme et le fait excéder de puissance. Il a suffi d'un instant, d'imperceptibles centimètres pour que le point de vue en fût modifié. Là où, auparavant, obsédaient les misères de la

vulgarité humaine, où constamment s'entassaient les preuves de la déserrance, où implacablement l'esprit trouvait plus de motifs de crainte et de renoncement que de raisons à poursuivre une quête, tout à coup, par la grâce d'un regard perçu autrement ou d'ailleurs, se révèlent la beauté grave de la vie et la tolérance complice à l'égard des turpitudes humaines.

Juste quelques centimètres, et l'univers bascule !

Chacun, sa vie durant, en a éprouvé la chance et le risque. Tel visage, parce que connu, insensiblement marque notre mémoire et nos désirs avec une telle prégnance qu'il nous suffit alors de le pressentir pour le reconnaître. Telle femme, qui entr'aperçue d'abord sembla disgracieuse, trahit lentement des charmes qui effaceront la laideur initiale. Quelques centimètres seulement !

Tel ami, tel conjoint côtoyé depuis si longtemps qu'entre lui et nous se glisse une image ou une réputation tellement incruste que nous n'aimions plus qu'elle !

# XLII

Mais voici que, par hasard ou par jeu, l'on décide un jour de regarder l'autre sous un plan différent, de quelques centimètres décalés. L'univers s'inverse ! Et l'image se brouille ! Et l'autre, surtout, révèle des tares qu'on n'avait su voir, qu'on avait voulu oublier.

Il s'en faut juste de quelques centimètres ! La profondeur des sentiments humains, la gravité un peu roide de sa piété, la fidélité intangible d'un amour ne tiennent qu'à ceux-ci: un infime décalage du regard ! Alors naissent l'angoisse et la honte. Oui, j'ai parfois joué de ces angles pris d'un peu plus haut ou d'un peu plus loin et j'eus peur, vraiment peur, de mon étonnement à voir une femme se glisser sous mes draps. Ces yeux si souvent regardés où je voyais l'espérance d'une lueur, ces seins à la courbure rassurante où j'allais quêter une rencontre silencieuse, ce ventre où j'aimais me perdre me semblèrent alors atrocement étrangers, presque menaçants d'intimité perdue. Et le sourire de la tendresse se figea en sarcasme.

J'eus peur, c'est vrai, de ces trop longues années où l'accoutumance fait oublier l'odeur de l'aimée et les charmes de sa présence. Quand brutalement tout se retourne, quand se trompant, on n'a plus devant soi que le négatif d'une photographie qu'on ne désire même plus tirer, quand inéluctablement l'aimée ne laisse plus derrière elle que le goût amer de la froideur et de l'égoïsme; quand, sans même qu'on y puisse résister, L'on en vient à reprocher à l'autre cela même qu'on y avait adoré; quand les grandeurs semblent désormais des défaillances, alors cesse l'enchantement et commence, atroce, la séquence odieuse, des dernières fois.

Mon amour semblait ne tenir qu'à ces maudits centimètres que je ne parvenais même plus à parcourir en sens inverse et qui me parurent alors un continent. J'avais crainte de ces "Je t'aime" qui sonnaient comme des reproches. L'homme se croit grand quand il est capable de nobles sentiments. Sait-il seulement combien sa grandeur, tel un colosse aux pieds d'argile, n'est assise que sur un regard inopinément jeté.

Je ne m'étonne pas de ces ententes brusquement interrompues car l'homme met plus de soin à choisir sa tâche que sa compagne; car l'homme cède trop souvent à la convenance l'opportunité de son hymen.

# *XLIII*

Je l'ai connue ta femme, ma grand-mère, si empressée de se faire chérir, si maladroite à se faire aimer. Que vécut-elle avec toi qui engourdissait son sourire sitôt que l'enfant se mettait en quête d'une caresse ou d'un baiser ? Pourquoi cette raide retenue, cette économie de soi qui l'empêchait d'approcher les tiers autrement que par les signes compassés de la norme sociale.

J'imagine mal la somme de frustrations, de souffrances et de rebuffades qu'il fallut pour confondre vos bonnes volontés timides en anicroches si rêches et revêches; pour empêcher la rencontre de vos âmes et de vos corps. A ce que je sais, jamais vous ne vous connûtes; tout au plus longèrent-vous vos existences de quelques incursions fugaces, d'autant plus douloureuses que sincères.

Toi, tu allas chercher dans l'activité une quiétude qu'un foyer éteint te refusait; elle, alla fureter dans les toilettes mondaines et les parfums capiteux les preuves ostensibles d'une féminité que tu n'avais pas su exacerber. Avant de se déchirer, toujours le couple se sépare. Les regards se disjoignent et guettent des horizons d'autant plus éloignés que la couche conjugale reste froide .

Le désir est un tyran indomptable que le regard amoureux provisoirement assagit. Mais sa renaissance traduit toujours l'éveil de la bête; le sommeil de l'autre.

Quand parfois le miracle perdue, n'est-ce pas par la sagesse de ses protagonistes qui heureusement n'oublie jamais qu'il n'est d'amour que par la séduction incessante; qu'il n'est d'entente que par la lutte acharnée contre la déserrance de la coutume, et l'indifférence du quotidien. Il faut un temps atroce pour conquérir cette sagesse-là lors même que le couple a depuis longtemps désappris de se retrouver.

Il n'est d'amour que par la conquête de tous ces petits centimètres jusqu'au moment où, quelque soit l'angle que l'on adopte, toujours il offre le même paysage:

le couronnement de l'aimée. Il y faut une infinie patience et la donation perpétuelle de soi, jusqu'au renoncement.

Tu n'y réussis point pour t'être ainsi enfermé dans une solitude qui t'écarta même de ton fils; tu délaissas lentement les chemins qui mènent à l'intime quiétude pour affronter constamment des luttes qui suppléèrent toujours plus vainement l'ouverture de l'âme.

Il est encore trop tôt pour affirmer que je réussis ou tu ratas: j'écris comme tu le fis pour retrouver un repère par où sortir de la forêt mais j'aimerais que ce ne fût pas déjà un aveu de défaite. On ne sort la boussole de sa poche que la gorge déjà asséchée d'inquiétude. Je sais seulement que l'amour toujours vit tant que demeure le désir de combler ces centimètres qui nous éloignent de la patiente écoute.

Grand-père, je voudrais que tu comprennes qu'au-delà des cinquante années qui nous distinguent et d'un caractère qu'on me dit opposé au tien; qu'au-delà de nos destinées si différentes et de nos philosophies si éloignées, je veux, oui, que tu sentes qu'il est une revanche que je puis prendre sur ces échecs, par la persévérance à te comprendre et l'entêtement à t'aimer.

Notre génération a trop connu tout ce que la tienne avait espéré conquérir pour que j'aie l'audace de rater. La plénitude de nos vies est le tribut d'honneur que nous avons à payer de vos misères toujours répétées.

Je veux te dire ce que tu n'as jamais connu et qui suinte tellement des lignes que tu écrivis en juillet 40, qui hurle si désespérément dans celles, si rares, que tu griffonnas en 1944 à Auschwitz. Je voudrais que tu comprennes ce que moi aussi j'eus tant de difficultés à ressentir, au point d'y presque renoncer quand enfin jaillit la discrète luminescence d'un regard, et d'une attente.

Il est des frontières dont on ne parle jamais, autrement infranchissables que les murs de nos hontes, autrement plus crispées que nos limites politiques, aussi tangibles qu'est fluctuante la frontière des nations. Cette frontière divise l'humanité défaillante en deux aussi sûrement que l'eau, le feu.

L'homme, la femme que le mythe grec dit n'avoir pas toujours été séparés et qui ne le seraient que pour mieux se retrouver.

# XLIV

La féminité, cette part si imposante de l'héritage humain, qui, dit-on, nous traverse tous; la féminité si souvent silencieuse dans l'histoire que retient nos manuels; que notre culture a si constamment méconnue quand elle ne la méprisa point; la féminité si essentielle à l'équilibre que la vie joue contre la mort: je ne suis pas sûr de l'avoir jamais comprise. Mais elle me hante comme ce motif musical de loin en loin retrouvé mais toujours reperdu qu'enfant j'aimais à entonner m'imaginant qu'il m'ouvrirait les portes du royaume céleste tant il ressemblait à la couleur même de la parole créatrice. Mais elle m'obsède moins pour le plaisir qu'elle sait prodiguer que pour l'élégance où elle nous contraint.

Comme toi, je fus un jour enrôlé dans cet univers impavide de la soldatesque. Oh bien sûr, ce n'était pas la guerre; que la paix ! La vulgarité militaire n'en ressortait que mieux ! Je vécus cela très mal, toujours me sentant souillé par cette insanité que la virilité sait si étonnamment conférer au moindre de ses gestes quand elle connaît le malheur de se retrouver seule, sans femme ou mère à respecter.

La caserne, je ne suis pas convaincu que tu l'aies connue: l'armée que tu pratiquas fut toujours en campagne et je veux bien croire que le côtoiement perpétuel de la mort, l'angoisse toujours frôlée insufflent dans l'homme un peu de cette poignante fragilité que la virilité condamnée à elle-même gomme d'une stupide fanfaronnade .

Tout y respire la mort: l'architecture, rectangulaire et grise; toujours cette géométrie froide que les grecs avaient fondée pour inventer la pensée, que le politique réquisitionne pour répandre la mort. Les instruments, les canons, les fusils et les treillis verdâtres à l'élégance douteuse: je n'ai jamais imaginé la camarade accoutrée autrement. Et les hommes, jeunes pourtant, mais prématurément vieilliss par l'ennui et la bière, fiers matamores épris de leurs



muscles et de leur vitesse; au verbe haut, jamais prononcé, toujours hurlé, réservant leur vocabulaire monosyllabique pour l'ordre ou l'injure.

Je ne m'étais jamais beaucoup soucie de mon sexe. J'étais un garçon, un mec; voilà tout. Cette virilité, je ne l'ai pas toujours aisément assumée, mais je m'imaginai mal, autrement que la quenouille pendante, dans le rôle que le temps avait assigné aux hommes. Mais, soldat, j'eus honte. Honte d'être du même côté de la frontière, honte d'être des leurs quand tout en moi pleurait la distance et la différence.

Un soldat est un être simple, tout d'une pièce grossièrement usinée par la harangue guerrière, qui n'agit que sur ordre, prend sans comprendre et ne connaît qu'une seule injure: "T'es qu'une gonze!".

Je ne connais pas d'autres lieux où la féminité soit ainsi une offense, un outrage. J'en sais où la femme est avilie, méprisée ou simplement négligée; j'en devine où sous le discours policé vantant l'égalité des sexes coule la chronique ordinaire du machisme imbécile, mais jamais autant qu'en la soldatesque je ne vis une féminité autant incomprise, aussi vulgairement ignorée, aussi sottement bafouée.

La violence, même proprement organisée et calculée par l'ordre militaire, reste ce que toujours elle fut: l'exaltation en l'homme de la brute épaisse, et l'oubli de toute dignité. Je n'ignore rien des nécessités du monde; j'en regrette la dureté; j'en vomis la bassesse nécessaire.

Est-ce là que je compris qu'un monde sans femme ressemble à s'y méprendre au désert où le soleil toujours luit, mais brûle ? La nuit boréale, sans fin, rejoint l'éclat des tropiques: toujours l'excès nuit à la vie pour ne pas pouvoir en tempérer l'éclosion. Il n'est pas d'espace que la femme délaisse où la vie ne brame atrocement. L'homme toujours désapprend la dignité quand le regard de la femme cesse de se poser sur lui. Alors, qu'il se perde dans la morne fatuité de sa force ou dans l'odieuse insanité de son plaisir, alors, oui, l'homme délaisse les routes ordinaires pour n'emprunter plus que les chemins de traverse que jalonnent les cadavres et les putains. Je déteste l'odeur glauque des bars à bidasses, l'ivresse pleutre des soirées d'ennui où le soldat tente d'oublier l'instant de lucidité qui fugacement le mit en face de sa proche déchéance.

Est-ce là que je compris que nous devons aux femmes l'obligation de notre propre dignité ? Jamais tant l'homme ne s'affaire que lorsqu'il est seul. Même le plus rustre sent instinctivement qu'il lui faut se redresser devant une femme !

Ce qu'alors elle symbolise pour lui, je l'ignore. Mais je sais que sa tête se redressant, son dos se raidissant imposent plus que la seule recherche d'une extase. La femme est comme un sage: on y sent fouetter le vent du large mais toujours l'on revient au port parce qu'il n'est d'autre chemin que le sien propre. Jamais nous n'y trouvons l'excuse de la fuite ou la promesse de l'aube, mais plutôt l'odeur irremplaçable de la soupe qu'autrefois l'on avalait avidement à la table familiale, la nostalgie d'un chemin qui nous conduits au seuil d'un chez soi trop vite oublié, trop longtemps négligé .

Écrivant ceci, je sens combien ta route, grand-père, s'écarta jusqu'au vertige de l'univers des femmes. Homme, dans un monde d'hommes, né dans une famille d'hommes, où les femmes n'étaient que des mères. Regardant ma généalogie, je réalise soudain qu'il fallut m'attendre pour y voir naître les premières filles depuis un siècle et demi. Comment pouvais-tu comprendre que ce que tu cherchais avec acharnement se trouvait auprès de toi, dans la misérable frilosité de ton épouse, trop vite abandonnée, trop vite consolée.

# XLV

Enfant, j'affectais de dénigrer les filles; je ressemblais en cela à des millions de petits garçons. Tout au plus ce travers me tint-il un peu trop longtemps ! Dois-je dire quelle peur m'inspirait une jeune fille sitôt que je m'avouais combien mon sentiment pour elle dépassait la simple camaraderie ?

Cette peur me paralyse encore. Jamais je ne puis, même aujourd'hui, tendre une main amoureuse vers une femme sans ce tremblement originaire que je hais mais qui m'accompagne depuis si longtemps qu'en m'abandonnant je craindrais qu'il ne me manquât. Peut-être lui dois-je de n'avoir jamais été totalement la dupe des forfanteries masculines, d'avoir presque évité l'odieuse supériorité qui met l'homme plus bas que son espoir.

Je n'ai aucun mérite d'être ce que je suis; seulement l'excuse de n'être que cela. Je ne suis pas fier; seulement soulagé. J'ai longtemps imaginé l'époux que je serai. J'en suis à cent lieux. Toujours plus grave; moins généreux; toujours plus roide et moins disponible; toujours plus égoïste et moins patient que je n'aimerais. Mais des couples que je vois ou vis alors, j'éviterai au moins l'hystérie de la domination. En n'étant pas rodomont, en ne quêtant pas les frustres preuves d'une quelconque virilité, me suis-je au moins, et à mon épouse, épargné la disgrâce de la bêtise et du déshonneur.

Mais qu'ont-elles donc ces femmes dont nous sommes si tragiquement dépossédés; qui nous manque tellement que nous le quêtions avidement en elles sans nous en rassasier vraiment, ni seulement leur en être reconnaissants ?

# XLVI

Il me fallut attendre d'être père pour le comprendre. Encore eus-je la chance d'être attentif à l'enfant qui se formait en toi, ma compagne. J'aimais ce ventre qui s'arrondissait jusqu'à la démesure, qui se bosselait inopinément, attestant la vie que lentement tu laissais éclore en toi. Ta sollicitude voulait me faire partager la plénitude qui t'autorisait ce regard serein et fier si caractéristique de ton état. Mais toujours, je me sentais rejeté, comme en dehors d'une magie dont je n'avais été que l'organe anecdotique; dont je resterai toujours l'intrus.

Je compris alors ce que de misère et de dépossession signifiait être homme: que l'on n'est jamais vantard que par prescience de son insignifiance. Il y avait là, devant moi, une union si parfaitement concoctée, si pure que j'eusse été apostat de m'y interposer. Je devins père quelques mois plus tard; mais depuis longtemps, tu avais conquis ta maternité que je balbutiais encore les gestes les plus simples d'une paternité inquiète.

Je sentis alors, comme jamais, combien la mâle vérité n'est affaire que de preuves, de signes tangibles ou d'actes. Mais la nécessité de la preuve est déjà une défaillance de l'être. Que rien ne comblera.

Des corps qui se rejoignent où l'homme doit conclure de manière ostensible, aux tâches les plus humbles, toujours l'homme doit marquer son territoire de quelque signe. Il en est fier. Certes, il n'en devrait pas rougir tant la culture humaine se tisse seulement sur la trame de cette faiblesse-là.

Il n'empêche que l'homme, condamné par une souterraine malédiction à une mutilation originelle de son âme, que l'homme fier et dominateur ne le demeure qu'au prix d'une lente castration de lui-même. Toujours, il rabote ou creuse le sillon, martèle roc ou conquiert la terre; mais qu'il transforme ou détruit, qu'il embellisse ou brise, qu'importe ! puisque jamais il ne laisse intact l'espace qui doit porter son sceau. L'homme ne sera jamais plus que ses oeuvres, périssable; pari insensé d'une course d'avance perdue.

Bien sûr, l'homme a le pouvoir. Mais il est mortifère. Il transforme mais jamais ne forme. A lui, l'architecture, la stratégie ou la politique. Mais que vaut ceci devant l'enfant qui vagit ? Son oeuvre est parfois belle mais toujours fragile. Mais s'il n'était que cela: il est des papillons éphémères qui valent à mes yeux plus que certaines croûtes abritées par les musées. Mais l'oeuvre n'existe que par l'artisan; lui manquera toujours cette liberté qui fait l'essence de la vie.

Au lieu de cela, même simples, même frustrés, nos femmes, de rien ou presque, réalisent la métamorphose suprême. L'homme pourra-t-il jamais pardonner cette vocation de la vie, quand, lui, ne sait donner que la mort ?

# XLVII

Car survient, un jour, l'instant détestable où la main glisse sur le rabot et se blesse; où le stratagème savant échoue néanmoins et froisse l'orgueil; où l'amant quoique fou de désir, laisse fléchir son impétuosité et lèse sa compagne; où l'édifice majestueux s'érode puis s'écroule sous les coups conjugués du vent et du temps. Que reste-t-il alors de lui et des siècles de mâle grandeur une fois passé l'instant froid et frustrant de l'échec ? Simplement, l'animal dominé par un rival plus chanceux que lui. Alors l'homme, penaud, hante sa tanière.

Je veux bien croire qu'il n'est d'homme courageux que dans la maîtrise de cette anxiété qui l'autorise à toutes les espérances; je ne puis omettre que la gomme est toujours prompte à biffer la page que l'on croyait sincère. Toujours nous bâtissons sur les fondations fragiles de nos épreuves; or si l'édifice a parfois belle allure, si la page ciselée de l'écrivain émeut à en rougir, j'aimerais tant que l'homme n'oublie plus sur quel humus il a semé son improbable domination .

Le monarque qu'une foule renverse n'aura perdu son trône que pour avoir désappris l'âme de son peuple; le maître qui menace de sanctions ses élèves avoue déjà qu'il peut perdre; il a donc perdu. L'autorité et la séduction ont ceci de commun qu'elles n'opèrent que latentes. La puissance extrême ne s'obtient que pas vertu: en donnant sa chance toujours à l'adversaire. Il n'est de belle chasse que celle où le gibier gagne parce que l'homme y aurait accepté de perdre.

Il n'est de jeu que par l'incertitude de l'issue; de puissance que par l'implicite; de peinture que par le risque de la croûte. Je sais que la femme y est reine. Elle ne se réduit à rien, souligne tous les espaces sans en occuper aucun; surnage par le talent qu'elle possède de faire germer le surgeon quand nous pouvons seulement l'accueillir. Elle seule a la puissance quand nous n'avons au mieux que du pouvoir. Elle en vit, quand nous en mourons.

C'est pour cela que nous ne sommes qu'un hasard. Qu'importe le bras qui brandit l'épée: elle tranchera toujours. Nous sommes si parfaitement remplaçables que c'en devient risible.

Ce que je dois à ma compagne qui lentement sema en moi cette quiétude par quoi je survis, tient à l'impression d'être irremplaçable. La force conférée à l'être, ouvre l'horizon et balaie les scrupules.

Mais que revienne le doute; que le corps de l'autre se referme à la caresse de l'invité; que le baiser matinal se fasse un peu trop mécanique, alors comme rosée au vent, s'évapore toute force, tout courage.

# *XLVIII*

Ce que saisit l'homme toujours finit par lui échapper; et le chemin est à retracer ! Tel Sisyphé poussant sempiternellement son rocher, jusqu'au délire, il paraît ne comprendre que provisoirement, ne voir que fugacement. Nous ne sommes jamais que de passage, promenant notre faiblesse le long de la chaîne des êtres, et la transmettant avec une rudesse bien touchante.

La femme parfois le rive à une tâche, l'attache à la terre, le terre en un clapier dont son instinct nomade fera trop vite le tour. L'envie de partie, d'être ailleurs. Encore.

Je crois en la puissance de la femme; je sais trop qu'elle n'est jamais aussi puissante que dans l'instant qui précède l'acte, dans la seconde qui retient encore la parole qui changera tout; n'est jamais aussi séduisante que dans les attitudes qu'elle adopte où la maîtresse la dispute à la mère, l'inquiétant au rassurant. Elle sait être duplice parce qu'elle est double et fabuleusement contradictoire. Je ne sais jamais avec elle qui je sollicite: l'affection calme qui me fera trouver le sommeil ou l'amour ravageur qui m'oblige à la lutte.



# XLIX

J'aime ces moments qui précèdent la décision ou l'acte: ils contiennent assemblés tout ce qui d'ordinaire s'oppose. La femme enceinte rassemble la mère et la maîtresse. Elle est alors la séduction même. L'enfant n'est alors qu'une promesse: nous ne saurons que bien plus tard qu'elle ne se réalisera pas dans les formes de nos rêves. L'enfant impatient de grandir, imagine des voyages, dessine un parcours. Il est riche alors, comme jamais. Plus tard, sa liberté comme peau de chagrin, se réduira à un impraticable sentier ronceux.

Ainsi des visages écrasés contre les grilles du lycée dans l'attente des résultats du bac: tout à tour la joie certaine et la tristesse injuste; que le nom figure sur ces maudites affichettes que le surveillant colle à présent sous le préau et c'est l'enthousiasme d'une année récompensée; qu'on ne le trouve pas, et c'est encore l'espoir, tenu de n'avoir pas bien lu; mais il n'y figure pas et tout bascule ! La joie des autres devient odieuse et le temps s'inverse qu'il faudra parcourir à nouveau.

Ainsi du sourire esquissé; de la joie à se retrouver. Tu étais assise, là, devant moi. Tu portais le nom d'une reine. J'avais résolu de te confier ce que tu pressentais: l'amour, que ta patiente générosité avait éveillé en moi. Je te le dis. J'attendais le bonheur. Ce fut le silence. Gêné ! Long. Très long. Je l'entends encore. Tout se retint dans un mot qui ne vint pas. Les regards se fuyaient et la gêne, lourde, empêcha qu'on se revît vraiment.

Il s'en fallait d'un instant, le souffle d'une respiration ou le clignement d'une paupière. C'était le temps du suspens de la vertu. Le chêne qui surplombe la forêt, impérial, porte tout en lui: un buffet rustique, une table de chasse ou la charpente d'une demeure. Mais la vie aussi. Il est tout cela à la fois et la sève qui monte et enterrera les hommes; et le feuillage prometteur sous lequel les amoureux charmants, se retrouvent. Mais le bûcheron passe par là dont le regard professionnel dégrade la vie en vulgaire marchandise. Mais le menuisier lui succède qui réduira la flèche puissante en enseigne commerciale.

L'acte est ici, tout entier réducteur, avant même que d'être destructeur. Oh, certes, il n'est pas d'édifice, pas d'oeuvre sans cette possession de la matière mais j'y sens aussi l'impossible anémie humaine qui toujours castre l'avenir pour prix d'un présent tellement étriqué. L'action finalement s'inverse, se retourne contre elle-même. Elle nous juge et mutile. N'être que ses oeuvres, c'est n'être plus que cette masse, inerte, qu'aucune naissance n'abritera plus.

Le romantisme se délecta des prémisses de l'amour. Quoique geignard par dilection, il avait compris que la femme régnait en maître tant que sa puissance retardait le dénouement.

Il me fallut bien tolérer dans l'acte ces fétides sécrétions où suinte l'âme et dissolvent les corps. Je ne parvins jamais à les aimer. Etre homme m'aura obligé à agir, à faire mes preuves; je les fis parfois. Mais sans joie. Je sais aujourd'hui qu'il est des délires bien plus beaux d'être tus, des amours bien plus émouvantes d'être seulement esquissées.

# L

Pour que la main saisisse l'outil et façonne l'objet, pour que le regard appelle l'autre et le convie au partage, il faut une prestance dont je fus longtemps incapable. Trop orgueilleux pour me perdre ou trop humble pour m'afficher, toujours je retins le moment du dénouement et tâchai de naviguer où l'indécision est à son comble. Grand-père, tu fis le contraire mais cela revint au même: choisir l'espace où l'acte est maximal mais insignifiant; choisir le temps où se recueillir, c'est toujours se nier et se vouloir effacer.

Longtemps, je renonçais aux artifices de la séduction et m'écartais des femmes qui dès lors m'apauraient à mesure que j'en désapprenais les vertus. Je sentais bien que la plaie béait encore qui refusait de cicatriser. Il fallut un hasard, presque une provocation pour que je reconnusse ton regard.

Ici, encore, un instant, croisée d'improbables destins. De ces secondes émouvantes autant que terrifiantes dont on devine qu'elles seront décisives mais aussi tellement de joies et pleurs entremêlés qu'on leur préférerait presque les jours tranquilles et mornes. Tel un cheval renâclant devant l'obstacle lors même qu'il en sauta de plus délicat; tel l'enfant qui colère devant l'effort dont on le sait pourtant capable, il me fallut choisir. Non ! Il me fallut me laisser choisir par toi tant fut fougueuse la lancée, mais puissante la volonté de la comprimer.

Aimer n'est pas toujours cet éveil à l'être du rapprochement; n'est pas toujours ce puissant élan qui bouleverse toutes les retenues; aimer c'est aussi renoncer à ériger des remparts; tolérer de se laisser envahir. Aimer, c'est se laisser quérir.

Le mâle croit qu'il conquiert la femme comme on abat le gibier; tout au plus est-ce de ces chasses où l'animal a quelque chance d'en réchapper. Mais le mâle se trompe qui toujours est plus traqué que fureteur, séduit que séducteur. Mimant la passivité, la femme s'offre le luxe de la vertu et nous concède nos illusions.

J'ai aimé cette contradiction fugace où l'acte le plus volontaire qui d'une jeune fille pût faire une femme, fut rien moins qu'actif; mais souffrait simplement de laisser éclore ce qui germait depuis longtemps en attente d'un printemps. Cette contradiction m'apparut sur l'instant comme la crête la plus haute où l'homme puisse se recueillir, le sommet de la prière où les courants contraires au lieu de s'annuler s'enrichiraient en nous exhaussant. Jamais plus qu'alors je ne sentis autant poindre la flamme qui nous rapproche du sacré et nous engage à ne pas trop en démériter aux vents mauvais.

# LI

Ce que j'appris, grand-père, où je vois notre revanche à tous les deux, tient à ceci qui te fut confisqué par un temps trop épique: vainement nous nous entêtons à marquer le sol de nos empreintes, à façonner la pierre de nos nostalgies. J'ai peur que nous n'y perdions notre âme. Tu souffris de toujours lutter contre la mort; je piaffais de me retenir. Il nous appartenait simplement d'oser croître à l'ombre où l'humilité renonce à créer rien de nouveau, préférant à jamais servir l'émergence de ce qui est.

Quelque chose dans notre race tuméfiée de douleurs nous destine à accompagner seulement le grand oeuvre sacré dont la femme est le creuset.

Toujours le temps nous avait interdit d'être laboureur; aujourd'hui j'y renonce, avec joie. Nous ne serons jamais que les desservants d'une cure qui nous dépasse, le lointain écho d'une parole originelle. A l'ombre des femmes où puiser la force de parler encore, au-devant des femmes pour l'humilité sereine où elles nous convoquent.

Tu te déchiras d'en avoir raté l'occasion et de ne plus la retrouver; l'un se recueille quand l'autre arrache les fruits de la terre; l'un anoblit quand l'autre appauvrit; désespérément.

Tu ratas où je rêve de réussir.

En écrivant, Je prolonge ton effort et plonge mes mains dans le même étang que toi. Par delà le temps ou les différences !

Je n'écris pas pour d'autres raisons que toi. Tu voulais, juste avant de disparaître, ne pas laisser ton fils orphelin de père et de terre. Je veux transmettre à mes filles la sincérité d'une quête, et la malédiction de leur race. Je veux qu'elles sachent, comme tu le fis pour ton fils, qu'un père toujours s'efface lors même qu'il s'imagine trôner; que toujours le miracle se renouvelle dans le silence de la quête.

Mais je veux aussi qu'elles trempent leurs âmes à la souffrance de leur peuple, pour que la grâce de leurs gestes vénère toujours la quête fragile sans laquelle il n'est pas de grandeur.

# LII

Jamais nous n'avons le père que nous attendons. Nous le rêvons, héros conquérant, modèle de sagesse ou habile manoeuvrier; l'enfant le fige dans une stature altière; il est pourtant courbé par la charge du temps, besogneux et rêche, silencieux et hagard. Toujours il nous déçoit et cette seconde sème la terreur: soudainement, l'enfant s'égare dans des traverses inconnues quand il appelait un mentor.

Mon père, ton fils, fut un charmeur. Un je ne sais quoi émanait de lui qui forçait le respect et imposait la distance. Mais il fut tellement lointain, comme s'il n'osait approcher de la vie, guettant toujours la morsure fatale ou la parole impardonnable. Il jouait avec nous, comme concession ultime d'une générosité vite lassée; mais il était loin, ailleurs; songeur, le sourire voilé d'une insondable langueur.

Jamais il ne vint de lui-même et nous hésitions souvent à le quérir par peur de l'indisposer. Sa présence impavide hanta mes jours: je savais qu'il ne nous accompagnait qu'au prix d'un douloureux effort, où l'amour de la vie n'avait aucune place, et qu'un jour il nous quitterait, silencieux et grave, pour une forteresse inconnue dont lui seul possédait la clé. Mon père, lentement, escalada le promontoire de son atonie fatale et s'offrit à l'ombre comme nuage au soleil. Aiguillonné de loin en loin par les circonstances et une épouse bientôt épuisée de tant de torpeur, il s'effaça comme la trace trop fragile d'un palimpseste.

Il n'intervint que dans les grandes occasions, quand un bulletin scolaire trop médiocre, ou une colère trop violente, imposait qu'il me gourmandât mais il avait abandonné l'ordinaire, charmant et terne, à ma mère qui s'en débrouilla comme elle put.

Sans en avoir conscience; il avait essayé la même fuite que toi. Il était là, absent. Comme tu pus l'être au long de tes vingt années de vie familiale. Assurément n'eut-il pas les mêmes motifs et dessina-t-il des formes plus lascives à

son retrait, mais parallèlement, il bâtit son aventin que personne bientôt n'approcherait plus. Ce qu'il vécut lui-même de la guerre l'explique; nous respectâmes comme nous pûmes la blessure intime et invisible d'un père; mais l'adolescence a des objurgations qui nous en éloignèrent.

Sa dernière intervention de père fut pour moi: il savait trop ce qu'il devait de vie à l'infinie patience des femmes pour ne pas s'inquiéter de mon célibat prolongé.

- Il faut prendre femme, fils ! me dit-il avec la maladresse extrême de sa gêne pudibonde. En prit-il de lui-même l'initiative où céda-t-il aux pressions répétées d'une mère soucieuse ? Je l'ignore. Je souris de sa gêne et le remerciait de l'avoir surmontée. Prenons-nous vraiment femme, me dis-je alors. La formule à la fois me choqua et m'amusait. Elle sentait son 19ème siècle bourgeois, délicieusement désuet.

En fait, les femmes nous prennent plutôt que l'inverse. Il voulait simplement m'épargner la nécrose d'un talent que seule la féminité pouvait féconder.

J'aurais voulu lui dire alors combien tout en moi bramait d'impatience devant l'heure toujours reculée, toujours ratée de la rencontre; j'aurais voulu lui confier que mon discours un peu fat tâchait seulement de donner le change à une peur panique qui engourdissait mes membres et figeait mon cœur. J'aurais aimé lui demander ce qui seul m'importait alors: comment ?

Mais il est des choses qu'on ne dit pas. Que je ne pouvais pas dire. Pas à lui. Pas moi. Cette implacable pudeur paralysa jusqu'à la main tendue. Il n'était pas prêt à m'entendre; non plus que moi à me confier. Sans doute ce jour-là, nous sommes-nous ratés, stupidement quand l'un et l'autre rêvions pourtant de nous trouver.

Il est une alchimie qu'on découvre tard - ou jamais: comment se découvrir sans être jamais vulgaire ? Il se peut mais c'est un secret, terriblement bien gardé !

L'ironie voulut que ce même jour j'allais tenter de conquérir un cœur et essuyer une rebuffade dont je me remis mal.

Je regarde autour de moi: j'ai envié parfois l'apparente aisance avec laquelle mes amis s'approchaient comme si c'était là l'acte le plus ordinaire de la vie. Pourquoi donc me fallut-il toujours puiser au plus secret de mon courage, et y



rarement parvenir, pour accomplir lourdement et sans grâce, ce que d'autres réalisaient sans même y prendre d'autre garde que leurs désirs ?

Pourquoi eus-je donc toujours ce sentiment presque mystique qui me retint longtemps comme si se jouait ici non seulement mon humaine condition mais un rituel antique de mystère et de sacré entremêlé ?

Je n'ai jamais aimé avec l'insouciance du militaire mais avec la gravité du prêtre. Le destin du monde se fût-il joué dans mes rencontres que je ne m'y serais pas pris autrement ! Cette solennité pour sincère qu'elle fût, était ridicule.

Lourde en tout cas !

# *LIII*

Mon père transmet ce qu'il put et qui compta: l'amour de la langue, le respect du livre, l'exigence d'un travail sobre; la vénération du sacré. Il le fit moins avec des mots qu'avec des gestes. Mais il le fit. Il me légua surtout l'inquiétude de la paternité .

Fut-il bon père ? Je ne sais, mais qui l'est assez pour en juger ? Il souffrit trop de l'absence de son propre père pour ne pas désirer nous combler. Il nous offrit plus qu'il ne reçut lui-même, mais jamais il ne parvint à dépasser l'horizon trop lointain de sa peur.

J'aurai au moins appris de lui que la paternité est une tâche où l'on se donne; où l'on invente incessamment sans règle, ni recette, les bornes aimables de l'éveil enfantin.

Il fit ce que son père n'avait su faire. Je ferai à mon tour ce qui lui eût semblé incroyable. Mais la bonne volonté suffit-elle ?

# LIV

Quel père suis-je ? Épousant mon époque, je me serai efforcé aux tâches parfois ingrates du pouponnage que mon père n'eût même pas imaginé accomplir. J'aurai ronronné de plaisir devant l'enfant au sourire d'ange. J'aurai morigéné quand il fallut, câliné autant que je pus.

Mais que leur transmettrais-je qui assurât un jour leurs pas? Mes filles sont ce que sont toutes les filles: des trésors de tendresse et des monstres d'exigence retorse. Leur charmante séduction, si tôt apprise, fait que souvent je succombe mais je voudrais tellement qu'elles n'aient jamais à se plaindre d'un père trop effacé, d'une autorité trop scrupuleuse, d'un héritage trop superficiel .

Je ne les veux pas ma vengeance de frustrations anciennes mais quand même ! Que dois-je devenir pour laisser en leurs âmes assez de force pour aimer la vie, assez de dignité pour la respecter. Toujours rêvant, tâchant de deviner sous leur soupçon de féminité, déjà tellement efficace, l'éclosion d'un talent, l'esquisse d'une grâce, je veux les conduire au-devant de l'être sans les comprimer jamais. Je sais vouloir effacer le terrible héritage de leur race et les y préparer néanmoins.

Un jour, elles se lèveront en quête d'ambiances étranges et je devrai me battre pour ne pas m'interposer. Un jour, elles me regarderont et je crains ce qu'elles verront. Comment être sûr de n'avoir jamais été injuste ? Comment savoir, si par mégarde ou inaptitude, je n'aurai pas semé en leurs âmes quelque nuage qui obscurcisse leurs destins ou brouille leurs regards ?

Je sais assez les enchaînements fatals de l'enfance pour n'y point veiller; je devine trop ma défaillance pour ne pas la redouter.

C'est pour cela que je supporte si mal la virile fierté que le père affiche devant le nouveau-né. Outre que celui-ci s'attribue l'essentiel d'un mérite qui lui échappe, sait-il seulement quelle inconscience il faut, quelle suffisance il est parfois nécessaire, quelle outrecuidance est utile pour oser se reproduire ? Qui suis-je,

moi, de si important qui mériterait que le temps en garde la trace ? Qui suis-je, moi, de si sage qui prétendrait ouvrir le chemin à l'enfance quand je sais juste m'écorcher sur les rocailles du mien ? Qui suis-je, moi, d'assez serein, qui saurait assagir les turbulences du temps et de l'être ?

A jamais en deçà de notre tâche, toujours plus redevables de la grâce qu'on nous confie, qu'à la hauteur de la mission dont nous nous chargeons, nous les pères, depuis trois générations, regardons inquiets, soucieux de tout; follement inconscients !

L'histoire ne s'achève pas. Une de mes filles un jour interrogera ses enfants avec la même précaution. J'ai seulement clôturé la lignée des pères. Non celle du souci.

Un jour, elles liront ces lignes qu'à mon tour j'aurai cachées dans quelque obscur recoin de mes archives. Elles y découvriront un homme qu'elles reconnaîtront d'autant moins qu'elles l'avaient toujours approché; y décelant avec la même surprise que moi te lisant, l'étonnante répétition du temps qui fait les pères s'angoisser de leurs enfants lors même qu'ils affichent si mâle assurance.

J'aimerais au moins que la force les accompagne assez pour oser affronter l'espace des hommes, sans niaise féerie, mais sans haine non plus, et aimer néanmoins leur touchante faiblesse; que la grâce les habite assez pour relever l'impossible défi de la féminité.

Mais n'est-ce pas déjà trop demander ?

Mais n'est-ce pas déjà trop rêver ?

# LV

Partir; se taire; parler. En trois générations, nous avons essayé toutes les flexions de la fuite en avant. J'ai fait de la parole un métier où il m'arrive de ne pas me sentir trop vain, lorsque dans l'oeil de mes élèves je vois poindre la force d'un étonnement ou la surprise d'une révolte.

Chaque année finissant joue l'illusion que j'ai fini et transmis ce que je sais comme si la chaîne des questions pouvait jamais se briser; chaque mois de juin vient le temps du bilan où je sonde ce qu'il reste d'une année de démonstrations, de colères et de séductions. Que reste-t-il de tout cela que je voulais leur offrir ?

Pour avoir moi-même heurté mes pas au caillou de la philosophie, je sais ce qu'un enseignant peut ouvrir de chemin, ou clôturer d'espérances.

Mon grand-père survit dans les lignes qu'il laissa derrière lui; mon père s'effacera devant moi tant il s'acharna à gommer toute trace qui pût le remémorer; j'hésite à mesurer mon impact.

Je crains tellement la morbide souillure que j'eusse laissée derrière moi; je devine tant l'impossible alchimie de l'être pour espérer jamais aider à son accomplissement. Je n'en ai pas la prétention; juste celle de laisser le moins de signes possibles; le moins de lourdeur.

Il est dans l'oeuvre humaine une rage à lutter contre la mort et le temps qui peut séduire tant elle est tragique. Sans doute, le peintre depuis vingt ans cherche-t-il à traduire cette musique intérieure qui le hante et y parvient enfin dans cette courbure si chaste de son paysage; sans doute le vieil écrivain, plongé mélancoliquement sur son oeuvre faute de pouvoir écrire encore, en ressent-il un tel mélange d'insatisfaction fière et de tristesse qu'il reprend une ultime fois la plume à la recherche d'une enfance où il croit entendre un dernier écho de vérité; sans doute le jeune homme pleure-t-il devant l'avènement de son enfant. Oui, tous

ils participent, chacun à sa place, à la grande lutte séculaire contre la mort sans laquelle se perdrait toute mémoire.

Mais sommes-nous si sûrs que ces espaces, mêmes intérieurs, méritent d'être retenus ? Pouvons-nous vraiment, face à la glace matinale, nous regarder et nous dire: "Je compte !" ? L'artiste s'efface bien devant son oeuvre, pour qu'elle vive. Pourquoi le père ne se retirerait-il pas devant l'enfant ?

# LVI

La trace de mon grand-père se perdit quelque part en Pologne; dans les camps. Celle de mon père trop tôt disparu de n'avoir su s'arracher de ses cauchemars, s'effaça dans le silence d'un visage qui cessa bientôt de sourire. Demain, les miennes. Rien qui mérite d'être conservé ou raconté; juste un cri; un manque. Quelque chose comme une obsédante défaillance qui empêche de rien achever.

Grand-père, j'essaie de comprendre ces vingt ternes années où tu dus mourir autant d'ennui que d'impatience. Il en fut de ta vie comme de ces autoroutes, figures impossibles et tellement abstraites, qu'elles en effacent l'espace qu'elles parcourent et devraient pourtant souligner; tellement obsédées par leur destination qu'elles interdisent tout voyage.

Parvins-tu à ce calme de l'esprit que le renoncement prodigue parfois, ou succombas-tu parfois aux délices féminines dans le secret calculé d'amours illégitimes ?

Peut-être, quelque part, inauguras-tu un chemin de traverse, secret et honteux; peut-être même rêvas-tu de le substituer à celui plus notable de tes échecs; sans doute le laissas-tu à l'ombre qui seule te protégeait d'encore rater.

Je te vois sur cette photographie prise durant l'hiver 1940. Le temps ici prolongé de l'indécision vous offrait à la guerre mais sans malheur encore. Bienheureuse époque où l'on s'imagina pouvoir déclarer une guerre sans devoir la faire. Toi et ton frère entourez votre mère. Elle a ce sourire contraint que souvent l'on fige devant l'appareil et les affres du souvenir; elle a surtout l'oeil inquiet de ceux qui redoutent l'uniforme. Tous deux le portez. Toi, homme mûr, forcé par vingt ans d'agapes bourgeoises, le visage rond presque bouffi qui enfonce plus encore dans leurs orbites de petits yeux mi-clos. Pourquoi donc m'y fais-tu penser à Saint-Exupéry. Quelque chose dans le visage, dur à l'épreuve, tempéré par le geste affectueux du bras entourant une mère soucieuse. Est-ce cela ou le désir

inconscient d'un aïeul qui, comme lui, sût allier avec la même classe la puissance de l'action et la vertu de l'oeuvre ?

Avoir pu, à la fois, courir les cieux au risque de tous les dangers et écrire le Petit Prince est un exploit, presque un miracle. Incroyablement, ce fut la grâce de conjuguer ce qui s'oppose et rendre universel l'angle, presque introuvable, où la matière se fait humaine.

C'était le temps d'avant. Avant l'effondrement; avant la meurtrissure fatale. Je t'y sens impatient d'en découdre et heureux d'à nouveau te retrouver dans un espace simple, à l'horizon clairement délimité. Cette photographie ne colle à rien, que personne ne prit jamais le soin d'agrafer dans un quelconque album. Elle est en suspens. Elle ne te ressemble plus.

A nouveau, tu m'échappes quand je crus enfin te comprendre. Je ne parviens pas à plaquer tes lignes sur ce visage trop aisé de bourgeois en tunique. Ai-je seulement de littérature rêvé ?



# LVII

*Mémoires (suite)*

*Janvier 42 - Nice*

*Il fait beau. J'aime ces matinées froides et bleues. Elles me rappellent, la froidure et la gelée en plus, ces hivers alsaciens où père nous emmenait les dimanches matins arpenter champs et forêts. Pour nous vivifier, disait-il ! Parfois nous montions jusqu'au Donon, emmitouflés en d'impraticables lainages et, pour peu que le temps restât clair, il nous racontait la France avec ce mélange de bonheur et de nostalgie auquel nous ne résistions jamais.*

*Je n'aime pas Nice. Trop méridionale; trop bavarde aussi.*

*Dix-huit mois déjà que je m'étais évadé, que je suis libre si l'on peut nommer liberté cette clandestinité où tout vous oblige à la prudence.*

*Je t'écris, mon fils, parce que je m'y suis engagé; parce que, demain, je n'en aurai plus l'occasion. Même maintenant, je ne le devrais pas. Tout le monde épie tout le monde. C'est trop dangereux. Un jour tu comprendras. A demi-mot.*

*Je t'ai vu hier, et ta mère. Je te l'avais promis !*

*Moi, qui cours les rues, hante les tavernes enfumées et traque les planques; moi qui cherche, journée après journée, à me faire discret; nuit après nuit, à organiser la promesse d'un lendemain,*

*j'eus mal de vous voir tous les deux, côte à côte, mais jamais ne vous regardant, comme si, même le malheur n'avait pas suffi à insuffler en vous ce peu de complicité affectueuse sans quoi aucune famille ne subsiste.*

*Rien ! Vous ne nous aimez pas et je cache mal mon agacement à vous voir gâcher la première occasion que nous eûmes d'être une famille. Décidément, tout recommençait ou continuait comme avant ! Ta mère maugrée, s'en prenant à l'inconfort des hôtels où le hasard la fait échoir, la précarité de ses rentes et la modestie de son train de vie. Toi, enfant, même pas sage, toujours turbulent et criailleur plus soucieux de tes jeux d'enfant tardif que de la joie anxieuse de revoir son père. Dans votre monde, déjà fragile, aujourd'hui sans fondement solide, tout mécaniquement roule et se grippe comme si vous n'aviez plus qu'à mimer le spectacle atroce de vos ratages, de mes échecs ; comme si vous n'étiez plus que le théâtre tragi-comique de vous-mêmes.*

*J'ai regretté d'être venu. Le soldat que je suis redevenu aurait aimé, sur le départ, conserver l'image d'une épouse éplorée mais confiante, d'un enfant triste mais fier. Au lieu de cela, rien !*

*Juste une femme obnubilée par le rationnement et la laideur de la mode ; un enfant lointain, trop jeune pour rien saisir. Vous êtes trop enfermés dans vos illusions feutrées. Comprenez-vous seulement ce qui se passe autour de vous, qui est irréversible ?*

*Je ne reviendrai plus, fils ! Je ne le peux, ni ne leur veux. Vous m'offrez un spectacle trop froid pour le supporter à nouveau. Tu feras peut-être le chemin qui nous sépare mais je ne serai plus là pour t'y attendre.*

# *LVIII*

Cette lettre, mon grand-père ne l'envoya jamais. Sans doute eut-il un peu honte des reproches involontaires qu'elle adressait à un fils encore innocent. Cette lettre est un aveu d'échec. Mon père la trouva, plus tard, au milieu d'autres papiers, il la garda comme une blessure intérieure. Est-ce pour cela qu'après la guerre, il se mit si désespérément en quête de son père, de toute trace qu'il eût pu laisser ? Est-ce pour cela qu'il se mit en tête, avec l'énergie de l'enfance trahie, que son père n'était pas mort et survivait quelque part, terré, à l'écart d'une famille effacée ?

Cette lettre, un jour, il me la montra; ce fut sa manière, si discrète, de m'avouer combien il espérait réussir avec moi, ce qu'il avait raté avec son père.

J'aime à penser qu'un père est plus qu'un simple géniteur. Il est un moment où son autorité s'estompe pour laisser sa place à la piété filiale. J'aimerais qu'elle ne fût jamais un devoir. Il est un temps pour une entente nouvelle où le père, non plus camarade qu'ami, jonche d'une présence le parcours de son fils. J'attends d'un père qu'il me plonge dans l'épaisseur du temps.

# LIX

## **Mémoires (suite)**

*Lyon - Novembre 42*

*Tu es juif, comme moi, mon fils. Peut-être aurais-tu souhaité ne pas l'être ou cherché à t'assimiler comme ton grand-père et moi le fîmes. Après tout, la France n'avait-elle pas reconnu en nous ses fils légitimes ?*

*Devant Salomon, j'avais pu oublier mon identité: c'est désormais impossible. Vichy qui prétend nous protéger, a fait de moi un juif, un citoyen de dernière catégorie, marqué au coin de la honte; un paria !*

*J'ai compris. Je suis juif d'abord; parce que le goy veut que je le sois. Sa haine me réduit et comprime. Aujourd'hui objet de réclusion, demain de chantage. Et après ? Je suis une misérable chose qu'on promène à sa guise, la souillure que l'on montre à l'enfant pour mieux l'alerter, mais dont on l'écarte, pour mieux l'en prémunir.*

*Bientôt, fils, tu t'éveilleras du sommeil de l'enfance mais l'espace, sans cesse réduit, te sera odieux. Je voudrais pouvoir te dire la grandeur des hommes et la beauté de leurs oeuvres: tu ne te heurteras qu'au crime. Courberas-tu l'échine ou te révolteras-tu ? Comment savoir ? Et je ne serai même pas là pour armer ton bras et protéger ton cœur !*

*Écoute bien ce qu'alors tu devras comprendre:*

*Jamais on ne te pardonnera d'être ce que tu es. Que tu luttas ou que tu abduques, jamais tes actes ne trouveront grâce à leurs yeux. Tu n'auras pas d'ami hors des tiens. Tes ennemis te haïssent avant même de te connaître: pour eux, vermine rampante, tu souilles seulement ce que tu touches. Tes amis recevront ton aide, accepteront ta lutte mais jamais*

*ne te feront confiance. Pour eux, ton combat est nécessaire, ton camp délimité par la folie haineuse de ton adversaire nazi; jamais il n'y verront grandeur désintéressée tout juste, une défense de tes propres intérêts. A eux la gloire de l'abnégation héroïque, à nous, seulement, l'instinct de survie. Sache-le bien, il n'est pas de grande cause pour le juif. Même quand il sert, il se sert; même quand il gagne, il perd; jamais féal; toujours félon.*

*Cours le monde, mon fils, hante-le aussi vite que tu pourras. Je n'ai pas su te donner le bonheur mais le bonheur n'est pas pour nous. Éveille-toi, arme-toi et meurs; vite ! Ainsi, éviteras-tu au moins souffrance et désespoir. Peut-être. Adieu !*

# LX

Cette lettre, que mon grand-père retint d'abord puis fit parvenir en avril 43 pour les dix-sept ans de son fils; cette lettre que mon père toujours garda sans la montrer ni à sa mère, ni plus tard à sa femme; cette lettre qu'il dut bien un peu considérer comme un testament quoiqu'il reçût encore de lui quelques lignes plus tragiques encore; cette lettre, il me l'a donnée un jour.

J'étais adulte déjà; je travaillais et avais quitté le domicile familial .

- Il y a quelque chose que tu dois savoir, me dit mon père, toi qui revendiques avec tapage ta judéité. Tu le comprendras peut-être en lisant ceci. Tiens, prends.

C'était un de ces jours où leur rendant visite entre deux trains, nous aimions, mes parents et moi, nous asseoir, café fumant devant nous, et nous raconter.

Mon père parlait peu. Mais écoutait. Je crois qu'on l'aurait surpris si on lui avait reproché de ne point desserrer les dents. Il participait à la conversation, à sa façon, à travers ma mère, ou quelques paroles, chichement distillées.

Je ne sais si ces entretiens furent utiles ni même sains. Mes parents avaient désiré prolonger leur parentèle d'une amitié solide où la confiance trouve sa juste place. J'y découvris une épreuve où aiguïser ma lucidité mais la chance aussi de leur rendre, par la fidélité, ce qu'enfant, ils m'avaient offert.

C'était un de ces jours où je proclamais ma judéité et m'étonnais que la leur fût si feutrée, si étouffée dans le bronze du quotidien. J'avais au hasard des rencontres et des combats de ma jeunesse, tempéré mon ardeur guerrière et essuyé bien des questions. En ces temps révolus maintenant où le combat semblait limpide contre l'odieux impérialisme américain, où la guerre le disputait à la lutte, du Viêt-nam au Proche-Orient, de manifestations en assemblées générales, en ces temps où le mal était si simplement capitaliste même si le bien, plus ambigu était socialiste, sans pourtant se confondre avec l'URSS, en ces temps où la bourgeoisie veule et sotté

semblait étouffer la jeunesse française et brider ses universités; en ces temps-là, je dus bien affronter l'aporie scandaleuse d'un Israël qui campait, pour la première fois de son histoire, du mauvais côté de la frontière. Il était de bon ton d'être pro-palestinien. Il me fallait choisir d'être contre les miens. Dois-je dire que je souffris de ces moments où le choix scabreusement vous écartèle en d'impossibles alternatives ?

# LXI

- "Vous, les juifs..."

Ainsi commençaient souvent les invectives de mes camarades, pas toujours charitables, ravis de me sentir dans l'embarras, vite enclins à me sommer de choisir entre le sang et la raison.

Pour eux, encore et toujours, le juif était l'autre. Celui que l'on combattait. Il n'y avait évidemment aucune haine raciale, juste une ferme opposition politique. Du moins le croyait-on. J'aurais aimé leur dire leur totale méprise. Pourquoi ne posaient-ils jamais la seule vraie question qui valût d'être posée ?

- Que veut dire, pour toi, aujourd'hui, d'être juif ?

Elle m'eût embarrassé, sûrement, cette question presque impossible qui trame notre parcours et fonde notre sensibilité; au moins eût-elle placé l'enjeu où justement il se posait, loin au-delà des antagonismes politiques, au cœur d'une antienne sacrée que l'industrielle raison de la modernité a cessé d'entendre.

Mais cette question, personne ne me la posa jamais. Le juif ne les intéressait qu'autant qu'on lui pût faire reproche. Il est l'essence même de ce que l'on reproche.



# LXVII

Mon père avoua se l'être posée et n'y avoir pas su répondre. En me donnant cette lettre, il me transmettait le problème, comme un héritage.

Je la lus, la lui rendis.

- Non garde-la ! Elle est à toi désormais ! Elle t'engage désormais plus que moi.

Il m'arrive parfois de penser qu'il n'est pas de réponse, ou bien autant qu'il est de juifs par le monde; que la réponse sans doute tient dans l'essence même de la question.

Pourquoi donc me sentis-je juif alors même que mes parents si longtemps tentèrent de l'oublier; que je ne fus pas initié aux choses de la religion; que nous vécûmes isolés de tout et de tous, en particulier de la communauté ? Rien n'aurait dû m'y alerter et s'il est vrai que l'adolescent chercha en moi à s'affirmer, à définir une identité qui lui fût assez propre pour se singulariser de sa famille, assez proche pour trouver le réconfort du groupe, j'avais tôt trouvé dans la pensée qui m'appelait et la politique qui me séduisait, de quoi étancher le goût de la révolte et la soif de reconnaissance.

Grandi dans un milieu plutôt réaliste que mystique, dans un temps où la consommation enfin offrait ses premières délices, j'eusse pu tout aussi bien épouser mon époque et me faire médecin.

Quelque chose en moi dut bien s'y refuser et préférer l'interrogation et l'incertitude. Pour n'avoir jamais barboté que dans l'univers de l'école, pour avoir toujours respecté le modèle paternel de l'instituteur, je n'avais, adolescent, jamais envisagé d'embrasser d'autre carrière que d'enseignement. Les ambitions professionnelles de la jeunesse fluctuent souvent, elles traduisent cependant un moment dans la formation de l'être. Ce fut chez moi une constante. Tout au plus hésitais-je sur la discipline à enseigner mais comment expliquer que, dès les

premières minutes, je me sentis chez moi en philosophie comme si c'était là le terrain où m'éclorre ? Non pas gonflé de certitude, mais trempé de questions, infinies.

Je n'ai jamais su distinguer ma double quête de la philosophie et de la judéité. Elles puisent à la même source et assoient la même inquiétude; le même effroi.

J'ignore si le mal existe, ni même si l'enfant peut y croire quand, dans les contes, on lui en dessine les avatars sorciers ou démoniaques; je me souviens seulement combien me blessa la révélation de la méchanceté humaine. J'avais été surprotégé dans un espace trop calme où nul étranger à la famille n'entrait, un espace consacré seulement à la quête du savoir et à la tendresse.

Je parcourais, serein, le chemin de la maison à l'école, qui n'était pas bien long. J'avais huit ans, peut-être neuf. Cette époque me semble tellement lointaine; ne m'en restent que quelques écueils, mais surtout l'impression d'un temps que rien ne venait scander si ce n'est le changement annuel de maître et de classe; d'un temps étale, sans fin, presque éternel à force d'être calme: presque ennuyeux à force d'être heureux.

Le temps prend corps, dit-on, à mesure que l'enfant rencontre et comprend la mort. Ce n'est pas elle pourtant que j'affrontai alors mais la méchanceté, bête, incompréhensible. Injuste !

- Sale juif !

Je l'entends encore cette injonction que nous fûmes pourtant des millions à essayer, qu'on espérait impossible à prononcer encore; qui le fut pourtant. Si vite, après !

Pourquoi, en quelles circonstances, je l'ai oublié. Que pus-je bien avoir fait à cet enfant qui méritât si cinglante réponse ? Rien, sans doute mais qu'importe !

Ce cri, de haine boursouflée, vient de très loin. On ne me fera pas croire que l'enfant comprît ce qu'il proférait; il répétait une vieille honte, la croyant savante; il voulait parler comme les adultes; il n'était déjà plus qu'un vieillard podagre. Je l'entendis, surpris; sans doute pleurais-je. Cette parole voulut me souiller, elle m'anoblit; me donna un peuple, une histoire, une nouvelle famille. Je croyais être seul, nous étions des millions. Ici, derrière moi, avec moi, essayant les larmes de la désespérance humaine.

J'en parlais à mon père. Je voulais comprendre. Fut-ce alors qu'il m'expliqua pour la première fois l'histoire juive, ou était-ce seulement là que je la compris. Je sais seulement que la tristesse qui m'envahit alors, entraîna, lancinante, mes rêves d'enfant. Je crois bien que ma judéité s'éveilla ainsi. Le hasard voulut que quelques semaines plus tard on projeta au cinéma du quartier un film sur les camps. Mon père, m'emmena, quoiqu'il lui en coûtât.

# LXIV

J'avais été trop jeune jusque là pour qu'on m'instruisît du génocide. Je savais très vaguement la souffrance des juifs durant la guerre; que mon grand-père n'en revint pas. Mais rien de plus que cette abstraction-là qui singulièrement manquait de consistance pour l'enfant que n'avait pas encore souillé la méchanceté humaine.

Ce fut comme une terreur. Mon père voulut certainement ce choc, qu'aucun mot ne peut transcrire. Ce sont ces images, noir sur blanc, que la grisaille emportait parfois; ce sont ces corps maléfiques, jetés, déchiquetés comme s'il se fût agit de sacs, ce sont ces regards si peu humains, hurlant de peur, pas de haine; c'est tout cela qui fit de moi ce que je suis: un juif, une interminable interrogation.

Ce fut comme une révélation, non de celles qui illuminent une existence et vous entraînent loin en avant dans l'accomplissement d'une mission, mais de celles qui inondent de torpeur, qui brisent en deux le temps de l'enfance, qui vous projettent dans un océan de questions insolubles; de celles qui, prématurément, vous vieillissent.

Ce fut comme une promesse. Ne jamais oublier, quand même je l'aurais pu; en parler; porter le fardeau avec fierté et joie; être un témoin, incessant.

Il est des images qu'on n'oublie pas. Celles-ci aspirèrent toute mon enfance. Quoique je ne fusse jamais malheureux, elles empêchèrent mes sourires d'être désormais insouciant.

Mon apprentissage de l'histoire, mes excursions dans la politique, mes lectures philosophiques me firent exprimer autrement cette terreur archaïque que la modernité avait ressuscitée; mais rien ne me la fit jamais comprendre parce qu'elle est l'irrationnel même.

Les mots sont dangereux à quoi l'on s'accoutume. Les juristes puis les philosophes s'emparèrent goulûment du mot génocide. Il sonnait bien; il était

précis; il caractérisait si bien la singularité extrême de l'événement historique. Mais justement ! Si l'on peut parfois s'habituer au mot, toujours la chose effraie. Génocide sonne comme suicide ou régicide dont il est une flexion, une section dans l'ordre de la mort.

Mais les camps furent autre chose: la mort elle-même. La camarade au mal alliée, fauchant jusqu'à l'extase l'ordre de la vie.

Au-delà des mots, des images et des souvenirs, au-delà des justifications, des explications et des regrets, il y a, ici, au creux de mon ventre, cette pesanteur qui m'arrache à la terre.

Plus jamais mon regard ne fut le même. Mon pas, insensiblement, s'était déplacé.

# LXV

- Ce qui me fait être juif, dis-je à mon père, c'est ce sentiment presque usurpé, d'un héritage trop lourd pour le porter seul. Toi, tu le tais parce que tu as honte encore de ce qu'on te fit subir. Moi je le proclame parce que je suis hanté par les marques que tu portes.

- Non, je ne la tais pas, ma judéité: je l'ai perdue. Je suis arrivé à Strasbourg en 1945 ; je suis rentré chez moi. Il n'y avait plus de chez moi. L'appartement avait été saccagé. Il n'y avait plus de meubles, plus de livres. Je cherchais ma mère: je finis par la trouver chez mon oncle. Ils étaient tous les deux calfeutrés, transis de peur. Ma mère s'était réinventé un cocon où je n'avais pas de place. J'avais envie de pleurer. Sais-tu ce que c'est, toi, un grand jeune homme de 19 ans qui pleure ? J'avais besoin de réconfort, je trouvais une mère seulement préoccupée de son confort, empressée de réclamer rentes et indemnités. Je lui demandais où était père. Elle ne le savait pas. Elle n'attendra même pas le retour des derniers convois pour le faire déclarer disparu. Elle était pressée; pressée d'en finir; de revivre et d'oublier. Je fis partie du cortège de ses oublis. Hantée par l'argent et la prestance sociale, elle ressemblait à une caricature du juif. Là, oui, j'eus honte ! De ma mère !

- Mais c'est elle qui t'aura trahi; pas ta judéité !

Elle n'était pas forcément misérable. Petite de cœur et d'esprit, elle a seulement vécu petitement ses amours et ses craintes .

- Alors, tu peux comprendre, non ? Je me suis senti si atrocement seul, abandonné ! J'ai cherché ailleurs; je cherche encore. Mais d'être juif ne m'a apporté que malheurs et tristesse. Jamais aucune joie, ni aucune fierté n'y fut associée. Et quand je cherche néanmoins ce qui en moi put hériter du juif, je ne trouve au mieux que cette sensibilité extrême à la vie, le respect de ce qui est, nature ou homme. Mais faut-il vraiment être juif pour éprouver cela ?

- Mais regarde, écoute cette lettre de ton père. Lui qui fut si fier d'être français, lui qui par coquetterie ou dérision disait parfois qu'il était alsacien d'abord, français ensuite, juif enfin, tout à coup il réalise sa judéité parce qu'on la lui impose. Dans le combat pour la survie. C'est un grand juif qui parle là, qui sait sa singularité, qui pressent sa perte. Lis, il ne dit rien d'autre que le malheur d'être juif, l'éternel perdant. Et pourtant, il combat encore.

- Ce n'est pas une question de courage...

- Justement ! Que signifie son engagement dans la résistance? Qu'il n'était pas un lâche ? Il l'avait déjà montré. Qu'il aimait l'action ? Il ne s'en était jamais caché. Il aimait la force, les régimes puissants (entre nous, qu'il devait politiquement mal penser!) Quiconque en ces temps-là avait ses raisons. L'un ne supporte pas qu'une armée ennemie foule le sol de ses pères; l'autre se révolte à l'idée d'une légitimité bafouée et tente de restaurer un honneur égaré; tel autre veut seulement échapper au *STO*. Tel autre encore récuse l'installation en France d'un système fasciste. Tous avaient des raisons, plus ou moins dignes. Il n'est pas facile de tout abandonner, de disparaître dans l'illégalité et de vivre d'expédients quand on a un ennemi si fort devant soi: la puissance militaire et la vilénie populaire.

Mais le juif avait-il le choix ? Surtout après le Vel d'Hiv ? L'engagement du juif était automatique, presque atavique. Nulle trace d'abnégation ou d'héroïsme. Ce que ton père avait compris lors de ses longues nuits de planques et de traques, c'est cela. Jamais le juif n'est d'un camp, d'un côté. On l'aime martyr car un bon juif est un juif mort ! Jamais il ne sera accepté pour ce qu'il est. Qu'il s'assimile et disparaisse dans l'indifférence générale alors oui, il est acceptable ! Ou alors qu'il meure.

- Mourir les deux fois !

- C'est cela ! Tragiquement répété jusqu'à en sourire. Alors la réponse est simple: être juif c'est précisément ne jamais savoir qui l'on est; d'où l'on est; c'est n'avoir de racines qu'aériennes. Si je m'y reconnais, c'est pour cette interrogation interminable de mon identité qui me sera toujours problème; jamais réponse. Quand je me heurte à des actes racistes, à des propos injurieux, toujours je les prends pour moi. Dans l'homme, c'est le juif qui pleure.

Ce matin, en arrivant chez vous, je vis une croix gammée grossièrement peinte sur le mur. Oui, j'ai senti les larmes perler. Pourquoi moi, qui suis né après

l'horreur ? Peut-être parce je sens monter en moi moins la colère que la honte, honte des hommes tombés si bas; et la tristesse de ces six millions de juifs que j'entends implorer "plus jamais ça !" et qui meurent une deuxième fois de n'avoir su l'empêcher.

- Mais tu n'as pas l'âge de cette anxiété. Elle ne te concerne pas. Elle ne me concerne plus.

- Mais si justement. Tu n'effaceras jamais les souvenirs qui te déchirent. Et pour cela, même, je les relaye, comme je peux. En pleurant ce matin, devant cette stupide croix gammée de petits loubards imbéciles, j'eus soudain mille ans, et un continent de souffrances.

Nous n'étions pas d'accord ce jour-là et mon père emportera au tombeau ce qu'il ne sut jamais dire, même à son fils. Tout au plus le vis-je depuis évoquer un peu plus souvent sa judéité.



# LXVI

Cette lettre nous aura marqués tous les deux. Quand mon père la reçut enfin, il avait 17 ans. Jusque-là il avait vécu caché sous des auspices catholiques que notre nom si peu juif favorisait. Il aurait pu attendre ainsi la fin de la guerre: son jeune âge aurait pu tout excuser. Mais cette lettre le bouleversa. Certes, il n'y lut pas ce que j'y vois trente ans plus tard. Mais il y comprit l'errance d'un homme parti sans espoir de retour combattre un ennemi indigne. Il avait senti la déception de l'être mécompris. Il voulut être à la hauteur. Trop jeune sans doute pour combattre, il se faufila néanmoins entre les mailles très lâches de la surveillance maternelle et tâcha de servir les maquis comme il put, où on le lui permit.

Ces deux hommes qui ne s'étaient jamais parlés ni compris se seront donc retrouvés dans la lutte commune. Se fussent-ils entendus après guerre ? Je ne crois pas mais l'homme en tout cas avait changé qui marquait désormais le souci constant de son fils; et l'enfant avait grandi qui héritait du témoin.

Ce que mon grand-père fit durant ces trois années, je ne le sais exactement car il n'eut ni le temps, ni la possibilité de le consigner mais à en juger par ses états de service, il prit rapidement des responsabilités dans son réseau.

Il fut arrêté en mai 43 à Nice. Il avait été dénoncé. D'abord prisonnier en Italie, il fut paradoxalement protégé par l'inaptitude des fascistes italiens à l'antisémitisme. Mais l'homme était têtu et pressé. Il refusait d'attendre la fin des hostilités. Il s'évada. Il fut repris mais par les allemands qui, très vite, via Drancy, le dirigèrent sur Auschwitz.

Je possède une photographie le représentant avec son groupe, en Italie. L'homme est aminci; presque absent. Le sourire maladroitement esquissé pour la pose n'éclaire pas le visage. Savait-il alors que plus jamais il ne serait photographié.

C'est la dernière image que j'ai de lui. Au dos, griffonné à la hâte, un "*je vais bien*" lapidaire que dément le regard lointain.

Cet homme était brisé. Il n'avait pourtant connu encore que le plus facile.

# LXVII

A Auschwitz où il arriva en septembre 44, il eut la chance d'être retenu pour le labeur plutôt que pour la mort immédiate. Savait-il qu'au même moment de Gaulle s'installait dans les meubles de la République; que pour des millions de français la guerre était déjà finie, à défaut des souffrances ?

Il entra en enfer quand d'autres enfin sortirent de l'ombre. A Auschwitz parce que le monde juif est bien petit décidément, parce que s'y engouffraient alors dans les derniers soubresauts de la guerre tous ceux que l'ordre nouveau s'acharnait à éliminer avant de disparaître lui-même, à Auschwitz, il retrouva Marc, son ami.

Cela l'aida sûrement. C'est par lui que parvinrent ces lignes qu'il écrivit alors. Comment réussit-il à trouver papier et crayon dans cet univers de dénuement où il fallait se battre même pour conquérir une cuillère ? J'ai devant moi cette page. Le papier est sale, jaune; s'y succèdent une feuille entière, nettement pliée, deux billets déchirés, un bout de carton. L'écriture est tremblante, presque effacée par le temps et la souillure. Le crayon était de mauvaise qualité; la trace de la mine juste effleurée comme s'il avait voulu l'économiser ou que la force lui manquât déjà d'appuyer plus encore. L'écriture désordonnée court le papier dans tous les sens, horizontalement, verticalement, sur les marges. Il avait tant à dire pour si peu de papier ! Si peu de temps pour le faire.

Réduit ici à une fatale attente, il avait choisi pour survivre de s'atteler à ces petits gestes qui signent l'homme. Ainsi, toujours il s'acharnait à décrotter ses incroyables savates. C'est son ami qui me raconta un jour.

J'avais vingt-cinq ans. Parlant et reparlant de la guerre avec mon père, il me donna ces lignes d'outre-horreur. Je venais de lui parler de Primo Lévi. J'y lus sa rencontre avec son ami Marc. Il vivait encore. J'allais le voir.

# *LXVIII*

- Ton grand-père avait une étonnante rage de survie, me dit-il. Il la perdit, peu à peu. Mais il tenait à certains gestes. Il pouvait passer des heures à décrotter ses pieds mais aussi le bout de papier pour qu'il puisse écrire à son fils. A la fin il eut l'obsession des détails. Cela lui faisait oublier l'ensemble. Il s'enfermait en lui et jouait à l'homme. Il raidit son dos. Je te le dis, c'est droit qu'il mourut.

Il me dit un jour: - J'écris à mon fils. Je ne sais où il est; mort peut-être. Mais je veux qu'il sache ce qu'ils ont fait de nous, qu'il comprenne combien je l'aimais et souffre de n'avoir su le lui dire. Tiens, voici le début. Je te le confie. Si tu en sors, tu iras le lui porter. Si c'est moi, j'irai voir les tiens-.

Je n'y avais pas songé. Nous étions arrivés ici, ma femme, ma fille et moi, quelques jours après lui. En moins d'une heure, on dévora les miens. Je me demande encore si ma dignité y résista.

Son idée me plut. Elle créait entre nous une solidarité qu'aucune amitié ordinaire ne peut atteindre. Nous étions liés comme crayon au papier, tout uniquement tendus à fureter et dénicher de quoi écrire. Seul nous importait alors qu'un de nous deux survécût. Pourquoi donc en étions-nous convaincus ?

C'est moi qui revins. J'eus de la chance. Lui, non !

Sais-tu, on rentre heureux du front quand, la guerre achevée, revient le temps des labeurs ordinaires. Triste peut-être, marqué à vie, sans doute, mais soulagé.

Mais des camps, non ! Quand j'arrivais à Paris, dans cet incroyable cortège qu'on avait organisé pour nous, quoique habillés de frais, rasés et lavés comme jamais plus nous ne l'avions été là-bas, quoique nourris depuis quelques semaines (il n'y avait que nous pour croire que nous avions grossis), nous avions l'air, vraiment, de marionnettes désarticulées dont les fils eussent été renoués à la sauvette. Nous ne tenions à rien, nous ne marchions droit que parce que la foule

nous comprimait. Hagards, oui, hébétés sûrement ! Heureux, non, sûrement pas ! Nous avons dévalé profondément l'échelle de l'humain, là où il n'est plus d'autre sentiment que la torpeur, où la vie, transie, ne semble plus se prolonger que par inertie .

On nous regardait, gênés, comme les bêtes que nous étions. C'est longtemps après que nous eûmes envie de témoigner. Il était trop tard. Le quotidien avait repris ses droits. Sur le moment nos corps furent trop faibles pour seulement pleurer et nos langues trop sèches pour trouver les mots. Quand vint le temps de notre résurrection, il n'y avait plus personne pour nous écouter. Nous restions les derniers survivants d'un archipel qu'on s'efforçait d'oublier. Nous étions là; cela suffisait. Pourquoi remuer le passé ?

Jamais comme en ce temps-là, je n'eus autant le sentiment d'être seul. Je revenais d'une rive d'où d'habitude l'on ne revient pas. Nous avons basculé de l'autre côté de l'humain. L'image que nous portions en nous était intolérable, scandaleuse. On m'écouta, presque toujours impatient d'en finir. Alors, je me tus certain que j'étais alors d'être le chirurgien d'un monde englouti, le dernier écho affaibli de l'indicible.

Que tu reviennes me voir aujourd'hui, me console. Peut-être eus-je tort. Le souffle presque éteint du peuple que je porte vient encore frissonner au feuillage. Ton grand-père avait raison.

- Mais quand avez-vous donné cela à mon père ?

- Tardivement. En 49, je crois. Je mis du temps à me remettre. Malade, prématurément vieilli, je n'ai longtemps pas desserré les dents. J'avais tout perdu, et ma famille. Je crois bien que je m'étais laissé mourir.

Un jour je me vis, prostré dans mon fauteuil; figure odieuse de cire jaunâtre ! L'espace d'une seconde, je me crus fou. Comme un éclair qui brise la nuit, je me revis à Auschwitz. C'était le même corps cassé, le même regard. Je ne le supportai pas. Je me levai. J'étais revenu de l'enfer. Ma première pensée alla vers ton grand-père. Je me lavais les pieds comme je l'avais vu faire, si souvent. J'y mis des heures. J'y mis la lenteur d'un cérémonial sacré. Puis j'allai voir ton père.

Lui aussi revenait des camps. Il m'entendit à peine. Il n'avait plus besoin de son père, ni de le comprendre. Involontairement, ils avaient foulé la même île oubliée

de l'humain. Devais-je quand même lui donner ces pages ? Je le fis. Il avait besoin que je prolonge pour lui l'instant d'un père trop vite égaré.

Je ne suis pas sûr que cela lui donnât le coup de fouet qui lui permît de vivre. Mais puisque tu es là, n'est-ce pas qu'au moins il le tenta ?

# LXIX

Je lis et relis ces lignes. Elles sont terribles. Sans le savoir, sans le vouloir, elles disent l'essence de l'oeuvre. De tout temps l'écrivain a cherché l'épure de sa phrase; a voulu conférer le maximum de vie, de sensation et de chaleur à sa phrase réduite à l'essentiel. L'écrivain cherche le style.

Ici, faute de place, de temps et d'énergie, mon grand-père inventa d'un seul coup la langue même de la mort comme ce musicien s'acharnant à composer sur un violoncelle fêlé, à l'unique corde chancelante un quatuor à la mémoire d'un ange.

Comment sut-il, d'un matériau brisé, dans l'atmosphère irrespirable de la haine, comment put-il inventer un tel monde ? Il est ainsi des hommes sachant puiser aux tréfonds de leur espoir, l'ultime force de faire jaillir la source. Ceux-là résistent !

Quel renoncement, quel retrait faut-il donc pour que de nous s'efface la volonté de paraître ou de marquer ? Quelle meurtrissure faut-il donc au messager pour qu'il ose enfin s'effacer devant le message ?

# LXX

## *Mémoires (suite)*

*Je suis vivant; encore. Je marche. Mal. Je parle; encore. Ici l'usine de mort. Je l'ai vue. Pour un juif qui meurt à la tâche, sous l'injure et les coups, dix qui disparaissent dans les douches. L'odeur, infecte, de l'homme. Il ne nous tue pas: seul l'homme a cet honneur. Il ne nous massacre pas: nous ne sommes mêmes plus des bêtes. Justes des choses, des souillures qu'on balaie, des détritiques qu'on laisse pourrir.*

*Ils ne nous regardent pas. Écoute bien fils: ils ne nous regardent pas. Ils nous comptent. Et parfois, fusillent chaque dixième. Rangés, nous attendons; pas effrayés, anesthésiés.*

*Tout fait mal d'abord; puis de moins en moins. Puis plus rien. Ce matin on m'a fouetté. J'ai cru que c'en était fait. Non, je n'ai rien senti.*

*C'est le Mal. Satan a une forme: haïr tellement l'homme qu'on le réduit en poudre.*

*Cette fumée âcre qui s'élève: mes frères; moi, demain. Se souvenir: Dieu est vivant tant qu'un homme encore lève le regard et prie. Nos yeux sont baissés. Ils ont tué Dieu aussi.*

*Pourquoi ?*

*Je ne veux plus rentrer. Trop épuisé. Je veux partir; pas mourir, partir.*

*Le monde est orphelin d'où Dieu s'est retiré. Il nous a abandonnés. Nous avons tout perdu. A quoi bon prier ou aimer encore. Le sacré a un goût de cendre.*

*Tu reviendras, fils. Ici. Essaie de me pleurer. Tu pleureras pour ton peuple.*



*La Mort ne quittera plus ce monde honteux que hante un Messie meurtri.*

*Depuis hier, ici, un jeune homme, un enfant, presque. Ton âge. Ne pas te voir; pas ici;  
pas maintenant...*

# LXXI

Ces lignes décousues que chaque déporté eût pu écrire, et dont témoigne chaque survivant, disent un règne qu'on ne combat plus. L'effroi d'une Parole retirée.

Elles ont fait de moi, tour à tour, l'héritier d'une ligne brisée, l'acteur involontaire d'une tragédie trop lourde, trop pleine.

J'ai aimé ce peuple pour la haine dont il était incapable. Adolescent, m'avait stupéfié la dignité de ces hommes, de ces femmes qui, devant l'insigne, préférèrent le cantique à la révolte. Ils allèrent, écrasés de fatigue, perclus de douleurs, ils disparurent debout, silencieux, les yeux levés dans l'attente d'un signe qui ne vint pas. Ce peuple qui, plus que tout autre, supporta les misères humaines, qui en présenta les grandeurs comme les médiocrités, ce peuple réapprit la prière et l'attente. Ce peuple est le mien.

Aujourd'hui que les sirènes à nouveau entonnent l'insupportable antienne, je n'espère plus qu'aucun autre peuple se lève et les fasse taire. Les forêts sont vertes encore où j'aime me promener mais combien de massacres recouvrent-elles sous leurs taillis ? Le ciel est bleu parfois mais pour combien fut-il le tombeau.

Tout ce qui fait attente et joie me semble bientôt complice d'une ombre déjà projetée.

Printemps ensoleillé, bourgeon perçant fiévreusement l'écorce de la ramure, hirondelle tournoyant, pourquoi ne puis-je plus vous admirer sans cette torpeur qui sans cesse me ramène au côté des miens, dans l'archipel interdit de la Mort ?

Toute énergie brisée, toute dignité marquée au coin de la malédiction, grand-père, tu cherchas juste à partir. Je sais que tu rêvas d'une impossible évasion. Je sais que survivant, tu aurais rêvé d'autres horizons plus soyeux. Croyais-tu vraiment pouvoir refaire une vie ?

Mon père longtemps te chercha. Mais il n'y avait aucune tombe où recueillir son angoisse. Aucune stèle où déposer son fardeau. Il n'est pas de terre qui puisse contenir une telle destinée.

Aérien, mon peuple s'en fut sans laisser de traces.

La flèche maintenant ne s'arrêtera plus. Plus d'arbre pour arrêter sa course; plus de frontière pour identifier l'archer.

Le temps s'efface, obsédant, qui de nous fait les contemporains d'une humanité hagarde.

Ici et maintenant, reprendre le chemin d'une parole recouverte, scellée, par fidélité, à l'impossible lueur de l'homme. Etre d'ici et de maintenant, parce que de nulle part et de toujours s'ouvre la chronique d'un temps qui ne passera plus.